24me Année — N° 23 — 1er Décembre 1917

JAN 9 1918.
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

MARCEL PRÉVOST
de l'Académie française

SOMMAIRE

		Pages
***	*Lettres sur la Réforme gouvernementale.* — I	449
Henri de Régnier	*L'Entrevue* (2e partie)	474
André Chevrillon	*De l'Ancre à Péronne* (avril 1917)	498
Baronne A. de Brimont	*Poèmes*	531
Albert Mathiez	*La Mobilisation des Savants en l'an II*	542
Marc Henry	*Fantoches d'outre-Rhin*	566
Alice La Mazière	*Les Épaves du Front*	598
Charles Baudelaire	*Lettres inédites.* — VI	615
Louise Weiss	*Les Espérances des Pays tchèques*	649

Copyright 1917, *Revue de Paris.*

PARIS
85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1917

LIVRES NOUVEAUX

LA TERRE QUI TONNE,
par **Paul Adam**.

Avec cette puissance d'évocation que l'on rencontre avec admiration dans tous ses ouvrages, M. Paul Adam nous retrace les scènes de guerre qu'il a vues et vécues sur les deux fronts de France et d'Italie. Il a écrit son livre au moment où se livraient les beaux combats du Carso ; il le publie au milieu des inquiétudes présentes pour marquer, dit-il, sa persévérance dans l'admiration de l'effort latin. Il se dégage de ce volume une impression de force éminemment salutaire. Animateur des foules, peintre et poète des mêlées, l'auteur se montre une fois de plus le puissant écrivain qui a signé la *Bataille d'Uhde* et la *Ville inconnue*. La *Terre qui tonne* est digne de ses devancières.

LA GUERRE ET LE PROGRÈS,
par **Jules Sageret**.

Au moment où la guerre mondiale remet en question les acquisitions de la civilisation, on peut douter qu'il y ait progrès dans le monde. Mais qu'est-ce que le progrès? M. Jules Sageret le recherche dans l'évolution psychologique, économique, démocratique, sociale, internationale, et montre dans quelle mesure sont indépendantes l'une de l'autre la notion de guerre et la notion de progrès. On goûtera, à la lecture des analyses qui composent ce volume, le libre jeu d'un esprit riche d'une triple culture littéraire, scientifique et philosophique.

Dans son prochain numéro la REVUE DE PARIS *commencera à publier :*

LE MARCHAND D'ESTAMPES

Comédie inédite en 3 actes et un tableau

par GEORGES DE PORTO-RICHE

Dans le numéro suivant commencera la publication de :

SIONA CHEZ LES BARBARES

Roman

par MYRIAM HARRY

VERDUN A LA VEILLE DE LA GUERRE,
par **Edmond Pionnier**.

Le nom de Verdun est aujourd'hui célèbre dans le monde entier, mais son passé est peu connu ; l'étude bien documentée de M. Pionnier, professeur au Collège de Verdun, décrit les divers aspects de la ville et raconte l'histoire des quartiers et des monuments. De nombreux dessins d'après nature donnent au livre un caractère artistique que la photographie ne pourrait créer ; enfin une notice complémentaire est consacrée à l'état actuel de la cité héroïque.

LA CLOSERIE DE CHAMPDOLEST,
par **René Bazin**.

Le nouveau livre de M. René Bazin continue la manière claire et vigoureuse de cet écrivain. Le sujet est humain et simple, largement traité. La guerre formidable, par une répercussion inattendue mais logique, y fait fonction pour une fois de réparatrice en ramenant, grâce à la leçon tragique qu'elle dégage, l'union dans un ménage désuni. Un souffle agreste traverse ces pages, on y goûte une émotion pleine de gravité, de cette gravité qui est au fond de la vie et de la nature.

Les Abonnés dont le service expire avec le *prochain numéro* sont priés de bien vouloir, dès maintenant, nous passer les ordres de renouvellement afin d'éviter tout retard dans leur service.

LETTRES

SUR LA

RÉFORME GOUVERNEMENTALE[1]

I

. . . . . .

Aucune des idées dont je sens le besoin de vous faire part aujourd'hui ne sera pour vous tout à fait nouvelle. Je n'oublie pas que nos conversations ont porté souvent sur cet ordre de sujets, au temps où nous pouvions converser tranquilles. Que de fois, abrités dans un recoin paisible contre le brouhaha entêtant des couloirs, ou quittant la Chambre après quelque séance encore plus longue et plus vide que de coutume, nous avons épanché l'un en l'autre une sorte de déception compliquée, qui affectait à la fois l'esprit et le sentiment ! Que de fois nous avons tenté de démêler ensemble les éléments de notre trouble commun ! Dans le fond, vous comme moi, nous sommes épris de la vie publique, et nous avons souffert l'un comme l'autre de l'éprouver si peu conforme à ce que nous aurions voulu qu'elle fût, à ce que nous sentions qu'elle pourrait être.

1. Cette lettre était écrite et composée avant la récente crise ministérielle. Les lecteurs de la *Revue de Paris* jugeront certainement qu'elle garde tout son intérêt. — E. L.

Je me souviens de tout cela. Mais, depuis bientôt trois ans, vous n'avez traversé Paris que pour de brefs séjours, et à de longs intervalles. J'ai fait, au contraire, de plus près et pendant plus longtemps qu'il ne m'avait été donné encore, l'expérience du pouvoir. Cette expérience a si gravement confirmé nos observations et nos craintes, elle m'a si clairement montré à quel point le mal était profond, à quel point il est urgent d'y porter secours, que je ne songe guère, je vous assure, à triompher de ma clairvoyance, ou de la vôtre. Ce que j'éprouve ressemble plutôt à une sorte d'effroi. Je me rendais compte que notre machine gouvernementale était mal conçue et mal montée, qu'à force d'à-coups et de frottements, le travail produit restait sans rapport avec l'énergie consommée. Mais il a fallu la guerre, et cette guerre, pour me faire saisir ce qu'avaient de redoutable ces erreurs de jeu et cette insuffisance de rendement. Faut-il nous résigner jusqu'à la fin de la guerre? Comprendra-t-on, tout au moins que, pour le travail effroyable qui doit nous incomber au lendemain de la paix, il est essentiel d'opérer à temps les réparations nécessaires? Car on a fait de son mieux, croyez-moi, pour conduire la machine. Quelques-uns y ont dépensé des trésors d'ingéniosité ou de ténacité. C'est vraiment la machine qui va mal.

Nous avons lutté tous deux, de notre mieux, pour le succès de la réforme électorale. Un grand mouvement d'opinion la portait. Ce mouvement s'est buté contre l'intérêt et la routine. Par la force des choses, il doit se reformer et emporter, cette fois, les résistances. Mais ce dont je suis, après mon épreuve, pleinement convaincu, ce dont je voudrais convaincre tout le monde autour de moi, c'est que la réforme électorale ne produira rien, ou presque rien, du bienfait que nous en attendons, si nous ne pratiquons en même temps la réforme gouvernementale. Tout est à refaire, ou du moins à revoir, à remettre au point dans notre atelier politique. Nous avons besoin d'un autre personnel — que la réforme électorale nous fournira peut-être. Nous avons besoin, au même degré, de meilleures méthodes de fabrication et d'un matériel plus moderne. A quoi servira qu'un autre système électoral nous envoie des députés mieux recrutés, plus libres de leurs votes, attachés à des intérêts plus larges, s'ils doivent se trouver, comme nous

l'avons été, comme nous le sommes encore aujourd'hui en dépit des circonstances, hors d'état de travailler utilement, d'aboutir, de produire. La qualité et la volonté de l'ouvrier ne suffisent pas ; il faut que les outils soient appropriés à la tâche, il faut que la tâche soit organisée et dirigée. Comment est-elle organisée, qui donc la dirige aujourd'hui?

II

Dans un état démocratique, la souveraineté appartient, en théorie, au peuple et aux assemblées élues qui la représentent. Pratiquement, elle est déléguée à un homme. La nécessité le veut ainsi. Il faut un chef de gouvernement comme il faut un chef d'industrie. La mission, la tâche nécessaire de ce chef est d'ordonner l'ensemble de l'activité gouvernementale, ou, en termes plus précis, d'adapter l'administration à une politique, ce qui implique la direction effective du travail politique comme du travail administratif.

Notre président de la République a le titre de chef de l'État. Il n'est pas le chef du Gouvernement. Pas plus qu'un monarque constitutionnel, il ne peut ni ne doit exercer la réalité du pouvoir, puisqu'il est élu par les assemblées sans être responsable devant elles, et que la délégation de la souveraineté suppose, soit l'élection directe par le peuple, soit la responsabilité permanente devant ses représentants. En France comme en Angleterre, la souveraineté est déléguée, l'autorité et la direction sont dévolues au président du Conseil des ministres, responsable devant le Parlement. Pour que cette direction soit pleinement acceptée et puisse s'exercer avec suite, pour que le travail administratif et politique reçoive un maître effectif, il faudrait donc — toujours dans le règne idéal des principes — qu'il existât au Parlement une majorité définie et que le président du Conseil en fût le chef certain et reconnu. En cas de crise, la prérogative du président de la République se réduirait ainsi, comme c'était le cas en Angleterre pour le roi, à un acte de courtoisie supérieure par lequel le chef nominal

de l'État homologue, entérine le choix préalable du part prédominant.

Après la guerre, quand nous aurons le loisir de méditer et de construire, nous pourrons rechercher si une meilleure organisation des partis nous procurerait enfin cette sélection raisonnable de nos présidents du Conseil. C'est un des effets utiles que l'on attendait de la réforme électorale, et tout le monde commence à se rendre compte, dans le Parlement, que l'organisation de nos adversaires politiques importe autant, à cet égard, que celle de nos amis. Mais que demain une crise éclate, et nous savons d'avance que le président de la République ne trouvera aucune indication positive ou implicite dans le vote qui l'aura provoquée. La meilleure preuve en est que le nouveau chef du Gouvernement sera très probablement choisi, selon l'usage, dans la minorité de la veille, ou parmi ces utilités indifférentes qu'on n'a jamais vu s'engager sur rien. La formation et la chute d'un ministère ne correspondent nullement, dans l'état présent des choses, au triomphe ou à la défaite d'un parti. Les cabinets ne tombent pas, ou bien rarement, sur des questions de politique générale. Des votes qui mettent fin à leur existence, on peut bien rarement tirer quelque chose qui ressemble à un reclassement de forces. Ils tombent parce que leur puissance active était épuisée, parce qu'ils étaient à bout de souffle, à court de vie.

Que peut faire alors le chef de l'État, à qui la Constitution remet expressément le soin de nous pourvoir d'un nouveau chef de gouvernement? Il converse avec le président du Conseil démissionnaire. Il sollicite l'avis des présidents des deux assemblées. Il consulte, quand il s'en trouve, un ou deux de ces hommes d'État promus à un honorariat vénérable, et que, soit leur dignité, soit leur nonchalance ont juchés au-dessus des querelles et des ambitions. Nanti de ces conseils vagues et de ces encouragements embarrassés, il réfléchit, il hésite, il essaie. Finalement son choix se fixe, et parfois surprend. Qui avait-il à désigner cependant? Le chef de la majorité parlementaire en un moment donné du temps, et l'on ne devrait pas s'y méprendre. Mais en réalité, dans notre régime, il n'arrive presque jamais qu'un ministère se présente devant le Parlement avec une apparence de nécessité. C'est celui-là ;

ce pouvait être un autre. On le reçoit avec agrément et bienveillance, parce qu'il est nouveau. Ministère et Parlement se dévisagent avec curiosité et gentillesse, comme deux inconnus sympathiques. Puis cette fraîcheur de nouveauté passe. La sympathie se dissipe sans que l'intimité se soit établie. Au bout de trois mois — je parle du cas le plus favorable — le malaise latent et le mécontentement réciproque commencent déjà à soulever la surface. Le Parlement s'impatiente que les nouveaux venus le changent si peu de ceux qu'ils remplacent. Les ministres — je crois bien vous l'avoir entendu dire à vous-même — découvrent peu à peu qu'avec ce Parlement malveillant et maugréant « tout gouvernement finira par devenir impossible ». Le moment vient où l'on sent la rupture inévitable, et la première cause, le premier prétexte venu y suffiront, comme dans les procédures de divorce bien conduites. Je ne parle pas du ministère Painlevé qui, pour toutes sortes de raisons diverses, n'a même pas connu sa lune de miel. Mais le cabinet Viviani lui-même, le grand Cabinet d'Union Sacrée, qu'un accord unanime semblait pousser jusqu'à la fin de la guerre, a très vite éprouvé cette désaffection réciproque. L'instabilité ministérielle, chez nous, est de l'ordre des querelles de ménage ; elle correspond à une incompatibilité d'humeur chronique ; elle tient à ce que tous les sentiments s'aigrissent dans une atmosphère commune de monotonie, d'impuissance et d'ennui.

Ah ! s'il y avait en France des partis politiques ! Si ces partis avaient une organisation et une doctrine ! Les ministères ne s'épuisent et ne s'anémient si vite que par l'incapacité d'une action efficace et continue, et, si nous les voyons incapables d'agir, la raison première en est sans doute qu'ils n'ont presque jamais été la représentation exacte d'un Parlement discipliné et distribué en fractions stables, que leur chef n'a jamais été le chef réel et vivant d'une majorité réelle et vivante... Plus tard, après la guerre, si nous nous entendons vraiment pour faire de notre République parlementaire une construction solide et saine, il la faudra reprendre sur ce plan et depuis ses fondations mêmes. Mais, en attendant, la nécessité est là; le temps nous presse, il faut courir au plus urgent. L'instabilité ministérielle et parlementaire, l'impuissance ministérielle et

parlementaire menacent de devenir, ou même ont commencé de devenir déjà des dangers publics. L'opinion ignore la bonne foi, le zèle, la probité du plus grand nombre ; elle méconnaît cette abondance de velléités utiles dont nous témoignerions vainement devant elle. Elle s'attache seulement aux résultats tangibles qui n'ont que trop de raisons de la décevoir ou de l'alarmer. Elle ne retient que le vacarme incohérent, le cliquetis fatigant des mots et des intrigues, l'agitation en pure perte, tout ce désordre trépidant qui blesse en elle quelque chose de plus profond que la raison et le bon sens : l'instinct même de la conservation. Si l'on ne pare pas à temps au danger, ce sera demain le mépris, après-demain la révolte. En France, l'opinion ne connaît pas encore ce sentiment, si profond chez nos voisins d'outre-Manche : le loyalisme parlementaire. Au contraire, le Parlement, chez nous, n'a jamais été vraiment populaire, et les vieux brocards césariens traînent toujours au fond des esprits. Trois fois déjà, depuis trente ans, nous les avons vus remonter à la surface, et sous des souffles moins violents que la tempête qui nous bat.

Quoi qu'il en coûte, il faut sortir de ce désordre. La confiance de la nation, la concorde civique sont à ce prix, peut-être le destin même de la guerre. Or, nous ne ferons pas sortir du néant, en un instant, sur un geste, par un effort de volonté immédiate, des partis qui n'existent pas. Ne nous égarons pas dans l'illusion enfantine de les créer sur le papier, à grand renfort de congrès plus ou moins nationaux, d'ordres du jour et de motions de discipline. Tous les congrès et toutes les déclarations du monde ne feront pas, mon cher ami, que tel simulacre de parti que vous connaissez encore mieux que moi, devienne tout à coup un parti véritable. La cohésion, l'unité réelle ne se forment qu'avec le temps, par de longues années d'échanges et de confiance mutuelle, par la communauté prolongée du travail, par l'habitude de la discipline et de l'abnégation. Nous ne suppléerons pas en un jour au travail du temps. Nous pourrions improviser des programmes : c'est toujours une tâche assez facile. Nous n'improviserons ni les organes, ni les sentiments, ni les hommes.

En revanche, il y a quelque chose que nous pouvons essayer dès à présent et qui parerait, en partie, au danger immédiat.

Nous pouvons modifier les méthodes de travail, les instruments de travail. Nous pouvons dégager un certain nombre de principes clairs et pratiques, évidents pour toute intelligence de bonne foi, et les substituer aux règles faussées, aux conventions vieillies de notre jeu gouvernemental. Ces principes vaudraient et vaudront pour le temps de paix, où nous pâtissions déjà des mêmes maux, car les lois de l'activité politique ne varient point selon la paix ou la guerre. Mais ce qui n'eût été pendant la paix que progrès et réforme utile, devient aujourd'hui nécessité vitale. Je ne prétends pas qu'en appliquant nos recettes, on obtienne un gouvernement parfaitement stable. Dans l'état présent de la vie publique, l'espoir serait décevant. La parfaite stabilité ministérielle aurait aujourd'hui pour condition première le renoncement, l'abdication du Parlement, et nous serons d'accord, n'est-ce pas, pour penser que peu de malheurs plus grands pourraient frapper notre pays. Par contre, on peut obtenir un gouvernement actif, effectif. On peut procurer au pays le spectacle, neuf et bienfaisant, d'une Chambre qui travaille et d'un Gouvernement qui gouverne. On peut lui donner l'impression que la machine politique s'est mise à l'unisson de la guerre, bat un rythme de guerre. Sans parler des résultats matériels, du profit positif, quel bienfait moral, pour la nation entière, si elle entendait enfin « ronfler le moteur »...

III

Vous me croirez si je dis que je suis un bon démocrate, et ce n'est pas pour vous que la précaution est nécessaire. Je n'ai pas la hantise des pouvoirs forts au sens où l'entendaient certains de nos adversaires politiques. J'entends que le Parlement reste non seulement le contrôleur strict, mais l'inspirateur de l'action exécutive, et qu'en toute conjoncture litigieuse, la maîtrise appartienne et demeure au peuple souverain et à ses représentants élus. Mais j'ai le goût du travail bien fait, et je sais que tout travail collectif comporte des

règles fixes et exige une direction unique. Cette direction, c'est le président du Conseil qui doit l'assumer ; là est son rôle, là est sa fonction propre. Il doit diriger le travail du Parlement, c'est-à-dire le travail politique. Il doit diriger le travail de ses ministres, c'est-à-dire le travail administratif. Il doit les diriger séparément et dans leur rapport, car c'est à lui qu'il appartient de les lier, de les coordonner l'un à l'autre, et c'est ce que j'entendais par la formule dont je me suis déjà servi « adapter l'administration à une politique ». Pour rappeler deux expressions anglaises, un président du Conseil se nomme vis-à-vis de ses ministres « le Premier », vis-à-vis du Parlement « le Chef ». Habituons-nous à voir en lui ce qu'il est ou ce qu'il devrait être : un monarque — un monarque à qui d'avance les lignes de son action furent tracées, un monarque temporaire et constamment révocable, mais nanti cependant, aussi longtemps que la confiance du Parlement lui prête vie, de la totalité du pouvoir exécutif, rassemblant et incarnant en lui toutes les forces vives de la nation... Il est cela, ou devrait être cela dès le temps de paix. S'il n'était pas cela en temps de guerre, il faudrait trembler pour le salut public.

Quelle est la première règle précise, la première condition positive pour qu'un président du Conseil puisse se hausser jusqu'à une telle tâche? Condition bien aisée à remplir, règle bien simple à poser et bien mesquine à formuler après un tel préambule : il faut qu'il se donne entier à sa fonction propre ; il faut qu'il s'interdise d'ajouter à la mission présidentielle la gestion d'un département ministériel.

Mon précepte n'a rien de neuf, je le sais bien. Quelques-uns de ceux qui firent, vis-à-vis de leurs ministres et des Chambres, une vraie figure de chef, Waldeck-Rousseau, M. Clemenceau — pour ne nommer qu'eux — l'avaient à peu près mis en pratique. S'installer place Beauvau, avec un sous-secrétaire d'État ou un secrétaire général chargé de tenir la maison, c'était, en réalité, se réserver presque complètement à la direction centrale des affaires. M. Viviani, à son tour, en formant le premier cabinet de guerre, avait décliné la gestion d'un département particulier. Chose étrange : au moment même où la besogne de direction devenait de plus en plus indispensable, de plus en

plus écrasante, les successeurs de M. Viviani, par on ne sait quelle erreur paradoxale, manquaient à cette règle salutaire. M. Briand et M. Ribot ont, tour à tour, assumé la gestion directe et personnelle des Affaires étrangères ; M. Painlevé n'a pas voulu résigner le portefeuille de la Guerre. Je n'entends faire le procès de personne, et je ne m'attarderai pas à rechercher les mobiles qui ont pu les incliner à une si lourde faute. Ont-ils été déterminés par des raisons égoïstes : méfiance, amour-propre ou précaution? J'aime mieux croire qu'ils n'ont agi qu'en considération du profit commun. Mais ce qui est sûr, c'est que, par cette erreur initiale, ils ont comme abdiqué d'avance leur mission de chef de gouvernement.

Il y a une limite au temps, une limite aux forces humaines, une limite à la dépense utile de travail. Assumer, en même temps que la direction centrale des affaires, un de ces départements ministériels dont le poids absorbe et dépasse presque seul la puissance efficace d'un homme, c'eût été, en temps de paix, une périlleuse prouesse ; c'est, en temps de guerre, une flagrante impossibilité. On peut le prédire avec certitude : l'homme qui prétend porter à la fois ces deux charges en déposera fatalement l'une ou l'autre, et, bien que l'essentielle, c'est la charge de direction qui sera négligée dès l'abord, parce qu'elle est la plus difficile, et surtout parce qu'elle est la plus nouvelle à nos hommes d'État. Voulez-vous qu'un exemple nous fasse toucher au vif cette sorte de contradiction pratique? M. Briand ou M. Ribot ont dû se plaindre plus d'une fois que les commissions et les Chambres abusassent de leur temps et de leur personne. M. Painlevé, l'autre jour, demandait l'ajournement d'un débat politique en faisant signifier à la Chambre qu'il était retenu rue Saint-Dominique par un devoir instant de sa gestion militaire. Ils avaient raison : un ministre des Affaires étrangères ou de la Guerre ne dispose pas librement des heures ; s'il remplit vraiment sa fonction, il en est le prisonnier et l'esclave ; personne ne peut s'étonner qu'aux heures graves, il supporte malaisément d'en être distrait. Mais le Parlement, de son côté, exige la présence fréquente, presque continuelle, du président du Conseil, et le Parlement, de son côté, a raison. Cette présence n'est pas seulement profitable à la stabilité ministérielle ; elle est néces-

saire à la marche utile des affaires. Je l'ai dit et répété déjà — j'y reviendrai plus fortement, tant le point est important à mes yeux — : la tâche de direction qui incombe au président est double : direction du travail ministériel, mais aussi direction du travail et de la vie parlementaire. Plus ou moins confusément, le Parlement exige qu'il s'en acquitte. Le Parlement veut être guidé, il veut être conduit. Il ne souffre pas qu'on lâche ses rênes, qu'on les tienne d'une main fatiguée ou impatiente. Il pressent que ces flottements de l'attelage menacent de verser toute la machine gouvernementale... Cependant un même homme ne peut pas tout faire. C'est pourquoi il faut choisir.

Mon exemple, probant pour vous, qui êtes du métier, frapperait peut-être moins vivement les profanes. Mais j'ajouterai pour les profanes que, quelle que soit l'ouverture d'intelligence d'un homme, les affaires qu'il traite personnellement, en sus de sa tâche de direction, lui apparaîtront toujours comme primordiales. S'il s'est installé aux Affaires étrangères, la conduite diplomatique de la guerre passera pour lui au premier plan. Qu'il s'installe à la Guerre, aux Finances, à l'Intérieur, avec le changement des affaires et des milieux les plans s'intervertiront sans qu'il s'en doute. Or, à certaines heures de la guerre, il peut arriver que même les questions diplomatiques et militaires ne soient pas les plus importantes. Cela s'est déjà vu ; cela se reverra sans nul doute. Pour opérer, entre les diverses catégories d'affaires, ce classement mobile que chaque événement nouveau oblige à tenir à jour ou à reviser, pour discerner ce qui est aujourd'hui l'essentiel, pour prévoir ce qui le sera demain, il est indispensable que l'intelligence directrice ne soit troublée par aucun préjugé personnel, et toute spécialisation crée un préjugé involontaire. Le président doit être l'inspirateur, le guide, l'arbitre ; il doit tenir et régler l'ensemble de l'activité politique. Il faut donc qu'il soit juché au-dessus d'elle, que, de son poste altier de commandement, il puisse la considérer sereinement et la dominer tout entière.

Pour apprécier avec plus d'exactitude en quoi consiste ce rôle de commandement et ce qui le rend à tel point indispensable, voici l'effort d'imagination que nous devrions solliciter des incrédules. Demandons-leur de se représenter dans

son détail le rôle et le travail d'un simple ministre, du ministre qu'ils voudront, de celui dont les attributions leur sembleront les moins lointaines, les moins inconnues. Ici, c'est le règne de la spécialité, c'est l'asservissement au coin de champ qu'on laboure, au coin d'atelier qu'on mène. Plus le ministre est diligent, plus il est enfermé dans sa tâche propre. Comment saurait-il ce qui se passe dans le champ contigu, dans l'atelier voisin ; comment s'en inquiéterait-il? Chacune de nos administrations est un organisme clos et qui se suffit à lui-même ; chaque ministre aperçoit devant lui une si lointaine perspective de soucis et de travaux qu'il ne peut guère songer à dépasser son horizon. Cependant — et c'est l'essentielle vérité dont il faut qu'on se pénètre une bonne fois — il n'existe aucune catégorie d'affaires qui puisse être réglée indépendamment des autres ; il n'en existe aucune dont le règlement n'importe, en temps de paix à la prospérité générale du pays, en temps de guerre aux conditions générales de la lutte et à son succès final. Les ministères sont séparés et fonctionnent chacun comme s'il était seul ; les affaires sont solidaires et communes. Sous quelque forme qu'on les présente, les attribue ou les répartisse, elles sont les affaires du pays ; elles font un tout comme les affaires d'une usine ou d'une maison de commerce, et c'est seulement d'après leur relation avec ce tout qu'on peut estimer exactement leur importance respective. Or, un ministre particulier, emprisonné dans l'étude égoïste des questions qui lui ressortissent, est hors d'état d'en subordonner ou d'en coordonner la solution à d'autres intérêts particuliers qu'il ignore, et surtout à des intérêts généraux dont les autres éléments lui échappent. Maintes fois, depuis trois ans, des questions délaissées aux mains de techniciens secondaires, et qui, à les considérer intrinsèquement, ne présentaient en effet qu'une importance de second ordre, sont venues se placer brusquement, par leurs incidences et leurs contre-coups, au premier plan de la politique de guerre. Or, pour prévoir ces révélations soudaines, pour agir selon cette prévision, il aurait fallu des informations, des indices, des faits que détenaient d'autres techniciens dépendant d'autres ministres. Il arrive tous les jours que deux ou plusieurs ministres traitent, chacun de son côté, et

d'un point de départ différent, des affaires étroitement connexes, et si, parfois, la chance fait que les solutions se complètent ou s'accordent, personne ne s'étonnera que le plus souvent elles se séparent ou se contrarient.

Cette confusion est d'autant plus redoutable que les attributions ministérielles n'ont jamais été déterminées *a priori* d'après un plan de répartition logique ; leur enchevêtrement actuel, dont on pourrait citer tant d'absurdes exemples, est le résultat d'une longue suite d'héritages et de démembrements. Et si, depuis la guerre, on a remanié ou déplacé des services, si on en a créé de nouveaux, cette réforme s'est encore opérée sans vue d'ensemble, parfois sans courage, et, dans bien des cas, n'a eu d'autre effet que d'étendre le désordre. Il faut pourtant bien que toutes ces données, que toutes ces résolutions divergentes se corrigent et se complètent quelque part, que tous ces tronçons épars d'action s'assemblent quelque part, sans quoi la nation ne sera pas gouvernée. Où peut s'opérer cette coordination nécessaire si ce n'est dans la raison et dans la volonté d'un homme, qui est le chef du Gouvernement?

On nous objectera que les ministres se réunissent, qu'ils tiennent conseil commun, que ces conseils siègent fréquemment — un temps fut même où ils siégeaient tous les jours ! — que l'objet propre de ces conciliabules est précisément, par le contact et l'échange, d'assurer la concordance des efforts individuels vers les mêmes buts. Illusion naturelle à ceux qui n'ont jamais passé ce seuil sacré, mais qui nous paraît, n'est-ce pas, un peu risible ! Nous n'avions pas attendu la guerre pour penser que nos conseils des ministres, avec leurs réunions périodiques et fréquentes, sont une des plus encombrantes absurdités de notre régime gouvernemental. Perte de temps, démoralisation par le sentiment lassant des controverses sans issue, voilà tout le profit qu'on en ait jamais tiré. Les Anglais l'avaient bien compris. Leurs conseils de cabinet ne s'assemblaient qu'avant la réunion du Parlement : en quelques grandes séances tenues d'affilée, on appréciait l'urgence relative des projets préparés par les ministres, et l'on réglait en conséquence le programme législatif de la session. Après quoi le travail parlementaire commençait, et le cabinet n'était plus

convoqué, en cours d'année, que pour des occasions rares et importantes, toujours en vue d'un objet déterminé. Les difficultés d'administration courante se réglaient entre le Premier et le ministre intéressé. Chez nous, trois matinées par semaine, l'année durant, et parfois davantage ! Près du tiers du temps de travail, si l'on tient compte de la présence au Parlement et des réceptions indispensables ! Et presque tout ce temps gâché, puisque nos conseils ne sont jamais aptes à une décision catégorique, bien rarement à une délibération utile. Pour la décision, l'exécution, ils sont trop nombreux, et trop de bonnes volontés contraires s'y paralysent. Ils ne possèdent aucun des organes normaux dont un corps exécutif doit être nécessairement pourvu. Bien que la loi prévoie, en mainte occasion, des résolutions arrêtées en conseil des ministres, le conseil n'a point de secrétaire, point de procès-verbal, point d'archives. Aucune de ses soi-disant décisions ne revêt une forme précise et certaine. Deux ministres, revenant chacun, après déjeuner, à son cabinet, en peuvent conserver chacun un souvenir différent, quand ils ne l'ont pas parfaitement oubliée l'un ou l'autre dans l'abondance des affaires effleurées. S'ils l'ont oubliée ou travestie, nulle notification ne leur rafraîchira l'esprit ; il ne leur sera plus possible d'en retrouver trace. Pour la délibération, le nombre serait assez congruent. Mais douze ou vingt hommes, périodiquement rassemblés, ont pour premier terrain d'entretien, tout comme les habitués d'un cercle, le sujet du jour, la préoccupation immédiate qui leur est commune : en temps de guerre, l'état des négociations et des opérations militaires ; en tout temps, la manœuvre politique, la situation devant les Chambres, le débat où le sort du cabinet peut se jouer. Entre un nombre suffisant de partenaires, les conversations de ce genre sont infinies, et l'heure seule les interrompt. Je ne me souviens pas d'avoir entendu discuter dans nos conseils d'autrefois une grande loi, une réforme à longue portée, un plan général d'administration. Les plus graves questions d'économie nationale se sont posées devant le pays avant que nos conseils d'à présent les eussent débattues ou seulement aperçues. A certaines de ces questions — fret, blé, charbon — s'attache aujourd'hui, depuis qu'un vent de panique a passé, une vigi-

lance presque universelle ; mais d'autres se forment sans nul doute, au moment même où j'écris, que notre routine ne permet ni de prévoir ni de prévenir, et qui nous surprendront à leur tour. Par quel miracle, d'ailleurs, pendant le trajet de leur cabinet à l'Élysée, nos ministres se seraient-ils débarrassés de leurs œillères? En dehors des grands sujets d'actualité, ils ne sont instruits chacun, nous l'avons vu, que du traintrain de sa boutique. Que l'un d'eux, par extraordinaire, tente d'intéresser l'assemblée à ses préoccupations particulières, on l'ajournera de séance en séance, et quand il aura pris enfin la parole, il coupera court devant l'indifférence générale. Au surplus, comment concevoir une délibération profitable, si elle n'est dirigée dans un sens déterminé par un homme qui ait connaissance préalable de la question débattue, qui en possède d'avance les éléments principaux, dont l'opinion soit déjà bien près d'être faite, le parti bien près d'être arrêté. Et ce directeur de la délibération commune, qui peut-il être encore, sinon le président du conseil?

IV

Je reviens toujours au même ordre de comparaisons. Le rôle d'un chef de gouvernement ne doit pas être conçu autrement que celui d'un chef d'industrie. On ne lui demande pas de tout faire, de tout savoir, de tout contrôler par lui-même, et bien au contraire, chaque grand service possède un gérant autonome dénommé ministre. Mais on lui demande d'assurer la marche cohérente, harmonieuse de ces services. On lui demande de conduire l'ensemble de l'entreprise selon des desseins d'ensemble sans cesse présents devant son esprit, qu'il élabore et redresse au fur et à mesure des événements. On lui demande — excusez ce nouveau jeu de métaphores — d'avoir constamment le gouvernail en mains, la carte et la boussole sous les yeux. On le demande, et, en temps de guerre, on doit l'exiger.

Les moyens pratiques d'exercer cette maîtrise n'ont pas changé depuis Louis XIV. De fait, je l'ai dit déjà, tant qu'un vote du Parlement ne les aura pas fait déchoir de

leur cime, nos présidents du Conseil sont bien des rois. Il s'agit pour eux d'avoir tour à tour, avec chacun de leurs ministres pris séparément, ce que Saint-Simon appelait « des heures de travail réglées », et si peu que l'on possède l'expérience des affaires — des affaires politiques ou des affaires tout court — il n'est pas malaisé de se représenter ces tête-à-tête. Le ministre rend compte. Il ne se borne pas à communiquer des renseignements, à notifier les faits accomplis et les décisions acquises, auquel cas le président serait réduit au rôle, déjà précieux mais ingrat, de correcteur, de redresseur de torts et de pédagogue ; il soumet d'avance les prévisions et les projets. Il fait part de ses intentions, de ses impressions, de ses inquiétudes, il fournit le résultat de ces sondages qu'une administration vigilante peut diriger chaque jour vers le centre vivant de la nation. Le président répond, séance tenante s'il le peut, en prenant son temps quand il le faut. Il rapporte ces indications à celles qu'il tient des autres ministres et à la situation d'ensemble qu'il connaît seul dans son entier. Il compare, il rapproche, il recoupe, et ensuite, il encourage ou avertit. Il signale, en fournissant ses raisons, l'importance actuelle ou imminente de telle catégorie déterminée d'affaires. Il fournit un exemple, un moyen de comparaison ou d'induction ; il engage dans une voie, ou en détourne. Il met en garde d'avance contre l'erreur d'aiguillage qui risquerait de placer le ministre en conflit avec un service voisin ou avec la politique générale du cabinet. En retour des informations qu'il a fournies, le ministre a donc recueilli le résultat et la leçon du travail de ses collègues ; il a reçu l'impulsion motrice, ou, comme l'on dit aujourd'hui, la directive qui lui tracera le sens de son action du lendemain. Chacun de ces entretiens sert à tous les autres, et tous servent à chacun.

Est-ce que, par hasard, cette conception centraliste et autocratique du Gouvernement serait contraire à la doctrine républicaine? Si cela était vrai, j'en serais fâché pour la République ; j'en serais aussi fâché pour moi-même, qui suis, de toute ma raison et de tout mon cœur, un républicain. Mais la pratique dont je me fais ici l'avocat n'est nullement contraire à la doctrine. Elle l'est si peu que, sans les pouvoirs dont je veux nantir le chef du Gouvernement, un des principes essen-

tiels de notre constitution républicaine, le principe de la responsabilité ministérielle, serait parfaitement insoutenable et absurde. Les ministres, dans notre constitution, sont solidaires. Le cabinet entier, représenté par son président, répond pour les actes de chacun de ses membres, chaque fois que ces actes dépassent la portée d'un fait d'administration courante. Cette responsabilité collective existe en droit. Elle existe en fait. Elle s'exerce avec tant de rigueur que, dans nos habitudes parlementaires, le « débarquement » d'un ministre particulier, fût-ce le plus incapable, atteint toujours et blesse souvent à mort le cabinet entier. Est-ce qu'un tel principe et de telles habitudes n'exigent pas, sous peine d'absurdité flagrante, que le président ait connu l'acte dont il sera tenu pour responsable, qu'il l'ait approuvé, qu'il y ait pris part? En posant le dogme de la responsabilité collective, notre constitution a donc entendu — implicitement mais nécessairement — qu'il existerait entre toutes les branches de l'activité ministérielle, un organe permanent d'orientation et de liaison, et cet organe ne peut être que le président du Conseil lui-même. Telle est la vérité fondamentale, et l'on s'étonne que nos présidents s'obstinent à la méconnaître, car en fait elle n'est jamais méconnue impunément. Je pourrais vous montrer bien aisément, en m'en tenant à notre histoire parlementaire la plus proche, comment cette vacance, cette carence de la fonction présidentielle a compromis la sécurité, ruiné l'autorité des gouvernements en apparence les plus forts? Je pourrais vous montrer la Chambre brusquement émue par telles difficultés de ravitaillement ou de transports, le ministre intéressé à la tribune, chancelant sous les critiques soudaines dont on l'assaille, le président du conseil, à son banc, sentant le péril que va courir non seulement le ministre, mais le ministère, pour une question que le Conseil n'a jamais débattue ou même connue, et dont il n'a pas, lui, la première notion. La péripétie se dénoue, en général, par un « repêchage » condescendant que le président exécute en quelques phrases vagues et sentimentales : « Je couvre mon collaborateur... je n'ai pas l'habitude d'abandonner mes amis... » Mais le ministère reste touché, et chacun le sent. La raison profonde de cet échec n'est pas qu'un ministre ait montré son insuffisance

oratoire ou technique ; c'est que la Chambre ait senti qu'à la responsabilité réelle ne correspondait pas une autorité réelle de direction et qu'ainsi la vraie fonction présidentielle n'était pas remplie.

Pour remplir — au sens fort du verbe — cette fonction, on ne nous contestera plus que le chef du Gouvernement doive donner l'intégrité de son temps et de sa tâche. Le seul point dont il soit permis de douter, c'est qu'un homme seul y puisse suffire, et principalement dans le temps présent. Pénétrer, discipliner, ajuster l'une à l'autre toutes les grandes affaires d'un peuple en guerre, qu'il s'agisse de la guerre elle-même, de la production intérieure, des importations, des échanges, du mouvement politique et moral, peut-être qu'un unique cerveau d'homme, s'il n'est César ou Napoléon, est au-dessous d'un tel labeur. C'est ici que l'organisation doit suppléer au génie absent d'un homme. Nos amis anglais l'ont compris dès longtemps. Pour le temps de guerre, ils ont conçu l'organe central de direction sous la forme collective, ou, plus exactement, ils ont mis à la disposition de ce directeur général qu'est le premier ministre, un petit nombre de directeurs adjoints ou de fondés de pouvoir. Ils ont ainsi constitué un comité de direction, comme il en existe dans nombre de sociétés industrielles ou financières, composé de peu de personnes, et qu'ils ont nommé Cabinet de Guerre. Bien entendu, les membres de ce Cabinet ayant pour rôle unique de seconder le premier ministre dans sa tâche de direction, sont, tout comme lui, déchargés d'attributions ministérielles spéciales. Ce n'est pas tout. Les Anglais ont compris que les différents services techniques, où les affaires sont nécessairement préparées dans un esprit spécial et particulariste, ne fourniraient jamais à la direction des éléments complets de décision, ou même de connaissance ; que la besogne d'interprétation, de confrontation, de redressement qui est propre à la direction aurait presque toujours besoin d'être préparée ou alimentée par un travail préalable ; qu'ainsi, pour ce travail, la direction devait disposer d'instruments particuliers toujours sous sa main et ne dépendant que d'elle. On a donc mis sous les ordres du Cabinet de Guerre un « bureau des affaires générales », et l'on a composé ce bureau non pas de spécialistes, mais d'hommes

— professeurs, journalistes ou députés — que les habitudes de leur culture et de leur travail personnel avaient préparés à cette mission de critique supérieure. Cette organisation, dont M. Lloyd George et Lord Curzon paraissent les inventeurs, ressemble beaucoup, dans son ensemble, à celle de nos grandes compagnies de chemin de fer : un directeur avec ses adjoints — c'est le premier ministre avec son cabinet de guerre ; des services centraux rattachés à la direction — c'est le bureau des affaires générales ; des chefs de service assurant chacun la gestion d'un département distinct — ce sont les ministres, quels qu'en soient le titre et le nombre. Appuyé sur la collaboration de ses adjoints ou fondés de pouvoir, sur le travail de l'état-major particulier attaché à sa personne, le chef peut ainsi tenir dans son esprit et dans sa main l'ensemble des affaires de son industrie, ou l'ensemble des affaires du pays.

Quand M. Lloyd George a constitué son Cabinet de Guerre, nous étions, nous, en pleine crise politique. La première nouvelle en est parvenue dans les dernières séances d'un comité secret particulièrement orageux. Ce ne fut qu'un cri : il faut faire comme les Anglais ! Le malheur est que nous avons imité la réforme anglaise avant de l'avoir exactement connue ou comprise. Nous avons « marché » sur des apparences, sur des mots et nous avons pris presque exactement le contre-pied de la réalité. On a cru tout d'abord que la nouveauté consistait surtout dans la réduction du nomrbe des ministres. M. Briand a donc pratiqué le resserrement ministériel et partagé entre cinq ou six têtes la totalité de la matière administrative. Chaque ministre se trouvait ainsi plus accablé que jamais par une besogne démesurément accrue. Le cabinet Lloyd George, au contraire, comptait plus de ministres ordinaires qu'aucun de ses devanciers, et la nouveauté consistait à isoler, si je puis dire, la besogne de direction pour y consacrer exclusivement un petit nombre de ministres spéciaux. Je ne conteste pas que la conception de M. Briand n'eût du bon et que la concentration des pouvoirs ministériels en un plus petit nombre de parties prenantes, ne présentât, par elle-même, des avantages. Mais nous remettrons cette controverse à une autre occasion. Il est clair qu'en attendant, M. Briand prenait le contre-pied de l'idée maîtresse de M. Lloyd George : la constitution d'un

puissant organisme central, affranchi de toute besogne particulière. Après cette première école nous avons voulu posséder à notre tour quelque chose qui se nommât conseil de guerre. On a donc rassemblé dans des conférences périodiques ceux des ministres qui, par leurs attributions, semblaient le plus directement intéressés à la guerre, c'est-à-dire ceux dont la tâche spéciale est la plus écrasante, — tandis que ni le ministre de la Guerre, ni le premier Lord de l'Amirauté ne siègent, comme bien l'on pense, dans le Cabinet de Guerre de M. Lloyd George. — Ce n'est pas tout. Les ministres restants ont été constitués en un autre comité, dit économique. Ainsi, en sus de l'ancien conseil des ministres, lequel ne se réunissait plus en Angleterre, mais qui ne perdait pas une séance chez nous, on a fait fonctionner un conseil et un comité, spécialisés chacun dans des affaires distinctes, n'ayant pas un membre commun, et entre lesquels n'existait aucune forme de liaison. On a séparé, fractionné encore davantage ce qu'il s'agissait d'unir et de fondre. Tout l'effet de la réforme a été de distribuer les ministres entre des sous-commissions séparées par des cloisons étanches, tandis que les Anglais, au contraire — ne nous lassons pas de le redire — plaçaient au-dessus de tous les ministres un conseil central de direction, chargé de décider, non pas seulement sur les questions de guerre proprement dites, mais sur toutes les affaires, et que l'on a dénommé Cabinet de Guerre par l'unique raison que c'est le point de vue de guerre qu'en toute matière il doit faire prévaloir.

Il ne saurait d'ailleurs en être autrement dans un temps où des questions purement économiques par leur nature apparente, des questions de production agricole, d'importation ou de transport, peuvent influer non seulement sur la politique générale de guerre, mais sur les opérations militaires elles-mêmes. Savoir si, dans une période donnée, nos moyens de transport maritime suffisent à la fois à l'importation des céréales et des aciers, décider, le cas échéant, laquelle doit être momentanément sacrifiée à l'autre, est-ce un problème économique ou un problème de guerre, ou même un problème militaire? Décider si, dans la répartition du charbon, la priorité doit être accordée à la consommation domestique ou à la consommation industrielle, est-ce un point de politique

économique ou de politique générale? N'est-il pas évident, pour toute personne ayant la moindre notion des affaires publiques, que, par le procédé anglais ou par tout autre, de telles questions, dont je pourrais multiplier sans fin les exemples, doivent nécessairement aboutir à une direction centrale, outillée pour réunir et peser toutes les raisons contraires de la décision? Cependant, c'est sous le régime des ministères spéciaux, des conseils à compartiments, des comités fragmentaires, qu'à peu de chose près, nous vivons encore aujourd'hui, et il me semble même, Dieu me pardonne ! que des mesures récentes aient poussé le paradoxe encore plus loin.

Après le Cabinet de Guerre de M. Lloyd George, en effet, nous avons voulu imiter son bureau des affaires générales. Nulle intention n'était plus louable, et M. Ribot, qui l'a conçue le premier, était d'ailleurs parfaitement digne, par son expérience consommée de l'administration et sa science politique presque universelle, d'envisager à la fois la nature et les conditions d'exercice de la fonction gouvernementale. Il a donc appelé discrètement près de lui, à titre d'assistants intimes, quelques juristes ou fonctionnaires choisis, et formé, de ces secrétaires d'élite, une sorte de cabinet occulte attaché directement à sa personne. Vers le même moment, un des membres les plus distingués du Parlement, M. Louis Marin, annonçait le dépôt d'une proposition de loi sur le même objet. M. Marin entendait organiser, à titre officiel et obligatoire, ce que M. Ribot n'avait établi qu'à titre officieux, et par une initiative toute privée qui ne liait nullement ses successeurs. M. Marin proposait la constitution, par la loi, près de la présidence du conseil, d'un service administratif permanent, doté d'attributions précises. M. Painlevé, succédant à M. Ribot, parut entrer pleinement dans les vues de M. Marin. Le jour même de son entrée en fonctions, un décret constituait le secrétariat général de la présidence du Conseil, et le choix même du secrétaire général — un savant réputé pour l'étendue presque universelle de sa curiosité et de sa culture — montrait assez clairement quel rôle M. Painlevé assignait au service nouveau. Il ne s'agissait pas seulement d'enregistrement ou de notification, mais d'un contrôle réfléchi, portant sur toutes

les natures d'affaires, préparant, en toute matière, la décision du chef. Tout allait bien, mais hélas ! nous avions un conseil de guerre, nous avions un comité économique ! Il a fallu un secrétariat au conseil de guerre ; à son tour, le comité économique a voulu le sien. Les deux nouveaux secrétaires étaient également, chacun en son genre, des hommes fort distingués, mais la surabondance de biens nuit parfois, et nous n'avions vraiment pas besoin qu'à l'excès des conseils et comités disloqués s'ajoutât la profusion des secrétariats autonomes. Par une inconcevable aberration, nous passons notre temps à sectionner, à tronçonner toujours davantage ce que les Anglais — que nous croyons imiter — sont parvenus à fondre de plus en plus étroitement. Qui donc coordonnera maintenant ces coordinateurs multiples? Qui départagera les trois secrétariats dans leurs conflits? qui rectifiera leur direction quand ils ne marcheront pas d'accord? Les problèmes économiques généraux, dont la solution réagit directement sur la guerre, par quel secrétariat passeront-ils — celui de la guerre? l'économique? le général? — avant d'aboutir à quel comité ou conseil?... Quand on voit nos efforts vers l'ordre n'aboutir ainsi qu'à une confusion aggravée, on en viendrait presque à perdre courage.

Cependant, l'heure n'est pas aux plaisanteries et il est temps d'en finir. Avant d'exercer l'unité d'action sur le front unique de l'Entente, il faut savoir la réaliser sur l'ensemble du front national. Il nous faut un chef qui conçoive et pratique son métier de chef. Ce chef sera-t-il un, sera-t-il plusieurs? Si je raisonnais seulement pour le temps de paix, je soutiendrais la thèse du directeur unique. Pour la période de guerre, je crois au contraire que la solution anglaise, la solution collective, est dictée par la nécessité. Dans l'état de notre moralité politique, elle ne va pas sans des inconvénients sérieux. Les plus grandes vertus de nos hommes publics ne sont pas le sens de la subordination ou l'abnégation personnelle, et je ne réponds pas que le cabinet collectif de guerre, en l'absence d'une individualité centrale dont la maîtrise s'impose, ne soit pas travaillé, et parfois gêné, par des arrière-pensées de personnes ou de parti. Cependant un homme seul ne saurait suffire. Un voyage indispensable — et nos présidents voyagent beau-

coup — une lassitude passagère, peuvent l'annuler pour quelques jours, pour quelques heures, et certaines décisions ne souffrent pas de retard. Je n'estime pas que le travail matériel surpasse la force et l'intelligence d'un homme, et d'ailleurs il ne faut jamais perdre de vue qu'en aucun cas, ce travail ne saurait être partagé, sous peine de retomber dans l'erreur même que j'ai voulu dénoncer et combattre. Mais je crois qu'à certains moments, le sentiment moral de la responsabilité doit surpasser un cœur d'homme. Je crois qu'il est des résolutions qu'il doit être trop pesant de prendre seul. Je crois que devant certains choix, certaines alternatives plus redoutables, l'homme le mieux trempé doit rechercher un réconfort, l'appui d'un conseil, la détente d'une confidence et qu'il ne peut attendre ce secours que de collaborateurs placés sur un plan presque égal au sien et constamment associés à sa vie. Je crois qu'en régime démocratique certains actes de vie ou de mort, fussent-ils résolus par un homme seul, doivent avoir des témoins, et, si j'ose risquer le mot, des complices. Voilà mes raisons essentielles. Voilà pourquoi la réforme de M. Lloyd George doit être, à mon sens, exactement empruntée et appliquée chez nous.

Il nous faut son cabinet de guerre, tel qu'il l'a conçu, tel qu'il fonctionne : un président du Conseil sans portefeuille, un petit nombre de ministres sans portefeuille associés à la mission présidentielle de direction. Il nous faut son bureau des affaires générales, bureau central, bureau unique, et, cette seconde institution, n'étant guère moins nécessaire au temps de paix, doit survivre à la période de guerre. J'en ai prouvé, je crois, la nécessité en définissant, pour la paix comme pour la guerre, la fonction d'un chef de gouvernement. Si la fonction du chef est de réduire à une sorte d'unité politique la diversité du travail ministériel, il lui faut des assistants techniques dans sa fonction, comme chaque ministre en a pour son travail. Imaginez l'entretien du président et d'un ministre, dans une de leurs conférences réglées : quel qu'en soit le sujet, le ministre ne parlera pas en son nom seul ; il sera l'organe d'une administration qui aura réuni au préalable les éléments de sa pensée ; eût-il décidé contre ses services, ses services auront préparé sa décision. Le bureau des affaires générales

réunira les éléments de la réponse présidentielle, préparera la décision finale du président. Il prêtera au président, du point de vue de la direction centrale le même appui, le même secours que l'administration au ministre, du point de vue particulier à chaque département. J'insiste sur cette divergence des points de vue pour bien montrer qu'il ne faut pas craindre d'empiètement ou de double emploi. Le bureau devra réunir l'ensemble des services statistiques, dispersés aujourd'hui dans une foule de ministères alors que les chiffres n'instruisent que par la confrontation et l'interprétation ; il devra grouper les services d'études juridiques et de législation comparée. Mais ce ne sont là qué de menus détails d'organisation, propres tout au plus à préciser pour l'esprit le sens d'une formule ; l'essentiel sera que le bureau compte à sa tête un certain nombre d'hommes que l'étendue de leur intelligence et de leur culture rende capables de mettre promptement au point toutes les affaires, fût-ce les plus spéciales, de les pénétrer avec une véritable impartialité, de les rapporter à la totalité des données qu'ils possèdent, de prévoir, dans la mesure du possible, leurs échanges et leurs répercussions, de les élever en un mot à ce degré de généralité où apparaîtra leur relation avec l'ensemble d'une politique. Quant au chef du bureau, collaborateur constant et intime du président, il devrait assurer le secrétariat, en temps de paix du Conseil des ministres, aujourd'hui du conseil de guerre.

Dans ma pensée, ce cabinet technique de la présidence du Conseil n'aurait pas pour unique objet d'assister le chef du Gouvernement dans sa fonction conductrice. Nous ne posséderons pas d'ici longtemps des partis fortement constitués, et, tant qu'il n'y aura pas stabilité relative des partis, nous ne pouvons pas espérer de véritable stabilité ministérielle. C'est sur le secrétariat technique que je compte pour assurer, d'une combinaison ministérielle à la suivante, un minimum de continuité gouvernementale. Un nouveau chef trouverait ainsi, rassemblé en un petit nombre de mains habiles, tout l'héritage de ses prédécesseurs. Il pourrait en peu de temps apprécier l'état d'avancement des affaires, reconnaître l'ensemble de la situation qui lui est léguée, faire son choix, prendre son parti. A cette fonction double doit correspondre, à mon avis,

un double mode de recrutement. Le cabinet technique doit comprendre à la fois — en sus du personnel bureaucratique indispensable — d'une part des membres permanents, désignés par leur aptitude, d'autre part des membres temporaires, nantis par surcroît de la confiance personnelle du président, introduits par lui et cessant leurs fonctions quand il quitte les affaires. Les permanents seraient empruntés, en principe, aux différents cadres des fonctions publiques, et peu importe à cet égard, leur spécialité antérieure : il ne faudra considérer, pour les choisir, que certains modes de capacité intellectuelle. La désignation des temporaires serait laissée au plein arbitre du président, et j'estime que certains d'entre eux pourraient, avec grand profit, être pris dans le personnel parlementaire. Pour les jeunes députés que leur talent destine aux grands postes, mais que rien n'a pu rompre encore à l'expérience positive des affaires, quel apprentissage plus fécond serait-il possible de concevoir? Ainsi procèdent les grandes entreprises privées ; c'est dans les services centraux, où l'on peut se reconnaître et s'orienter, qu'elles commencent à former leurs futurs chefs de service. Les ministres de demain s'instruiraient mieux par ce travail direct avec le chef, que dans les vagues sous-secrétariats d'État dont nous avons pris coutume de les gratifier. Il me semble bien qu'une institution analogue, les « juniors lords de la Trésorerie », a permis au parlementarisme anglais de recruter ses meilleurs hommes d'État.

Rien n'est plus urgent qu'une telle institution. Elle est aussi nécessaire à notre République parlementaire qu'a pu l'être le Conseil d'État au régime napoléonien, que peut l'être aujourd'hui aux empires autocratiques le cabinet particulier du souverain. Elle répond au même besoin de cohésion et de suite qui, en matière proprement militaire, a inspiré la création des états-majors généraux. Nous avions nous-mêmes un état-major qui, sans empiéter sur les directions d'arme ou sur les régions, avait pour charge de préparer une politique militaire, d'assurer la permanence d'un système d'instruction, d'une doctrine de commandement. C'est un organisme du même ordre que je voudrais mettre au service du chef du Gouvernement. La réforme est simple. Pour la comprendre et l'exécuter,

il faut pourtant autre chose que de l'adresse manœuvrière, que de l'adresse oratoire à tous usages, ou même qu'un passé républicain sans tache. Il faut un homme. Pour remplir les cadres que je viens de dessiner, il faudra encore des hommes. Non pas des omniscients — car le type encyclopédique est en tout et toujours le pire des fléaux — mais des individus à la raison assez large pour embrasser des ensembles, assez nette et servie par une volonté assez ferme pour ramener vers le même axe de marche la complexité des affaires. Ce modèle humain était presque une des spécialités de notre race. Ne le produisons-nous plus? Je crois, pour ma part, que nous le produisons encore.

***

L'ENTREVUE[1]

Fut-ce la fatigue du voyage, une certaine nervosité, due au bizarre malaise que j'avais éprouvé, à plusieurs reprises, au cours de cette première soirée à Venise, mais je dormis assez mal, d'un sommeil à la fois pesant et incomplet d'où je me réveillai le lendemain avec une impression mélancolique et juste à temps pour entendre frapper à ma porte.

Le portier m'apportait une lettre. Je reconnus l'écriture fantasque de Tiberio Prentinaglia et le cachet qui fermait l'enveloppe. La bague dont il portait l'empreinte était formée d'une cornaline gravée des signes cabalistiques. Elle avait appartenu à quelque adepte des sciences occultes comme il y en eut tant à Venise au XVIIIe siècle. Ce bijou s'adaptait parfaitement aux allures de sorcier qu'aimait à se donner le signore Prentinaglia et qui étaient une des facettes de son multiple personnage, mais, en ce moment, ce qui m'intéressait surtout en lui, c'était sa parfaite connaissance de Venise, grâce à laquelle je ne doutais pas qu'il ne m'eût découvert un logis à ma convenance.

Ce fut dans cette pensée que je rompis la cire conjuratoire. Prentinaglia m'écrivait :

« Mon cher et bien cher ami,

» Puisque vous désirez devenir tout à fait Vénitien, je vous conseille de vous rendre le plus tôt possible au numéro 796 des Fondamenta Foscarini. Vous y sonnerez à la porte du vieux Palazzo Altinengo ai Carmini. La signora Verana

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 novembre 1917.

vous ouvrira et vous fera visiter les pièces qu'elle a à louer. Je ne connais rien de plus séduisant dans la Venise du Settecento. Avec les quelques meubles nécessaires, votre « mezzanino » sera digne du galant Casanova lui-même et du chimérique Carlo Gozzi. Voici les adresses où vous vous procurerez ce dont vous aurez besoin. La signora Verana vous rendra tous les soins désirables. Dès mon retour, je viendrai vous voir en votre logis. Quant à la date : *Non so*, comme nous disons à la vénitienne. Je vous serre la main à la française.

» Votre tout dévoué :

» TIBERIO PRENTINAGLIA »

Je repliai le papier. Je me sentais, l'avouerai-je, un peu déçu sans me rendre compte, tout d'abord, d'où venait cette déception. Après quelques minutes de réflexion, j'en découvris la cause. Prentinaglia me donnait bien les renseignements demandés, mais sa lettre ne faisait aucune allusion à notre conversation de la veille. Pas un mot de cette bizarre histoire de buste disparu en des circonstances mystérieuses. Enfin l'essentiel était l'adresse qu'il m'indiquait et que je me répétai plusieurs fois en préparant mes ustensiles de toilette : Palazzo Altinengo ai Carmini, Palazzo Altinengo...

Je connaissais à Venise deux Palais Altinengo, mais je dus constater que j'ignorais l'existence de celui que me signalait Prentinaglia et qu'il disait situé près des Carmini. Par contre, l'église des Carmini m'était familière, surtout à cause de son voisinage avec la « Scuola » du même nom et les charmantes peintures de Tiepolo. Plus d'une fois, en effet, j'avais sonné à la porte de la Scuola et payé au custode le billet d'une lire qui permettait de pénétrer dans l'édifice, de gravir son escalier aux voûtes de stuc et de contempler au plafond de la grande salle les saintes et voluptueuses figures dont la grâce tiépolesque donnait à ce lieu à la fois l'aspect d'un oratoire et d'une salle de bal. L'église et la Scuola m'avaient donc souvent ramené dans ce quartier de Venise dont je goûtais le caractère populaire qui s'accentuait surtout au Campo Santa Margherita.

Ce Campo est, avec celui de S. Polo, un des plus vastes de Venise. Il ne se recommande par aucun monument spécia-

lement intéressant, mais j'en aimais l'étendue dallée et l'entourage de pauvres maisons et de pauvres boutiques : petites épiceries, fruiteries, magasins de faïences et d'étoffes communes. J'aimais les bandes d'enfants déguenillés qui l'animent de leurs gambades, les femmes aux longs châles qui le traversent, les marchands de friture et de « calamaï », les vendeurs de polenta en plein vent, son va-et-vient bruyant où ne se mêlent que de rares touristes, la plupart se rendant aux Carmini et à la Scuola en gondole et par les canaux.

Ce n'était pas par ce moyen que je comptais me mettre à la recherche de mon Palais Altinengo. Au contraire, je me promettais le plaisir d'une longue promenade à pied. Je n'y éprouverais plus, je l'espérais bien, ce singulier malaise qui m'avait saisi, la veille, durant ma course nocturne et dont il me restait encore une sorte d'anxiété physique, dont sans doute auraient raison le grand air et la lumière d'une belle journée.

Je me résolus à la commencer par un déjeuner au restaurant... Celui vers lequel je me dirigeai est à peu de distance de l'hôtel et lorsque j'eus commandé un plat de « scampi » et une bouteille de « valpolicella », mangé les délicats crustacés et bu quelques verres de vin mousseux, je me sentis dans un parfait équilibre d'esprit. Depuis longtemps, j'étais déshabitué de cette impression et j'en attribuai le retour à la pacifiante atmosphère de Venise. N'avais-je pas eu raison de demander asile à l'hospitalière et silencieuse cité?

Ces pensées m'occupèrent jusqu'à l'instant où, ma note payée, le garçon approcha la « candela » pour que je pusse y allumer mon « virginia » dont j'avais soigneusement extrait la paille. Les premières bouffées tirées, je consultai ma montre. Il était temps, par les pistes dallées des « calli », de gagner les Carmini et le Palais Altinengo. Je me levai donc et me mis en chemin et, par S. Fantin, S. Maurizio et e la Campo Morosini, j'atteignis le « Ponte de l'Accademia », qui traverse le Grand Canal en sa glorieuse perspective.

Cette vue m'est familière, certes, mais elle excite toujours mon admiration et je ne revois jamais la noble courbe de cette magnifique avenue d'eau sans être ému de sa beauté. Ce sentiment fut si fort que j'eus quelque peine à continuer ma route. Elle me menait à travers un des quartiers de Venise que je

préfère et dont j'avais bien souvent parcouru les étroites « calli » et les tranquilles « fondamenta ». Mais aujourd'hui je n'étais pas en humeur de flâner; une sorte de hâte me pressait d'arriver à ce Palais Altinengo que m'avait indiqué Prentinaglia. Aussi, par la voie la plus directe, m'acheminai-je vers l'église des Carmini.

Une fois là, il ne me fut pas difficile de découvrir les Fondamenta Foscarini. Ils longent le rio di Santa Margherita et commencent en vue de l'église. C'est une étroite bande de quai, le long d'un parapet et que bordent des maisons assez minables et de modeste apparence. Deux bâtisses, cependant, s'y distinguent des autres et sont visiblement d'anciens palais déchus de leur antique splendeur et loués par parties. L'un des deux, le Foscarini a donné son nom aux Fondamenta ; l'autre est l'Altinengo, de dimension moindre, mais également délabré. Construit au XVIIe siècle, il comportait trois étages au-dessus d'un « mezzanino ». La façade, badigeonnée d'un crépi grisâtre, s'écaillait par places ; mais les belles lignes de l'architecture, l'harmonie des fenêtres à balcons ventrus révélaient encore ce qu'avait dû être jadis l'édifice. Une sorte de portail à colonnes, surmontées de vases de pierre, le précédait. Sur une de ces colonnes, des sonnettes apposées correspondaient aux différents étages du palais. Celle de l'entresol portait le nom de la signora Verana.

Avant de tirer l'anneau de fer de cette sonnette, je me reculai jusqu'au parapet pour considérer de nouveau ce Palais Altinengo qui, sur les indications de Prentinaglia, allait devenir mon logis. Les fenêtres du mezzanino montraient seules la bande de papier qui signale les appartements à louer. Les autres étages semblaient habités. Aux balcons de l'un d'eux étaient tendus des stores de couleur ocre, à un autre, des pots de fleurs étaient suspendus en des espèces de paniers à salade. Les volets fermés du mezzanino étaient peints d'un vert délayé. L'aspect général de la demeure, misérable et peu engageant, attestait une caducité avancée, mais j'avais confiance dans le goût de mon ami Prentinaglia, et délibérément je tirai la sonnette qui devait me mettre en présence de la signora Verana et me donner accès au Palais Altinengo.

Après un grincement, un carillon retentit, lointain, fêlé.

J'attendis un instant. Personne ne vint. Le portail demeurant clos, je sonnai de nouveau. Pas de réponse. Décidément la signora Verana avait l'oreille dure. Je fis quelques pas en arrière et considérai de nouveau la façade du palais. Le soleil, tout à l'heure voilé d'un nuage, l'éclairait à présent et mettait à nu toute sa vétusté et toute sa misère. Cette constatation, qui aurait dû m'éloigner, me plut, au contraire, singulièrement. Soudain, je ressentais pour ce palais branlant et déjeté un attrait inexplicable et que pourtant je tentai de raisonner. Il était à la fois si noble et si piteux, ce Palazzo Altinengo, si lépreux et si morose ! Et puis quel silence alentour ! Le Campo, devant l'église des Carmini, était désert. Sur le pont, personne. Sur le rio, deux grosses barques vides, amarrées, geignaient doucement sur leurs chaînes. Dans l'eau, couleur de jade, des fanes de légumes flottaient. Tout cela avait je ne sais quoi d'humble et de mystérieux et formait un cadre si approprié à ce vieux palais déchu qui semblait prêt à vaciller sur ses pilotis rongés ! Non, je n'habiterais pas autre part à Venise, malgré l'obstination de cette signora Verana à ne pas répondre à mon appel. Une fois de plus, je resonnai sans résultat ; enfin, agacé, je tirai l'anneau de la sonnette correspondant à l'un des autre étages. Tant pis pour le locataire que je dérangerais ainsi !

J'avais eu la main heureuse, car, à l'un des balcons ventrus, sous le store de toile ocre, un vieil homme se pencha. Du haut de cette tribune improvisée, le vieil homme m'expliqua que la signora Verana était aujourd'hui à Mestre, mais qu'elle serait sûrement de retour le lendemain dans la matinée. Cette nouvelle me rassura, car d'ici à demain personne ne louerait cet appartement que, je ne savais trop pourquoi, je considérais déjà comme le mien. Elle me déçut, car j'aurais voulu pénétrer immédiatement dans le Palais Altinengo. Cet empressement, d'ailleurs, ne fut pas sans m'étonner quelque peu. Depuis mon mal et mes chagrins, depuis que la vie n'était plus pour moi qu'une suite d'actes sans intérêt, indifféremment répétés, c'était la première fois que j'éprouvais un désir.

Je ne pouvais pas plus empêcher que la signora Verana fût à Mestre que demeurer indéfiniment à contempler cette porte close, d'autant que le ciel de nouveau s'assombrissait et que

les nuées, d'abord éparses, s'unissaient pour le tendre d'un tissu brumeux. Après donc un dernier regard au Palais Altinengo, je m'acheminai au hasard par les « calli » voisines, tout en réfléchissant à l'étrange intérêt que prenait soudain pour moi cette façade de palais délabré, vers lequel m'envoyait le geste indicateur et cabalistique de mon ami Tiberio Prentinaglia, grand expert en locations et grand connaisseur de la mystérieuse Venise. Quelques gouttes de pluie me tirèrent de ces réflexions que j'avais dû poursuivre assez longtemps, car je me trouvais à une certaine distance des Carmini et à côté de l'église dédiée à S. Giovanni Decollato, dont le dialecte vénitien a fait S. Zan Degolà. Je me souvins alors que j'étais justement à quelques pas du Musée Civique. Pourquoi ne point m'y abriter un instant pour laisser passer l'averse. Si elle durait, le « vaporetto » qui fait escale au Fondaco dei Turchi, où est installé le Musée, me ramènerait à la place Saint-Marc.

Toute la vieille Venise revit dans ces salles du Musée Civique et j'avais jadis passé bien des heures à examiner les mille objets qui composent ce répertoire si évocateur des anciennes mœurs vénitiennes : médailles, estampes, armes, étoffes, costumes, meubles, reliures. Mais, ce jour-là, à peine un regard donné à la grande galerie où l'image de Morosini le Péloponnésiaque se dresse parmi des trophées de drapeaux, je me dirigeai avec un empressement subit vers la vitrine où j'avais jadis plus d'une fois admiré le petit buste du gentilhomme vénitien dont Prentinaglia m'avait conté, la veille, la mystérieuse évasion. Avec curiosité, je m'approchai. La place du buste demeurait vide, mais aucun des objets qui l'entouraient ne manquait. Toujours les mêmes vases en faïence de Bassano, les mêmes tasses en porcelaine blanche, ornées de petits paysages dorés. Seul était absent le mystérieux patricien au sourire énigmatique. En quelles mains était-il tombé? Pourquoi le voleur, parmi tant d'objets précieux que contenait le musée, avait-il choisi justement celui-là? Quelles pouvaient bien avoir été les raisons de ce singulier larcin?

Car il y avait bien eu vol et Prentinaglia perdait son temps à vouloir me mystifier avec ses histoires fantastiques. A quel mobile obéissait-il? Je lui en voulais un peu de ses

divagations saugrenues. Il me jugeait bien crédule, mais je n'étais nullement disposé à me laisser troubler par de pareilles billevesées. L'hypothèse d'un vol paraissant sans doute trop simple à mon ami Prentinaglia, il lui en substituait une autre qui plaisait davantage à son imagination. Pourtant, ce vol, en tant que vol, demeurait intéressant, par ce qu'il y avait d'inexplicable en ses mobiles qui dénotaient une volonté bien particulière. Quelque collectionneur acharné avait-il trouvé ce moyen de s'approprier cet objet curieux? Quel rapport cela pouvait-il bien avoir avec les événements surnaturels dont Venise, au dire de Prentinaglia, était devenue le théâtre et au sujet desquels je demeurais fort sceptique?

J'en étais là de mes rêveries quand elles furent interrompues par la toux proche de l'un des gardiens. Ma longue station devant la vitrine avait attiré son attention. Ce brave homme avait certainement pour consigne d'ouvrir l'œil sur les visiteurs et je devais lui paraître suspect. Qu'il ne s'avisât pas, au moins, par excès de zèle, de me faire arrêter! Ma visite du lendemain à la signora Verana en eût été compromise et c'eût été là un mauvais tour que m'eût joué le malicieux gentilhomme vénitien. Je n'avais rien fait pour mériter qu'il exerçât contre moi sa malice. Il en donnait assez de preuves par sa mystérieuse disparition pour n'avoir besoin d'y ajouter aucun nouvel exploit.

Ces pensées m'amusèrent tandis que je regagnais à pied mon hôtel et elles m'occupèrent encore lorsque, le soir, après dîner, je fus allé m'asseoir au Café Florian.

Je ne m'y trouvai pas seul, bien que ni Prentinaglia, ni Sperling, ni Hohenberg, aucun de mes compagnons d'autrefois, n'y eussent pris place à mes côtés « sous le Chinois ». J'y avais sans m'en douter, amené avec moi mon vénitien inconnu. Distinctement, je revoyais sa fine et narquoise physionomie et curieusement j'interrogeais son image. Qu'avait-il fait dans la vie pour qu'il en eût gardé ce sourire à la fois complaisant et mélancolique? De cette Venise du XVIIIe siècle dont la mode de son costume et la forme de sa perruque l'attestaient contemporain, il avait dû connaître tous les plaisirs, toutes les grâces, tous les raffinements. Il avait dû aimer et être aimé. L'amour lui avait-il été doux ou amer? A quoi pensait-il en

se promenant sous ces mêmes arcades des Procuraties, coiffé du tricorne, couvert de la baüta et le visage dissimulé par le masque de satin blanc? Mais de tout ce qu'il avait fait, de tout ce qu'il avait été, il ne restait que ce buste fragile aux yeux narquois et à la bouche fine, que ce buste énigmatique auquel l'événement, après tout singulier de sa disparition, ajoutait quelque chose de plus énigmatique encore...

***

Cette fois, la signora Verana était chez elle, car à mon coup de sonnette répondit le grincement de la chaîne qui manœuvrait la serrure du grand portail. Il s'entr'ouvrit et j'en poussai le battant. Je me trouvais dans une étroite cour au fond de laquelle j'apercevais sous une voûte le commencement d'un large escalier de pierre. A droite, une autre porte, assez basse et peinte du même vert délavé que les volets du mezzanino, derrière laquelle je ne tardai point à entendre un pas lourd et mou. Bientôt après, une main souleva un loquet et soudain je me trouvai en présence de la signora Verana.

C'était une femme d'une soixantaine d'années, courte, trapue, vêtue de noir, le visage carré, avec des yeux enfoncés, un teint jaune, des cheveux gris. Elle semblait méfiante et taciturne et me considérait avec une curiosité sans bienveillance. Cependant, au nom de Prentinaglia, sa figure s'éclaira d'une espèce de sourire et elle esquissa une manière de révérence qui n'était pas sans dignité. Après quoi le colloque commença. La signora écoutait mes explications, les yeux baissés. Quand je les eus terminées tant bien que mal, car mon vénitien n'est pas impeccable, la signora Verena sourit de nouveau. Évidemment je lui devenais plus sympathique qu'à l'abord et ce fut presque avec intérêt qu'elle me répondit :

— Le signore Prentinaglia a dit vrai ; le mezzanino est à louer, mais vous a-t-il dit aussi que les chambres n'ont pas été occupées depuis longtemps et que vous y serez très isolé et sans aucune communication avec le reste du palais?

Le mezzanino, en effet, ainsi que me l'expliquait la signora Verana formait un appartement tout à fait séparé. On y pénétrait par la petite porte verte au seuil de laquelle nous

parlementions. L'escalier que l'on apercevait au fond de l'étroite cour desservait les autres étages. C'était à un de ces étages que se retirerait la signora Verana si elle louait le mezzanino dont elle occupait momentanément une des chambres. Néanmoins, elle ne refuserait pas, en cas de location, de se charger du ménage du locataire, malgré toutes les incommodités du service.

Toutes les explications plutôt peu engageantes de la signora Verana ne me décourageaient nullement. Au contraire, ce manque de voisinage, cette solitude me plaisaient comme m'avait plu l'aspect délabré et branlant de cet étrange Palais Altinengo. Néanmoins, je me demandais pourquoi, des nombreux appartements que l'on trouve à louer à Venise, Prentinaglia m'indiquait celui-là comme devant me convenir particulièrement. La plupart du temps ces palais déchus des quartiers populaires ne gardent rien de leur ancienne décoration intérieure. L'antiquaire a passé par là, et l'Altinengo devait être dans ce cas quoique m'en eût écrit, dans sa lettre, le signore Prentinaglia. De plus, son aspect extérieur et sa situation n'avaient rien de remarquablement pittoresque. Et cependant je ne doutais pas que Prentinaglia n'eût eu ses raisons pour m'adresser à la signora Verana. De toute façon, d'ailleurs, il fallait que je visitasse le mezzanino.

La signora Verana acquiesça à ma demande. Non sans politesse, elle s'excusa de me précéder pour me montrer le chemin. La porte franchie, s'offrait un escalier assez obscur et dont je sentais sous mes pas les marches usées. En le gravissant, je remarquai le salpêtre qui couvrait le mur. Le Palais Altinengo s'annonçait comme devant être fort humide. Et l'on était encore dans la belle saison ! Que serait-ce durant les mois d'hiver? Je l'allais faire observer à la signora Verana quand elle s'arrêta devant une porte fermée.

Du palier, je l'examinai avec une certaine surprise, mélangée d'un certain espoir, cette porte, car elle était très belle, en bois naturel, noueux, merveilleusement patiné et veiné, et rehaussé de ferrures de cuivre. Pendant que la signora Verana en tarabustait la serrure détraquée, je remarquai dans le pavimento brun et noir quelque chose de brillant. Parmi les petits cubes de marbre qui formaient ce pavimento, un

fragment de nacre était incrusté. Cette bizarrerie m'intéressa. Je retrouvais là mon Prentinaglia et je commençais à comprendre pourquoi il jugeait ce Palais Altinengo digne d'une visite et m'avait indiqué dans ce lointain et solitaire quartier des Carmini le mezzanino à louer de la signora Verana, et son menu disque de nacre posé à son seuil comme une mouche de lune à quelque visage vénitien d'autrefois !

Le vestibule où nous pénétrâmes était assez vaste. Les murs s'agrémentaient d'arabesques et d'entrelacs de stuc d'une couleur bise sur un fond rose. Au plafond les mêmes ornements encadraient des médaillons dont je distinguais mal les sujets dans la demi-obscurité. Tout cela, il va sans dire, révélait un état d'extrême décrépitude. L'enduit des murs s'écaillait et les stucs des moulures s'ébréchaient, mais l'ensemble avait cette sorte de grâce à la fois élégante et minable qui fait le charme appauvri et mélancolique des vieilles demeures vénitiennes. Sur ce vestibule plusieurs portes de ce même bois noueux et veiné devaient donner accès aux diverses parties du logis. Celle vers laquelle se dirigea la signora Verana s'ouvrait sur une chambre de belle dimension également assez obscure où je remarquai néanmoins tout d'abord une magnifique cheminée en marbre vert antique. Je la vis mieux quand la signora eut poussé les volets disjoints des fenêtres qui donnaient sur le rio de Santa Margherita. Sauf cette cheminée, cette chambre n'offrait rien de remarquable. Des lambeaux de papier pendaient des murailles. A vrai dire, elle était inhabitable et je commençais à douter que je pusse jamais m'installer au Palais Altinengo. Aussi fut-ce sans grand empressement que je suivis la signora Verana dans la pièce contiguë à celle-là.

Cette seconde pièce, infiniment mieux conservée que la précédente, présentait un décor curieux et original. Certes, le plafond se lézardait et les panneaux avaient perdu les tentures qui les recouvraient jadis, remplacées par une couche de peinture, mais ces panneaux vides étaient entourés de banderoles de stuc et surmontés de médaillons où se détachaient, finement modelées au pouce, des figures mythologiques. Sur le pavimento de mosaïque se déroulait une guirlande de fruits et de fleurs qui s'épanchaient, aux quatre coins, de quatre cornes d'abondance. L'ensemble de cette décoration était

d'un goût charmant et d'une charmante couleur. Malheureusement je ne voyais pas très bien le moyen d'en tirer parti et le meilleur me semblait d'en emporter l'agréable souvenir et de chercher autre part où fixer mes pénates que dans ce mezzanino baroque, mais par trop inconfortable du Palais Altinengo. J'allais m'en expliquer avec la signora Verana, mais elle avait disparu, et je l'entendais pousser les volets de la pièce où elle m'avait précédé et au seuil de laquelle je m'arrêtai soudain, fasciné. Ah! cette fois, je comprenais tout à fait mon ami Prentinaglia.

C'était une sorte de salon, à peu près carré, à deux fenêtres entre lesquelles une cheminée de marbre jaune se dressait, surmontée d'un miroir à volutes dorées. Le ton du marbre et des vieux ors se complétait par la couleur des murs. Ils étaient peints d'une couleur jaune, d'un jaune délicieux, ambré comme du miel, et sur ce fond, d'une exquise et molle douceur de teintes, se détachaient en blanc des moulures de stuc formant des arabesques symétriques. Ces arabesques, d'un dessin et d'une fantaisie admirables, sur chacun des trois côtés de la pièce, encadraient de grands panneaux de faïence blanche où étaient figurées, en or et en noir, des scènes de chinoiseries. A droite et à gauche de chacun de ces tableaux, deux autres plus petits en leurs mêmes cadres de stuc. Au plafond le même décor de chinoiseries se continuait et se complétait à la fresque par des oiseaux, des fleurs et des insectes. Le pavimento jaune et roux s'incrustait, çà et là, de fragments de nacre et, à l'un des angles du salon, un haut miroir, dans un cadre de marbre jaune, debout, le reflétait en toute sa fantaisie somptueuse et saugrenue, en tout son mystère imprévu et charmant.

Certes, j'avais admiré plus d'une fois à Venise les délicats travaux de stuc où excellent les décorateurs vénitiens, mais je n'avais rien vu de pareil à ce que j'avais sous les yeux, rien qui atteignît cette beauté dans la fantaisie. Miroirs, arabesques, figures, faïences, tout cela formait un ensemble d'un raffinement et d'une grâce uniques. Il s'en dégageait une impression de surprise et de mystère à rencontrer cette merveille inattendue au fond de ce vieux palais si pauvrement misérable, si irrémédiablement caduc, avec sa facade grise,

ses volets verdâtres, son air déchu et utilisé. Ah ! Prentinaglia avait bien deviné quel attrait exercerait sur moi ce décor en indiquant à mes recherches cet antique palazzo perdu dans ce lointain quartier de Venise ! Quel lieu plus propice à abriter ma solitude, par son silence et son éloignement, à l'adoucir par cette atmosphère de miel doré, à l'occuper par ces arabesques favorables à l'enroulement des rêveries, à l'amuser par ces figures chinoises qui seraient les interlocuteurs minuscules et complaisants de mon loisir mélancolique.

Je m'étais tourné vers la signora Verana :

— Tout cela me convient parfaitement, signora Verana. Voulez-vous me préparer l'engagement, je voudrais m'installer ici le plus tôt possible.

La signora Verana, qui n'avait pas prononcé une parole durant ma visite, acquiesça à ma demande d'un signe de tête. Le mutisme me paraissait de bon augure. Puisque la signora devait se charger de mon service, je n'aurais pas à redouter ses bavardages. Cette personne taciturne serait la gouvernante rêvée, et gouvernante était le terme juste, car la Verana, par ses manières réservées, différait assez des serviteurs ordinaires. Certes, elle n'avait pas la cocasse gentillesse des bonnes Sorelle Trigiani, mais, à défaut des mille attentions dont me comblaient les chères vieilles, je trouverais au moins dans cette matrone au visage peu avenant mais correct le respect de mes habitudes et les soins indispensables.

Il y avait encore, de l'autre côté du vestibule, un certain nombre de pièces qui dépendaient du mezzanino. Je dus y suivre la signora Verana. C'était dans l'une d'elles qu'elle habitait provisoirement, auprès d'une petite cuisine. Elle m'expliqua brièvement que, dès mon arrivée, elle se retirerait chez des amis qui logeaient à l'un des étages du palais. Je serais donc, comme elle m'en avait prévenu, entièrement seul au mien. Elle n'y viendrait que pour les besoins du service assez simple que je lui demandais. Hors cette chambre, à peu près habitable, toute cette partie du palais était dans un état de délabrement extrême et vraiment semblait menacer ruine. Mon domaine se terminait par une assez grande salle d'où un escalier extérieur donnait accès à un jardin planté de légumes et de quelques arbres. Au bout de ce jardin se dressait

une construction bizarre, sorte de petit temple à colonnes et à fronton : l'ancien Casino du Palais. Je ne jetai sur tout cela qu'un coup d'œil assez indifférent. J'étais pressé de revoir le salon des stucs.

Un rayon de soleil le faisait plus doré et plus beau encore. Une atmosphère d'une lumineuse tristesse l'emplissait et je me sentais étreint d'une émotion indéfinissable. Ne serais-je pas un intrus dans ces lieux? N'allais-je pas troubler leur abandon? De quel droit, après tout, osais-je m'introduire en leur silencieux mystère? Hélas, en tout cas, je ne serais pas un intrus bien gênant! Je n'y apporterais avec moi ni la joie bruyante de la jeunesse, ni les rires de la santé. Je faisais si peu partie de la vie et cependant c'était pour essayer de revivre que je revenais dans cette Venise y chercher dans mon passé de quoi y rattacher ma misère présente ! Vaine tentative, chimérique espoir. C'était à peine un vivant qu'accueillerait dans sa paix à demi morte ce vieux Palais Altinengo. Et soudain, dans le grand miroir, debout en son cadre de marbre, je m'aperçus lointain et vague, comme si mon image fût soudain entrée dans la région reflétée et muette des ombres...

***

Il me fallut environ une semaine pour procéder à l'installation sommaire de mon nouveau logis. Mon premier soin fut d'y faire opérer un nettoyage complet et minutieux. La signora Verana s'en chargea par le moyen de deux vieilles voisines qui époussetèrent soigneusement les murs et lavèrent à grande eau les pavages de mosaïque. Pendant que les deux travailleuses s'activaient à cette tâche, je m'occupais de pourvoir mon coin de palais du mobilier nécessaire. Grâce aux adresses laissées en partant par Prentinaglia, je pus louer un lit de fer très propre avec sa literie neuve et une toilette munie de ses ustensiles. Le linge indispensable, je l'achetai. Quant aux autres meubles, l'idée d'enlaidir mon fantasque domaine de vilains objets modernes me répugnant, je m'adressai à l'honnête Lorenzo Zotarelli.

Zotarelli est un antiquaire de Venise. Recommandé jadis par mes amis, les C... qui en avaient été contents, je n'avais

pas eu à m'en plaindre. Certes tout ce que vend Zotarelli n'est pas rigoureusement ancien, mais s'il ne l'avoue pas ouvertement, il a en face des pièces suspectes un sourire si entendu qu'avec un peu d'habitude on est renseigné sur leur authenticité. Si l'acheteur ne comprend pas l'avertissement et persévère dans son projet, Zotarelli ne va pas jusqu'à s'y opposer. Ce serait vraiment trop lui demander. Chaque métier a sa morale et Zotarelli a celle du sien. Tant pis pour les amateurs ignares et pour les connaisseurs présomptueux! Zotarelli est donc, à son point de vue, un fort honnête homme et, de plus, un homme excellent et aimablement serviable.

Il occupait dans la Spadaria, derrière la place Saint-Marc, une boutique exiguë où s'entassaient dans un désordre pittoresque : verreries, faïences, dentelles, menus bibelots, mais dans les environs de Santa Maria Formosa un autre magasin lui servait à abriter des objets plus encombrants. Maintes fois, j'avais eu déjà recours à ses bons offices, car, sans être collectionneur, je ne suis pas sans avoir rassemblé, durant mes nombreux séjours à Venise, quelques vieilleries vénitiennes. Il se trouvait donc tout indiqué que je recourusse à lui dans la présente occasion où il s'agissait qu'il me vendît en meubles anciens ce dont j'avais besoin, avec promesse de les reprendre lors de mon départ.

Quand je pénétrai dans la boutique de la Spadaria, Zotarelli déballait un de ces surtouts en verre de Venise, formés d'un ensemble de vases, de statuettes, de balustrades, de colonnes et de portiques, qui transforment la table au centre de laquelle on les pose en un jardin minuscule, fragile et charmant. Tout à son occupation délicate, il ne me vit pas entrer et je pus l'examiner à l'aise, ce que je n'avais jamais fait, car mon attention allait d'ordinaire davantage aux objets qu'au marchand. Zotarelli m'apparut donc comme un petit homme replet avec une grosse tête et des mains habiles. J'admirais leur dextérité quand il m'aperçut, ce qui lui fit pousser une exclamation de bienvenue, bientôt suivie du dialogue d'usage au cours duquel j'en vins naturellement à lui faire part de mes intentions au sujet du Palais Altinengo. Que j'en fusse devenu le locataire, parut le surprendre un peu, car il me considéra d'un air singulier. Au nom de Prentinaglia,

il esquissa une grimace que je remarquai et que j'attribuai à quelque bisbille entre eux. D ailleurs, Zotarelli ne fit suivre sa grimace d'aucun commentaire et m'offrit de me conduire sur-le-champ à son magasin de Santa Maria Formosa.

Lorsque j'eus choisi les divers meubles qui me paraissaient le mieux à ma convenance, Zotarelli me dit :

— Alors, j'enverrai tout cela, au Palais Altinengo ai Carmini, chez la signora Verana?

Il connaissait donc la signora Verana? L'occasion me parut bonne à me renseigner sur cette personne. Qui était-elle? Pouvait-on avoir confiance en elle? Comment et à quel titre disposait-elle d'un étage à louer dans ce vieux palais délabré?

A mes questions, Zotarelli, assez volontiers bavard d'ordinaire, répondait évasivement et prudemment, comme quelqu'un qui tient à demeurer sur la réserve. La Verana était une dame de bonne famille qui avait eu des malheurs. Il la connaissait et ne la connaissait pas. Il avait connu des parents à elle. Elle avait été longtemps absente de Venise. C'était probablement une très estimable dame, mais il n'en pouvait rien dire. Sait-on jamais avec les gens? Et Zotarelli prenait la figure qu'il faisait en face des objets suspects Cette attitude m'intriguait. Pourquoi toutes ces réticences? Et comme je le poussais davantage, il finit par me dire presque brusquement :

— Je ne sais rien de plus. Que diable, demandez au signore Prentinaglia puisque c'est lui qui vous a envoyé là, à ce Palais Altinengo ! Enfin ! Cette Verana, je crois me rappeler qu'elle a été un temps gouvernante chez lord Sperling, à la Casa dei Spiriti. Puis elle a quitté la place. On dit qu'elle aurait voulu ouvrir une pension de famille au Palais Altinengo, mais le palais est mal situé et il faudrait trop de réparations. Et puis, et puis... Alors vous n'avez pas besoin d'autre chose?

Évidemment ma détermination d'habiter ce palais solitaire et caduc, loin des quartiers fréquentés de Venise, de la place Saint-Marc et de la Spadaria, surprenait l'excellent Zotarelli. Sans qu'il se fût permis aucune observation directe, il était évident qu'il désapprouvait mon projet. Zotarelli voyait avec regret ses meubles émigrer vers le lointain mezzanino des Fondamenta Foscarini. Cependant il me promit de les y envoyer dès le lendemain, mais je remarquai que lui,

si serviable à l'ordinaire, ne m'offrait pas de les y conduire lui-même et de m'aider à les installer. Zotarelli avait contre Prentinaglia, contre la signora Verana et contre le Palais Altinengo une prévention que je ne m'expliquais pas. Les âmes vénitiennes sont compliquées et secrètes et je savais bien que je ne tirerais rien de plus de mon bonhomme.

Il me restait encore quelques courses à faire avant le dîner. Je voulais acheter pour les deux vieilles qui avaient nettoyé mon futur logis de ces châles que l'on vend aux boutiques du Rialto. Je me dirigeai donc de ce côté quand soudain je me sentis fatigué. Une sorte de vertige m'étourdissa t à croire que j'allais tomber. Je me trouvais à ce moment devant l'église de Santa Maria Formosa. Sur le rio, une gondole vide passait. Je fis signe au gondolier qui accosta aux marches de l'escalier. De son crochet, le rampino qui rôdait, accouru, retenait le bordage. Une fois affalé sur les coussins, je me rassurai, mais ces alertes me prouvaient que mes forces ne m'étaient pas revenues. L'avertissement reçu le soir de mon arrivée aurait dû me rendre plus prudent. Un tour en lagune me remettrait. Rien n'est plus reposant pour les nerfs surmenés.

Ces promenades avaient toujours été une de mes plus chères passions vénitiennes. Pour elles seules, j'usais de la gondole dont je ne me servais guère autrement, lui préférant la flânerie pédestre, mais pour l'instant, j'eusse été incapable de déambuler à travers les calli. Mon malaise s'en fût exaspéré, tandis que déjà il s'apaisait par l'allongement aux coussins et par le balancement cadencé de la barque souple. Celle que je venais de prendre était justement excellente. Elle était « premiata » ce qui se dit des gondoles dont les « barcaroï » ont remporté un prix aux régates. Ce barcarol était un grand gaillard, svelte et élégant, rameur habile ainsi que je m'en aperçus dès son premier coup de rame; aussi eûmes-nous parcouru assez rapidement la distance qui sépare Santa Maria Formosa des Fondamenta Nuove où le rio dei Mendicanti aboutit à la lagune et courbe sur le ciel et l'eau l'arche puissante et noble de son beau pont de marbre.

J'aime beaucoup entrer en lagune par le rio et ce pont dei Mendicanti... Dès qu'on l'a franchi, toute l'étendue des eaux apparaît, plate, calme et harmonieusement nuancée. Nulle part

le vaste miroir marin qui entoure Venise n'est plus uni et plus apaisé. La marée se fait peu sentir en cette partie de la lagune que l'on appelle la lagune morte et qui baigne, comme pour mieux encore justifier ce nom, l'île des Morts, la rouge San Michele aux murailles pourpres et crénelées, pareille à la forteresse du sommeil. C'est elle aussi, cette lagune aux eaux somnolentes, qui entoure de son éternel silence les autres îles qui forment avec San Michele, au flanc de Venise insulaire, son archipel septentrional : Murano où bout le verre aux fournaises, Burano où les doigts agiles des dentelières entrelacent les arabesques célèbres de la fantaisie vénitienne, Torcello et Mazzorbo où vit la fièvre, San Francesco in Deserto qui reflète ses cyprès franciscains à une eau étrangement solitaire. Tout cet ensemble est certes d'une singulière mélancolie, bien que parfois la lagune s'irise d'extraordinaires jeux de lumière. J'y ai contemplé de prodigieuses fêtes de couleurs et de reflets, mais, le plus souvent, ce qui y domine c'est une impression de tristesse, de misère et de solitude, d'une tristesse sans amertume, d'une misère sans regrets et d'une solitude sans angoisse, tant elle est faite de paix, de monotonie et de silence.

Ce jour-là, je dois le dire, l'aspect des choses était fort mélancolique. Une sorte de brume d'une extrême finesse flottait entre le ciel et l'eau. Elle enveloppait San Michele de son tissu humide et léger et faisait de Murano une espèce d'île fantôme. Ce n'était pas un jour à s'aventurer loin et à aller goûter en pleine lagune le sentiment si particulier qu'on y éprouve, en de pareils crépuscules brumeux, à s'y sentir nulle part dans la vie. D'ailleurs, l'heure était avancée, aussi commandai-je au gondolier de contourner simplement la ville et d'y rentrer par le Canareggio. Il se conforma aussitôt à l'ordre donné et la gondole continua à glisser moelleusement sous l'impulsion régulière de la rame. Je l'écoutais, les yeux à demi fermés ; j'écoutais le pas de l'homme sur le tapis de poupe, les bruits divers de l'eau et du bois avec une attention rassurée. Cela faisait une distraction à l'indéfinissable malaise que je ressentais de nouveau, à cette espèce d'anxiété sans raison qui eût facilement ressemblé à de la peur. Et cependant il n'y avait rien qui pût motiver cette absurde sensation. Néanmoins, à mesure que nous voguions sur cette

onde immobile, mon inquiétude intérieure augmentait. En vain, par diversion, j'essayais de penser à des choses précises, aux meubles choisis chez Zotarelli, à certains détails d'ornementation du Palais Altinengo, même à ce que je mangerais à dîner. Malgré tout, la même impression d'anxiété continuait à m'étreindre jusqu'à la souffrance. Cela fut si fort que j'en vins à interpeller le gondolier pour tâcher de rompre l'angoisse qui m'oppressait et, brusquement, je me retournai vers lui. A mon geste, il crut sans doute que je lui demandais où nous étions, car, désignant une bâtisse carrée qui se dressait dans la brume au point le plus avancé de Venise dans la lagune, il me cria en se penchant sur sa rame :

— C'est la Casa dei Spiriti, signore.

Nous nous trouvions, en effet, devant la Casa dei Spiriti. Elle n'avait guère changé depuis l'époque où je l'avais vue pour la dernière fois, avant que lord Sperling l'achetât pour y installer sans doute loin des indiscrets son laboratoire de recherches psychiques, car Sperling était un adepte des sciences occultes... Déjà, quand je l'avais connu, il se montrait très préoccupé de ces questions. Malgré sa nouvelle destination et son nouveau propriétaire, la Casa présentait toujours à peu près le même aspect. L'extérieur n'en avait pas été modifié ; la façade était toujours badigeonnée du même crépi jaune. Lord Sperling s'était borné à rétablir certaines fenêtres jadis bouchées, à réparer certains balcons démantelés et à faire reconstruire les hautes cheminées en hotte et à turban si caractéristiques des demeures vénitiennes, mais c'était à l'intérieur qu'il avait dû surtout opérer les restaurations dont parlait Prentinaglia. Il était possible que la Casa — un ancien Palais Salvizzi — eût conservé des décorations dont lord Sperling pouvait fort bien avoir su tirer parti. Il ne manquait ni de goût, ni de curiosité et, du temps que je le fréquentais et où nous nous retrouvions avec Hohenberg et Prentinaglia sous le Chinois du Florian, je l'avais vu acheter force meubles anciens en vue d'une installation future à Venise. A cette époque, il vivait à l'hôtel, laissant ses acquisitions en dépôt chez les marchands. Il les en avait sans doute extraites pour en orner les salles de la Casa dont le jardin, qui donnait sur la lagune, par une terrasse jadis à l'abandon, montrait à présent

des arbres soigneusement taillés et des buissons de roses qui, débordant la balustrade, pendaient presque jusque sur l'eau.

En dépit de cette terrasse fleurie, la Casa dei Spiriti n'en conservait pas moins un aspect assez peu avenant auquel la brume donnait un caractère de mystérieuse singularité... Certes lord Sperling avait trouvé là un lieu fort propice à ses travaux. Personne ne l'y devait venir déranger dans ses incantations et ses expériences. Le fait que Sperling eût été disciple de William Crookes ne laissait pas de doute sur leur nature. Déjà, comme je l'ai dit, à l'époque du Chinois, Sperling était déjà enclin à ces curiosités de l'au-delà. Souvent je l'avais entendu relater les surprenants résultats atteints par le savant anglais. Phénomènes étranges : lévitation, transport d'objets, apport de fleurs mystérieuses, matérialisations qu'enregistrait la plaque photographique. Après en avoir étudié la théorie, Sperling avait dû vouloir passer à la pratique. De là, l'achat de la Casa dei Spiriti dont le surnom populaire lui paraissait sans doute de bon augure. Tous ces « miracles » que Crookes obtenait par des médiums appropriés, Sperling les devait chercher par les mêmes moyens. A ce point de vue, Venise ne devait pas manquer de ressources et je me demandais si cette signora Verana que Zotarelli m'avait dite avoir été au service de Sperling n'avait pas joué un rôle dans les expériences psychiques du dit Sperling et si après tout, l'insolite disparition du petit buste du Musée Civique n'était pas sans corrélation avec les jeux fantasmagoriques dont le superstitieux Prentinaglia m'avait signalé l'existence lors de notre rencontre au Café Florian. Quoi qu'il en fût, tout cela m'importait assez peu, l'essentiel n'était-il pas que Prentinaglia m'eût indiqué le Palais Altinengo et que la signora Verana s'acquittât ponctuellement des soins qu'elle s'était engagée à me donner. Quant au charmant buste du Musée Civique, qu'il eût disparu de sa vitrine du fait de quelque voleur ou par l'artifice de quelque sorcier, cela ne me regardait pas ! Le fin seigneur vénitien qu'il représentait était de force à se tirer de l'un ou l'autre de ces mauvais pas. Il avait dû avoir de son vivant maintes aventures et celle-là n'était pas pour déplaire à son ombre ironique et souriante.

Comme je réfléchissais à ces choses, la gondole atteignait

l'entrée du Canareggio. Derrière nous, la lagune étendait ses eaux brumeuses et crépusculaires d'où montait une odeur à la fois saline et limoneuse. Devant nous, les premières lumières s'allumaient aux lanternes et aux façades des vieux palais des deux rives, si pittoresques en leur décrépitude populeuse et vivante. Au silence des ondes mortes succédait la rumeur grouillante d'un quartier animé. Nous croisions de lourdes barques ou de rapides « sandolo ». Peu à peu, à chaque coup de rame, nous rentrions dans la vie et j'en éprouvais un indéniable soulagement. Graduellement, mon malaise se dissipait, si bien que, lorsque nous arrivâmes au Rialto, je fis signe au gondolier d'accoster. Je voulais rentrer à pied à l'hôtel après avoir acheté dans une des boutiques du Pont les deux châles vénitiens que je me proposais d'offrir aux deux vieilles qui, sous les ordres de la signora Verana, avaient contribué au nettoyage de mon mezzanino du Palais Altinengo dont j'allais enfin bientôt prendre possession.

*
* *

Ce fut le lendemain de cette promenade en lagune qu'arrivèrent au Palais Altinengo les meubles envoyés par Zotarelli. J'étais allé d'avance au palais pour les recevoir et pour examiner mieux comment je les disposerais et, cela fait, je m'étais accoudé à la fenêtre pour attendre leur venue. Il faisait, ce jour-là, un temps très clair et très doux et il ne restait plus rien au ciel de la brume de la veille. Je ne me ressentais plus du malaise que j'avais éprouvé. D'ailleurs, ne fallait-il pas m'habituer à ces alternatives de dépression profonde et de santé relative. Je ne devais pas oublier que j'étais encore, sinon un malade, du moins un convalescent à qui manquait, pour s'aider à guérir, ce violent désir de vivre qui succède aux graves crises du corps et qui est d'un si puissant secours en semblables cas. Tout ce que je pouvais donc espérer de Venise était une sorte d'acceptation de l'existence, une sorte d'acquiescement à sa monotone mélancolie. Pour arriver à cet état d'apaisement sans joie et de calme sans bonheur, le vieux Palais Altinengo allait me prêter son silence et sa solitude. Tout de suite, j'avais senti qu'il me serait hospitalier

et qu'il m'était en quelque sorte destiné par l'attrait immédiat qu'il avait exercé sur moi. Peut-être même, un jour, si cet attrait se changeait en un attachement durable, verrais-je à m'y installer définitivement, mais, pour le moment, il ne s'agissait encore que d'un campement improvisé.

Vers les deux heures je vis approcher la grosse barque portant les meubles que me cédait Zotarelli. Pansue et lourde, elle accosta à l'escalier des Fondamenta. Zotarelli m'envoyait deux hommes pour procéder au débarquement. L'un d'eux me tendit une lettre où l'antiquaire s'excusait de ne pas venir en personne. Il me souhaitait un heureux séjour en mon nouveau logis, mais ce souhait ne me semblait pas formulé sans une certaine ironie. Décidément le brave Zotarelli « avait quelque chose », comme on dit, contre le Palais Altinengo. Je pliai son billet et m'occupai de donner mes ordres aux déchargeurs. Je dois reconnaître qu'ils mirent à s'acquitter de leur travail une promptitude qui n'est pas dans les habitudes vénitiennes. Ils semblaient avoir hâte de terminer leur tâche, et, tout en plaçant les meubles aux endroits que je leur indiquais, ils jetaient à droite et à gauche des regards furtifs. Leur besogne achevée et leurs pourboires empochés, ils dégringolèrent l'escalier et regagnèrent leur barque que j'entendis bientôt s'éloigner sur l'eau du canal, à grands coups de rames.

Voici comment j'avais tiré parti des trois pièces habitables du mezzanino. Dans la chambre à cheminée de marbre vert, j'avais installé ma toilette ; dans celle aux médaillons mythologiques, mon lit dissimulé derrière un haut paravant à dix feuilles tendu d'un de ces vieux papiers vénitiens qui ont, en leur usure, comme un charme d'étoffe ancienne. Une grande armoire, une table, quelques fauteuils complétaient l'ameublement en compagnie d'une commode ventrue, peinte de fleurs et de fruits, qui s'accordait bien avec les mosaïques du parvimento. Pour le salon des stucs où il importait avant tout de ne rien admettre qui masquât le décor des murs, j'avais choisi chez Zotarelli une de ces grandes tables de laque comme on en fit beaucoup à Venise au XVIIIe siècle. Sur un fond jaune se dessinaient en noir et or des Chinois et des pagodes. Un canapé et quatre fauteuils d'un rococo confortable consti-

tuaient les sièges. C'était tout. Pour luminaire, quatre grands chandeliers en Bassano et des appliques en verre fumé de Murano que j'avais placées au-dessous de chacun des petits panneaux de stuc et de faïence qui accompagnaient ceux de plus grande dimension dont la beauté bizarre et charmante faisait le principal ornement de ce lieu étrange où une Chine de Carnaval se mêlait à la Venise du temps des masques... Quant à la cheminée, elle se suffisait à elle-même avec son marbre jaune et ses miroirs parmi leurs dorures enrocaillées.

La signora Verana avait assisté silencieuse à mon emménagement. Je lui avais payé en arrivant le premier quartier de ma location et son zèle s'en trouva sans doute augmenté, car elle me proposa de m'aider à ranger dans l'armoire et la commode le contenu de mes malles. Pendant qu'elle s'y employait, je la considérai plus attentivement que je n'avais fait jusqu'à présent. Évidemment la signora Verana était une assez bizarre créature avec son corps trapu, sa face jaune et carrée et ses yeux enfoncés dont le regard, quand il se fixait sur vous, était si aigu qu'il semblait vous traverser comme si vous eussiez été inexistant et que vous n'eussiez opposé aucune consistance à son acuité. Oui, la signora Verana était une singulière personne. On distinguait en elle des traces d'une condition supérieure à celle où elle paraissait se trouver aujourd'hui. Par quelles aventures avait-elle passé pour en arriver à louer à un étranger quelques chambres délabrées d'un vieux palais branlant et pour accepter auprès de ce locataire un rôle ancillaire? Il est vrai qu'elle le tenait déjà auprès de lord Sperling, comme me l'avait appris Zotarelli. Je fus sur le point de l'interroger à ce sujet, mais je me ravisai. Le principal agrément de la signora Verana était sa taciturnité. Et il y a des taciturnes qui, si l'on s'y prête, deviennent facilement les pires bavards. Or, la signora par sa fonction, allait être mêlée à ma vie quotidienne. Aussi son silence m'était trop précieux pour que je fisse quoi que ce fût qui lui servît de prétexte à s'en départir. Je m'abstins donc et jurai de m'interdire toute question concernant lord Sperling ou tout autre sujet. Je me bornai à convenir encore une fois avec la signora Verana des services qu'elle s'engageait à me rendre. Elle devait veiller à l'entretien de mon appartement et de mon linge et me fournir

le chocolat du matin. Pour mes repas, je comptais les prendre au restaurant. Une petite trattoria que je connaissais dans le voisinage m'éviterait d'aller jusqu'à la P azza quand la course me paraîtrait trop longue. Au cas même où je ne voudrais pas sortir de chez moi, la signora Verana me préparerait le nécessaire : des œufs, des pâtes et un verre de chianti. Tout cela ainsi définitivement réglé, la signora Verana m'indiqua où se trouvait la provision de bougies, puis, après en avoir garni les candélabres et les appliques, elle jeta un dernier regard autour d'elle et prit congé.

J'étais seul maintenant en mon nouveau logis et ce moment désiré me fut agréable. L'attrait qui m'avait attiré vers ce vieux Palais Altinengo persistait, malgré les mines désapprobatives et les réticences de Zotarelli. Néanmoins, je ne me faisais pas d'illusions sur les inconvénients d'une pareille demeure. Je savais très bien qu'elle serait incommode, inconfortable, surtout à mesure que la saison s'avancerait. Les palais vénitiens se chauffent difficilement et celui que j'allais habiter me promettait quelques belles ong'ées. Les fenêtres joignaient mal et les vieilles portes en bois ronceux laisseraient passer bien des vents coulis. De plus, l'extrême vétusté de la bâtisse me menaçait d'une humidité dont rien ne pourrait me garantir, mais à laquel e je me résignais d'avance. J'envisageais même la descente de mon mezzanino dans le canal. Les pilotis devaient être en bien mauvais état et certains fléchissements du pavimento, certains renflements des murs, certaines lézardes des plafonds étaient des signes avertisseurs ; mais j'avais confiance, malgré tout, dans la vigilance de la munic palité vénitienne. Venise est a ville du monde où l'on voit le plus de maisons penchées, déjetées, moribondes et qui semblent ne tenir debout que par un miracle d'équilibre. Ce miracle, le Palais Altinengo le réalisait depuis longtemps sans doute et le réaliserait sans doute longtemps encore, sous la surveillance d'une édilité discrète mais avisée. Et puis, qu'importait après tout! Ce risque me laissait assez indifférent. Qu'était-il pour quelqu'un qui faisait peu de cas de la vie et qui ne lui demandait, en somme, que le repos et l'oubli !...

A ce point de vue, ne trouvais-je pas dans le Palais Alti-

nengo le lieu qui convenait à mon désir de solitude et de silence? Isolement, tranquillité, n'était-ce pas ce que j'étais venu chercher à Venise? Certes, j'avais bien promis à mes docteurs d'observer certains préceptes d'hygiène, de mêler à mon repos un peu d'exercice, mais je sentais déjà que j'aurais de la peine à me conformer à leurs prescriptions. Ces pénibles et sournois malaises éprouvés à plusieurs reprises depuis mon arrivée ne me disposaient guère au mouvement et à la promenade, tandis que tout, dans ce décor qui allait m'entourer, m'inclinait à une existence sédentaire et aux longues rêveries indistinctes où les heures passent sans trop vous faire sentir le poids de leurs lourdes ailes chargées de regrets et de souvenirs.

Et j'imaginais, non sans plaisir, de lentes journées et de lentes soirées dans le salon de stuc aux arabesques ingénieuses et aux chinoiseries chimériques où les grands feux d'automne et la lumière des bougies illumineraient de leurs reflets tremblants les figures et les pagodes des panneaux de faïence, éclaireraient les volutes des moulures et les anfractuosités des rocailles et feraient briller doucement les énigmatiques fragments de nacre qu'une fantaisie inexplicable avait incrustés dans la mosaïque du pavimento.

Ce fut dans ces réflexions que j'attendis l'heure des bougies. J'étais curieux de juger l'effet que produirait leur clarté sur les faïences et les stucs et j'avoue que mon attente fut dépassée. Aux lumières, le salon des stucs était encore plus admirable. Il s'emplissait d'une sorte d'atmosphère dorée d'une incomparable douceur. Chaque figure, chaque ornement, chaque volute, chaque rocaille semblait participer à cette diffusion lumineuse. Seule la grande glace, debout en son encadrement de marbre jaune, y opposait sa surface métallisée, froide et étrangement réfractaire... Elle se dressait comme un portique ouvert sur un autre monde et, dans un songe réel, on y apercevait, en une perspective inverse, ce même salon de stuc, avec ses mêmes arabesques, et ses mêmes figurines, mais situé dans un lointain séculaire, dans un recul inaccessible et mystérieusement nocturne.

(*La fin prochainement.*)

HENRI DE RÉGNIER

1er Décembre 1917.

DE L'ANCRE A PÉRONNE

(AVRIL 1917)

LES CHAMPS DE BATAILLE

La grand'route Amiens-Albert, qui file tout droit sous ses beaux arbres, à travers le pâle paysage — un paysage d'hiver, encore sans verdure, entre le jaune et le rose, presque évanoui dans des brumes, sous un ciel gris. De rares détails, dans ces plaines ondulantes : quelques arbres, boqueteaux, qui ressemblent à des fumées. On ne voit guère que cette glèbe retournée par les labours, une étendue rase, soulevée, gonflée par endroits comme une grande eau, et de ton si clair, si léger dans les lointains, que cela ne semble plus fait de matière solide, que cela tourne à l'irréel, au fantôme. Je me rappelle une vallée dont le fond n'était que nuance insaisissable et tendre, ombre ou vapeur, où du bleu fluait dans du rose. Voilà le Nord, pays du travail et de la lourde glèbe nourricière, des betteraves, du charbon et des manufactures, — mais pays de l'âme, aussi, et du rêve. La mer elle-même, la Manche voisine, y prend je ne sais quelles apparences aériennes : on la voit flotter comme un esprit dans l'espace, et la couleur y participe du sentiment.

La route est droite, et nous courons vite. Au loin la ville recule, bientôt invisible, fondue aux plans brumeux de la terre, réduite à sa cathédrale, dont la majesté monte de plus en plus, à mesure que l'on s'éloigne. Des hauteurs de Corbie,

je l'ai vue lever son grand trapèze à cinq lieues de distance : elle régnait seule sur le cercle immense d'un pays où rien n'était que vapeur et pâleur.

On traverse une longue forêt, hivernale et claire comme toute cette campagne. Je ne la regardais guère à l'aller. Il faut revenir des régions que la guerre a dévastées pour en sentir toute la beauté sereine. Comme elle parle alors de vie lentement et silencieusement développée, de l'ordre ancien de cette campagne française !

Des prisonniers travaillent à la route, par équipes qu'un sous-officier allemand commande, et que surveillent, l'arme au bras, deux *Tommies*. Au passage de l'auto anglaise, qui ralentit, le *feldwebel* se redresse et salue, d'un geste sérieux, ample, et qui dure. Il est grand presque toujours, plus grand que ses hommes et de mine plus estimable, — incarnation achevée de la discipline militaire. Les autres sont moins bien ; le dégénéré semble fréquent : oreilles décollées, figure asymétrique, grisâtre, atone, physionomie vague, sans caractère personnel, et comme inachevée, sans expression que la sournoiserie ou la brutalité. Un capitaine anglais qui est aussi un célèbre poète, et qui depuis trois mois les voit tous les jours, me dit : « Deux types prédominent : le mouton et le criminel (*homicidal*). »

Quelle autre humanité représentent les *Tommies*, au geste si alerte, au regard si vivant, si cordial et si droit !

Un autre officier me dit :

« En une heure, un soldat anglais en fait plus qu'eux en un jour. Aucune sanction. Et on ne peut même pas les employer dans les régions détruites où tous les chemins sont à refaire. Vous savez qu'on ne doit pas laisser de prisonniers à portée du canon ennemi. Aussi les Boches ont-ils eu soin d'installer, tout près de leur première ligne, une grosse pièce dont l'obus vient tomber n'importe où dans les champs — mais c'est toujours à une trentaine de kilomètres de chez eux. »

Nous sommes entrés en passant dans la « cage » d'où ces hommes sortent chaque matin. Cage par les fils de fer; mais on y trouve un théâtre, un piano, un gymnase, des jardinets, et l'on y respire, du côté des cuisines, l'appétissante odeur des rôtis. Tout prisonnier qui consent à s'en aller casser quelques

cailloux sur la route, touche la ration complète du soldat anglais, laquelle est sérieuse.

Nous étions dans la salle de théâtre, quand un homme en calot gris et rouge est entré. Il sifflotait et ne nous savait pas là. Tout d'un coup, il aperçut nos deux officiers. Il s'arrêta, interdit, et salua. Je n'oublierai jamais ce geste et ce regard. Plutôt qu'un salut, c'était la soumission, la soumission dans la peur, celle du soldat-serf, qu'une certaine discipline a rompu, qui répondrait sans bouger : *zu Befehl*, si son chef le frappait au visage.

Il n'avait pas eu le temps de penser. Dans les deux capitaines anglais en grands manteaux, il n'avait vu que deux officiers, ses supérieurs, comme ceux qu'il avait appris à craindre. La surprise avait réveillé un automatisme.

Albert : nous arrivons aux premières dévastations. Elles sont anciennes, déjà : la ville n'est qu'une ruine abandonnée des habitants, mais non déserte. Une nouvelle vie l'emplit, plus intense que l'ancienne : vie anglaise et militaire, fortement ordonnée et rythmée, et dont l'abondance, la jeune et précise énergie semblent plus belles, entre ces perspectives de maisons éventrées et vidées par les obus. Sur la grande place, au milieu du sinistre, des baraquements sont installés, des troupes manœuvrent, exactes, souples, au commandement des sous-officiers. Une colonne d'Australiens rentre au cantonnement — des hommes de six pieds, fatigués, de figure morne, muette, comme le long pays désolé dont ils viennent de traverser la monotonie.

Au-dessus de ces activités si nouvelles, la haute église lève son ravage. Elle semble avoir été saisie, tordue, demi-chavirée par un cyclone. Une fissure énorme traverse obliquement tout le massif carré du clocher. Tout en haut, dans le bleu qui se dégage, la grande Vierge d'or pend, assassinée, sur la ville, à angle droit, dans une chute qu'un miracle immobilise — et ses bras tendus dans le vide présentent l'Enfant au crime des hommes.

***

Nous allons voir les champs de cette bataille de l'Ancre qui fut le développement nord de la bataille de la Somme. C'est

par là, surtout, entre Arras et la Boisselle, que, vers la fin de juin 1916, les Allemands attendaient l'offensive prévue depuis bien des semaines par leurs observateurs, annoncée enfin par le grondement des canons alliés sur un front de cent soixante kilomètres. C'est dans cette étrange et presque rase région, qui n'est qu'ondulations, ravins, pentes et contre-pentes, qu'ils avaient le plus fortement massé leurs réserves et leur artillerie, caché leurs mitrailleuses, fortifié les villages, approfondi les vieux souterrains qui terraquent ce pays, multiplié leurs galeries, tunnels, labyrinthes, redoutes, réseaux de fils barbelés — et cela sous la protection de hauts plateaux d'où leurs yeux et leurs canons commandaient tout.

On se rappelle le premier effort, son succès et son insuccès. Progrès des Britanniques au sud de la Boisselle, et plus au sud encore, progrès plus rapide des nôtres. De ce côté, la bataille ne cessa, durant tout l'été, de s'étendre. Mais dans le nord-ouest, de Gommecourt à Thiepval, arrêt total, dès le premier jour : un échec si sanglant que l'ennemi défia les Anglais de jamais reprendre l'offensive. Vint l'automne avec ses pluies, ses boues, ses brouillards, tout ce qui, durant des mois, passe pour interdire une attaque. Les Anglais réattaquèrent.

Ils comptaient sur deux avantages. Ils disposaient d'une artillerie toujours plus puissante, et dont ils avaient perfectionné les méthodes, usant maintenant de ces mouvants rideaux de barrage qui couvrent l'assaillant et le précèdent pas à pas. Et puis, d'octobre à novembre, au sud de l'Ancre, ils avaient conquis, avec trois redoutes formidables, cette haute crête de Thiepval, qui voit et peut battre, non seulement toute la haute vallée de l'Ancre, mais par delà, sur la rive droite, les grandes levées du pays où s'était brisée l'offensive de juillet. Cette région funeste devenait un saillant que leurs lignes flanquaient au sud et à l'ouest.

Le 13 novembre, sur les deux côtés de l'angle droit, on repartit donc à l'attaque, poussant d'un côté vers Serre et Beaumont-Hamel, de l'autre, vers Beaucourt. Dès le premier soir, ces deux dernières positions tombaient et, tout de suite, on commençait à progresser sur l'Ancre. Le 16, on était près de Grandcourt, et l'on avait fait cinq mille prisonniers. Mais

la crête de Serre demeurait imprenable. Il fallut trois mois encore pour y atteindre.

*
* *

Nous courons vers Beaumont-Hamel. Tout d'un coup, sans qu'on l'ait vu commencer, le paysage de bataille — des batailles de juillet et de novembre — est là qui vous entoure. On voit d'abord le squelette disloqué d'une usine : des pans de murs, des restes de chaudières ou de cheminées dressés dans la solitude. Çà et là, des troncs d'arbres que l'on dirait foudroyés. On longe un petit chemin de fer, au bas d'une longue pente, et voici des piles, des monceaux bien rangés d'objets étranges. Des wagonnets que des hommes déchargent en sont encore à moitié pleins. Tout cela, nous dit-on, vient de Serre : c'est le sinistre débris d'un champ de bataille que l'on apporte et que l'on trie : casques, havresacs, gibernes, fusils, baïonnettes, obus de tous calibres, grenades couleur de rouille, torpilles qui n'ont pas éclaté, et qui semblent de longues moitiés d'haltères.

La route monte, nette et neuve, au milieu des confusions, et de nouveaux lointains se révèlent. On se retourne et, de toutes parts maintenant, les pentes masquant le pays d'où l'on est venu, on ne voit plus qu'étendues bouleversées. Aussi loin que le regard atteint, tous les arbres ont été frappés. Ils sont nombreux dans le nord-est, à deux lieues environ d'ici. Là-bas, sur les dernières pentes, demi-fondus, engrisaillés de brume, ils se lèvent, une troupe spectrale qui garde le silencieux et gris pays de la mort. A d'inappréciables distances, de ce côté (ce pays paraît-il, porte mal le son), une rumeur sombre, émouvante, persiste, quelque chose comme une très lointaine palpitation d'orage. C'est, vers Saint-Quentin et Cambrai, la canonnade anglaise, la bordure de feu, qui, après avoir passé sur la terre où nous sommes et y avoir fait le vide, continue, par là, de ronger le pays, et lentement de progresser.

Malheureuse terre qu'il faut éventrer à coups d'obus pour la nettoyer de l'ennemi qui s'y croyait inexpugnablement enfoncé. Près de Beaumont-Hamel, nous entrons sur le terrain que les Allemands tenaient quand, le 13 novembre 1916,

à cinq heures et demie du matin, dans une obscurité qu'aggravait encore un épais brouillard, les Highlanders reprirent l'attaque manquée du 1er juillet. C'est donc le côté qui porte les marques, les dernières marques, de l'artillerie anglaise, et l'horreur devient inexprimable. Ce qu'on vient de traverser est déjà bien pire que les champs de bataille de 1915, mais ceci est d'un autre ordre : on dirait une catastrophe cosmique. Un tel état de la surface terrestre est nouveau dans son histoire — nouveau comme les formidables puissances que la Science, qui ne fait que naître, a déjà mises aux mains de l'homme. Jusqu'ici il n'était capable de détruire que les choses que porte la terre — arbres, maisons, moissons, campagnes. Cette fois, c'est la terre même d'un pays qu'il détruit. Les énormes cratères se touchent : pas un mètre carré qui soit resté plan ; aussi loin que les yeux peuvent voir dans l'est, et peu à peu de tous côtés, à mesure que l'on avance dans cette direction, c'est l'étendue démontée comme une mer dans la tempête — mer obscure et partout fouettée de sinistres blancheurs. Car partout le sol excavé s'est soulevé en vagues énormes, si creuses que la craie du sous-sol, ramenée par l'ouragan d'obus, la coiffe et la strie comme une livide écume.

Et quand nous arrêtons pour regarder ce monde terne, monochrome et dénivelé, il semble qu'il se mette en mouvement. Devant cette universelle horreur, où les yeux ne trouvent pas où poser, une angoisse naît, une sorte de vertige qui ressemble à celui du mal de mer.

Chose mystérieuse, les alouettes chantaient tout de même. Je les avais entendues au milieu d'un duel d'artillerie, entre les tonnerres qui se croisaient au-dessus d'une vallée de l'Argonne. Mais celles-là, au moins, voyaient la terre verte, les prés en fleurs, des campagnes à peu près pareilles, encore, à celles de toujours. Quelle griserie, quelle ivresse aveugle, et qui ne correspond plus à rien qu'au moment de la saison, peut bien exciter celles-ci à leur chantante allégresse, au-dessus de ces champs d'épouvante?

Nous sommes à Beaumont-Hamel. On nous le répète, et il faut le savoir. Pas un morceau de mur, pas même une ligne d'arasement. Un paysan, nous raconte un officier, obtint, il y a quelques semaines, de venir fouiller la place où avait été son

jardin pour y chercher des papiers qu'il avait enterrés. A peine arrivé, il renonçait à cette recherche ; les points de repère manquaient : impossible de retrouver un endroit quelconque. « L'étonnant, me dit un compagnon, c'est que l'homme ait retrouvé le lieu de son village. »

A deux signes, pourtant, on reconnaît un tel lieu. Sur quelques centaines de mètres la route, que les Anglais ont tout de suite refaite à travers le chaos, est toute rouge — rouge terne et sombre — non pas de sang, comme on pourrait le croire, mais de brique pulvérisée. Cette poudre, c'est tout ce qui reste de l'enveloppe des maisons. Et puis les houles de glaise et de craie prennent ici je ne sais quel aspect nouveau, où l'affreux confine à l'ignoble. Des choses vagues y traînent, mêlées à la boue, couleur de boue : d'informes détritus où l'on finit par reconnaître des chiffons, des tessons de faïence, des éclats de bois, de la ferraille. Cette ordure, plus ou moins fondue aux vagues de terre, et qui semble avoir été versée là par des centaines de poubelles, c'est tout ce qui reste de l'intérieur des logis. On sait bien, on se répète qu'il y avait là un clair village de France, des ruelles, des granges, des paysans au travail, des enfants à l'école, des fumées bleues qui montaient, des coqs qui chantaient, un clocher qui sonnait les angélus sur une campagne de sages et belles cultures. On se le répète, mais on ne le conçoit pas. C'est tout ce qui compose le fond accoutumé de nos vies qui a disparu de cet horizon. Ainsi donc pourrait s'émietter tout notre monde humain !...

De l'église même, aucun vestige. Elle aussi est devenue la poudre qui rougit un morceau de route, comme le sang d'un animal écrasé. Mais nous trouvions des fragments de dalles lisses et noires qui ne pouvaient provenir que du cimetière. Et de même, certains restes d'ossements singulièrement blancs et friables.

Deux hommes, deux petits soldats du génie, frais et roses, déblayaient le bord du chemin. Ils étaient venus récemment et presque tout droit de Birmingham. De la France — « la belle France », comme on dit toujours là-bas — ils n'avaient guère vu que ces champs sinistres. Ils étaient tout seuls et besognaient comme deux insectes, avec une patience énergique et qui étonnait dans ce paysage.

Sur le chaos de limon, à travers les buttes, les fosses, les Anglais ont établi des chemins de planches qui zigzaguent, montent, descendent, en cherchant des passages. Il faut s'y engager pour mesurer l'incroyable travail des obus et des grands explosifs. On monte, et l'on ne voit que des creux, les milliers d'entonnoirs qui criblent le terrain, leurs sombres flancs intérieurs où la craie a coulé, la mare déjà verte qui croupit au fond de chacun. On descend, et l'on ne voit plus que les cônes : un hérissement énorme, comme si des masses de boue étaient tombées du ciel, couvrant de leurs paquets la terre.

Dans des lointains de vapeur terne, une troupe fantôme d'arbres mutilés surveille ce paysage d'une autre planète. Mais par ici, les cadavres d'arbres, sous les coups partout répétés, ont à peu près disparu. Plus rien que des souches, des moignons obliques, pas plus hauts que la main. Et par endroits, dans cette brume grise, parmi les tumulus, les fosses deminoyées, on dirait des restes lamentables de cippes, de croix, dans un prodigieux cimetière inondé.

Par les chemins de planches, on gagne des pentes qui n'ont pas encore été nettoyées. Voilà donc (les morts enterrés à la hâte) ce qui reste d'une bataille ! O l'immense, immonde confusion ! Tout ce que peut porter avec soi une armée, tout ce qu'elle déploie orgueilleusement dans ses marches et ses parades, tout ce que ses hommes serrent dans leurs poches et havresacs, tout cela qui fut ordonné, honoré, aimé comme la vie, c'est à présent ce fumier de débris ! Nous reconnaissions pêle-mêle les mêmes objets que nous avions vus, récoltés et rangés en tas méthodiques aux abords du champ de bataille : des torpilles et des bombes, des grenades et des fusils, des cartouchières et des épées, des bêches et des casques, des revolvers et des massues, et tout ce qui a jailli des souterrains éventrés : vêtements, livres, couteaux, cartes à jouer, cartes postales allemandes et anglaises, carnets de poche — tout cela enterré à demi, encroûté de boue dans les sillons si vagues et presque oblitérés des tranchées. Les réseaux de fil de fer pendaient obliquement, traînaient au long des pentes, toiles d'araignées géantes et brunes qu'un irrésistible balai avait poussées, détachées de leurs supports, et défaites d'un seul coup.

Beaucoup de tombes, par groupes serrés, étonnamment neuves et nettes. Dans cette confusion aux aspects infâmes, elles seules parlent encore de la vie, témoignant de la vivante, vigilante volonté qui a fait la précision de leur forme et la régularité de leurs alignements. Les vainqueurs enterrèrent les vaincus, et seules les croix anglaises portent des noms.

Au flanc d'un entonnoir, parmi les vestiges de toutes sortes, il y en avait deux qui vous arrêtaient. Une jambe humaine, arrachée à la naissance du tronc, chaussée de la botte allemande; et non loin de là, une calotte de crâne, longue, garnie de son cuir chevelu : un tégument verdâtre. Cette espèce de pierre pâle, à demi enfoncée dans la terre, quelle chose à part, au milieu de l'épouvantable fouillis ! Là, se disait-on, avait résidé la cause, l'idée l'immatérielle puissance qui fit l'universel ravage. Là, semblait-il, était le centre d'où la destruction s'était irradiée. On voyait la clef de l'inexplicable énigme qu'un tel paysage eût posée à une intelligence venue d'un autre astre et ne sachant rien des hommes, de leur histoire et de la formidable puissance de leurs rêves.

Un peu plus loin, nous vîmes un cratère de mine. Il est célèbre. Deux cents mètres de long ; la profondeur en proportion : c'est un gouffre. Des mineurs de Lancashire y travaillèrent, ainsi qu'aux galeries d'accès, pendant sept mois. Ce volcan éclata le premier jour de l'offensive de juillet, et l'on attaqua sous l'obscurité dont il couvrit le ciel. Un témoin, un sous-officier, a dit avec une belle simplicité : « L'air était plein de choses : des camions, des roues, des chevaux, des boîtes de conserve, des caisses et des Allemands [1]. »

Toujours la même impression : est-il possible qu'on soit devant une œuvre humaine? C'est une fosse où l'on pourrait jeter toute la ruine de ce pays, fermes, églises, villages détruits aussi loin que l'on peut voir, si quelque chose de la ruine était resté. Blême abîme : pas un brin d'herbe ne s'y est accroché ; nul vestige de glaise ou d'humus ; on ne voit dans la solitude muette que les parois et les fonds de craie — craie friable, aux surfaces émiettées par l'explosion ; une matière inerte et granulée, pulvérulente comme une cendre. Sur ces

1. Cité par J. Buchan. *History of the War*. Vol. XVI.

surfaces, où l'ombre elle-même se fait pâle, le regard glisse sans rencontrer un détail, une saillie. Tout est pur et d'un blanc terne, couleur d'ossements, couleur de mort.

A une demi-lieue de là, Serre. Position capitale, défense avancée de la vallée de l'Ancre, à la crête d'une hauteur qui commande l'horizon circulaire. Les Anglais l'avaient attaquée dès le 1er juillet. Astiqués, brossés, rasés comme pour la parade, ils marchaient en lignes successives qui fondaient en entrant dans la zone de feu. Les débris de deux bataillons parvinrent héroïquement jusqu'au Bois Pendant, à deux kilomètres de la tranchée de départ [1]. On a vu ce que fut l'échec. Mais dans cette guerre, nos Alliés ont toujours suivi le vieux précepte où s'affirme l'âme de leur race : « Si tu ne réussis pas du premier coup, recommence, recommence, recommence ! » En novembre, ils recommencèrent, mais l'élan qui, cette fois, leur donnait Beaumont-Hamel, se brisa encore contre le haut lieu. L'état du terrain était effroyable et les canons s'enlisaient. Trois mois plus tard, le 10 février 1917, on attaquait encore. Il faut monter jusqu'à cette crête, sorte de houle culminante par-dessus des vagues de terrain dont tous les revers avaient gardé leurs épais réseaux de fils barbelés, dont tous les replis cachaient des mitrailleuses, pour comprendre ce que la répétition d'une telle entreprise signifie de ténacité.

Cependant, au sud-est, on progressait. Dès le 13 novembre on avait pris Beaumont et, de ce côté, la vallée de l'Ancre était atteinte. Miraumont, plus au nord, le fut le 17 février. L'avance continuant, Serre allait être dangereusement débordée. L'ennemi se décrocha tout d'un coup dans la nuit du 23. Très vite, alors, les troupes du général Gough montèrent au nord de l'Ancre. Le 13 mars, elles étaient à Achiet-le-Petit. Le 17, les patrouilles australiennes entraient dans Bapaume.

Serre, c'est aujourd'hui comme Beaumont-Hamel : un lieu qui n'existe plus que sur la carte. Ce qu'on voit sur le terrain, c'est encore que la route, par là, devient rouge, et que des tombereaux d'ordures semblent avoir été déchargés, il y a

1. J. Buchan, *ibid.*

longtemps déjà, dans la boue des entonnoirs. Le paysage est le même, et si la désolation s'accroît encore, c'est seulement parce que la vue porte plus loin. Un boursouflement lunaire jusqu'à l'horizon; des rangs et des rangs continus de petits volcans dont chaque cratère semble avoir vomi la boue de son cône. On ne conçoit pas qu'il soit jamais possible de recommencer à cultiver ces étendues. La pente des talus est telle, ils sont si hauts, si mêlés de roche crayeuse, leur surface est si dure, que ni vent ni pluie ne semblent devoir un jour les niveler. On dit qu'il faudra semer des pins, l'arbre le moins exigeant, dont la racine désagrège la pierre, et qu'à la longue, en cinquante ans peut-être, il fera de l'humus.

Dans la monotonie de ce paysage terrible, la présence d'un chat semblait incroyable. Il rampait sur un monticule d'où sortaient de vagues loques et des décombres, avec des pièces d'engrenages rouillées qui pouvaient provenir d'une machine agricole. Seul vivant, il se profilait, famélique, fantastique, sur le ciel. Sans doute, comme le paysan de Beaumont-Hamel, il cherchait la place de son logis. Mais où avait-il pu fuir, où s'était-il caché pendant les avalanches répétées d'obus? Un surprenant instinct, plus fort que toutes nos puissances de destruction, l'avait sauvé, ramené. Après comme avant l'effroyable bataille des hommes, il rampait sur la terre de son village. Seulement la terre était retournée jusqu'au sous-sol, et il n'y avait plus de village.

*
* *

Au-dessus de Beaucourt, on arrive à l'Ancre, et le changement de paysage est subit. Celui que l'on vient de quitter stupéfiait : probablement un tel aspect de la terre est nouveau pour les yeux humains. Ici le ravage est moindre. Il n'est pas allé jusqu'au vide, et n'a détruit que les choses à la surface de la terre. Il est plus intelligible, et c'est pour cela qu'il désole, peut-être, davantage.

On imagine très bien ce qu'il devait y avoir auparavant. La vallée, où la route court à mi-côte, est étroite et profonde. Au printemps, elle était sûrement toute verte, autrement verte

que la plaine, car de jeunes bois l'emplissaient jusqu'au bord, des deux côtés de la rivière, autour d'oseraies pleines d'iris ; et toute cette claire végétation coulait, sinuait avec le ruban d'eau, aux souples détours du coteau. Aujourd'hui, tout est gris et noir jusqu'au haut des deux pentes. On croirait à l'universel incendie, mais l'incendie laisse à peu près subsister les ramures. Ici plus de formes d'arbres : une déroute d'immenses échalas.

En bas, courait jadis une grande ligne où j'ai souvent passé, et qui menait de Paris à Lille en trois heures. Il y avait une gare, celle de Beaucourt : on distingue très bien une carcasse de fer disloquée et noircie. L'ancienne voie est bouleversée ; les rails de onze mètres, soulevés à coups d'explosifs, comme par des leviers géants, presque arrachés, mais tenant encore, çà et là, sur un point, surgissent et se recourbent dans l'espace en grands demi-cerceaux rouillés. Mais par derrière, luisent déjà des rubans d'acier neuf sur un lit de pierres neuves.

C'est le saisissant contraste que présente partout cette région : un paysage où toute chose — végétal ou maison — n'est plus que squelette et que charbon, et la jeune, copieuse activité des hommes en khaki. La route, au flanc du coteau, est aussi récente que les rails au fond de la vallée, si récente que, plus haut, au moment où nous passons, on y travaille encore. Défilés, charrois incessants de troupes et de matériel, qui peu à peu se changent en trafic serré, continu, sur cette large chaussée et toutes celles que nous croisons, comme à Londres, dans Oxford Street. C'est le génie qui déblaie les ruines des villages, répare les ponts, les routes, multiplie télégraphes et téléphones, installe des adductions d'eau — bref, avec une vitesse qui doit être un des mécomptes de l'ennemi, rend le pays possible à la vie et à la circulation.

Des milliers d'hommes, des centaines d'équipes s'appliquent en même temps à des tâches différentes. Ils travaillent comme j'ai vu jadis, avant les règlements de syndicats, travailler leurs aînés : attention des clairs et simples visages, élan et souplesse des jeunes corps, vigueur des bras aux manches retroussées, précision rapide des gestes, et cet air à la fois heureux et sérieux des physionomies. Si nombreux, et répandus de tous côtés en multitude, mais pareils, et chacun affairé

à sa besogne, ils font penser à des fourmis réparant avec une hâte muette une fourmilière défoncée. Avec quelle abondance et quelle rapidité la vie est revenue sur ce cadavre de pays, — et comme elle est active !

Beaucoup, me dit-on, sont des *conscientious objectors* — de ces hommes que la loi nouvelle de conscription dispense du service armé, s'ils y font une objection venue vraiment de leur conscience. Cette catégorie se recrute surtout parmi les sectes dissidentes, où l'on prend plus à la lettre certaines paroles de l'Évangile. L'armée les accueillit d'abord avec un scepticisme assez rude. Aujourd'hui, on les laisse tranquilles : ils ont forcé le respect par leur sérieux, leur tenue et la qualité de leur travail.

Nous passons devant un village (la nouvelle route longeant et ne traversant pas ces ruines), et voici que les premiers mots allemands nous apparaissent. Puissants et lourds caractères noirs, sur des écriteaux de planches : *Eingang* — *Ausgang* — *Achtung!* — *Belegt für Offizier-Quartier*. Cela émeut. C'est la trace la plus immédiate qui nous soit encore apparue de l'ennemi : des mots de sa langue, écrits par lui, traduisant quelque chose de ses habitudes, de ses mouvements quotidiens, au cours des trente mois qu'il a passés en maître écrasant dans ce village de France. Par eux quelque chose persiste encore de l'essence germanique dont il l'imprégna si longtemps. C'est comme l'odeur de la bête dans le gîte encore chaud que découvre le chasseur. Tant que ces mots subsistent, les Anglais n'ont pas achevé de remplacer les Allemands. On assiste au transfert. On se sent sur les talons de l'ennemi.

Dans quel état il a tout laissé ! Mais il ne s'est pas défendu de ce côté comme aux premiers abords de la vallée. Il n'a tenu que le temps qu'il fallait pour tuer Bapaume prisonnière avant de la rendre et déguerpir. Il n'a pas subi par ici le long et méthodique pilonnage qui, plus à l'est, du côté de Warlencourt, avançait en défonçant chaque mètre carré de la plaine. On ne voit pas la destruction de la terre, seulement les premiers effets sur de vieux nids humains, des grands explosifs modernes, et le spectacle est terrible. A Achiet-le-Petit, tous les toits — et quelques-uns de longs toits de fermes et de granges — ont sauté, dégringolé les uns par-dessus les autres. Toute l'ardoise ou la tuile éparpillée, disparue, il ne reste que les charpentes,

un pêle-mêle d'énormes et sinistres cages qui traînent ou s'entassent sur les pentes, parmi des murs déchirés. Une puissance a sévi sous laquelle ce grand bourg fut comme un joujou d'enfant que des marteaux fracasseraient.

Quelques cimetières, avec des monuments massifs, des inscriptions qui les font deux fois allemands. J'avais bien vu des tombes où sont des morts de l'ennemi — mais anonymes, presque partout, les mains qui en taillèrent les croix n'étant pas allemandes.

Tout d'un coup, vers Achiet-le-Grand, le merveilleux changement de paysage ! Du vert, les arbres verdissants qui reparaissent, des jardins, une campagne vivante ! Nous n'avons passé que quelques heures dans le pays chauve, mais comme on comprend le ravissement qu'exprimèrent des lettres de soldats anglais, quand, un matin de mars, sortant des grises régions bouleversées, des terrains lunaires où ils combattaient depuis des mois, ils retrouvèrent cette campagne — la Terre Promise après l'accablante et stérile monotonie du désert. Ils crurent avoir enfin traversé la marche rasée de la guerre. Ils arrivaient de l'autre côté des barrières détruites : on allait reprendre la guerre de mouvement ; et en effet, on avança vite pendant des lieues, et la cavalerie donna. Mais la joie traduite dans ces lettres n'était pas seulement celle de la victoire. Un sentiment plus profond et plus élémentaire encore y jaillit : celui du vivant qui a passé des semaines dans un milieu de mort, et qui revient à la nature vivante.

Notre bonheur est bref, car déjà voici les abords de Bapaume, et c'est le commencement d'un autre ravage, de sens bien différent, — méthodique celui-là, allemand, témoignant, non des nécessités de la guerre, mais de la froide volonté de déshonorer et tuer. D'admirables grands peupliers, coupés — pour rien, parce qu'ils étaient une parure de la route française ; et puis les alignements sinistres de ruines (une maison effondrée fumait encore) avec ce trait spécial que l'on ne voit guère aux villes bombardées : toutes les façades écroulées en avant, dans la rue, sous la poussée d'explosions venues du dedans. Et pour centre, près du piédestal où s'érigeait la statue du général Faidherbe — ils ne répugnèrent pas à jeter bas ce souvenir d'un noble adversaire — l'énorme cavité qui marque l'emplacement

de la Mairie. Pauvre belle maison du xve siècle ! Elle aussi était un honneur de la ville : elle aussi était condamnée. Mais le trait de race le plus caractéristique, c'est l'idée de la machine infernale qui devait la faire sauter dix jours après l'abandon de Bapaume. Dix jours : on serait loin, derrière de solides défenses. Sans doute, on ne pourrait prétexter le possible armement par les Anglais, de cette vénérable bâtisse, prétendre que ses girouettes peuvent masquer des observateurs, arguer d'aucune nécessité militaire. Mais quelle bonne farce teutonne ! Sûrement, cela tuerait du monde, ce volcan faisant irruption sous la maison principale, et la seule maison habitable de la ville. Qui tuerait-il? Un conseil municipal? Un préfet ? Des députés ? Des notables revenus ? Des blessés et des infirmières ? Les journaux neutres le diraient. On rirait gros. Le hasard du coup ajoutait à la beauté d'une si colossale facétie.

Nous sortons par les grands fossés, et puis les glacis de Vauban. Réduits souterrains de mitrailleuses, inextricables filets de fer, à contre-pente, embrasures étagées où les canons croisaient leurs feux : devant ces défenses, on comprend l'assurance allemande, le défi jeté aux Anglais de jamais les extirper de Bapaume. Les Britanniques avancèrent non seulement par la vallée de l'Ancre, mais sur toute leur ligne, tout d'un coup, poussant en avant, de Miraumont, de Grandcourt, de Pozières et du Transloy, le déluge d'obus qui, sur des kilomètres carrés, retourne chaque mètre carré du terrain.

A une lieue au sud-ouest, près du lieu où Warlencourt n'est plus, nous l'avons retrouvée, l'étendue de vagues figées. Elle n'est pas boueuse et sombre, par là, comme celle que nous avions vue, le matin, en ces lieux que l'on appelle encore : Serre et Beaumont-Hamel. Couleur de sable et sèche comme du sable, mais sans un vestige de bâtisse en vue, elle se prolonge, d'un côté, vers l'Ancre, et de l'autre, vers Combles, jusqu'à l'horizon. Quand on gravit la butte de Warlencourt, c'est toutun pays que l'on découvre, — un pays jadis chargé de moissons comme la Beauce, et qui, maintenant, ne rappelle plus guère que la croûte aride, pierreuse et boursouflée, la claire pureté minérale qu'est la terre aux environs de la mer Morte. La haute butte qui fut verte est devenue chauve et

blanchâtre ; son profil fondu, maigri, semble la ruine abrupte d'un très vieux donjon. Ses abords sont à peu près nettoyés : on n'y trouve plus que des tombes, des sacs de sable déchirés, des éclats bleus et rouillés d'obus, et çà et là, dans le chaos des cratères, d'énormes masses coniques enfoncées dans le sol et qui n'avaient pas éclaté. Au loin, deux formes noirâtres, inquiétantes, apparaissent très nettement à la jumelle. Deux épaves de *tanks* : on dirait des monstres d'un autre âge échoués sur un vieux limon du déluge.

Nous revenons à la route, quand tout d'un coup, un corps humain et qui porte encore le *feldgrau*. Il semble incrusté dans la boue séchée, et c'est pourquoi peut-être, on ne l'a pas enterré avec les autres. Il est là, au pied de la butte, plié en deux, les jambes disloquées, retournées, les épaules tombant en avant, la tête butée contre la terre — changé en chose, en chose beaucoup moins affreuse qu'on ne l'eût imaginé. Hors de nos cimetières, affranchie de l'appareil dont nous l'entourons, comme la mort perd son épouvante! J'avais vu cela, un jour, à l'entrée du désert, en Afrique ; très simplement et très vite, sous les pluies et le soleil, la forme qui fut vivante s'efface dans la terre qui semble se hausser pour l'envelopper et la reprendre. Celui-ci, dont nous ne saurons jamais rien, qui n'a plus de nom ni de figure, mais dont l'image vit toujours, là-bas dans quelques mémoires, ce n'est déjà plus, comme la pierre voisine, qu'un imperceptible et tranquille détail, aux calmes rayons du soir, dans la grande plaine française.

C'est à une demi-lieue de là, au Sars, toujours dans le désert et la confusion, qu'une surprenante vision nous arrêta. Cela aussi s'est présenté tout d'un coup. La moitié supérieure d'un grand Christ, au flanc d'une des innombrables houles de glaise. Dans ce lieu où l'on chercherait longtemps la place de l'église, comment a-t-il pu résister? On suppose qu'une première explosion l'enterra tout de suite, et qu'une autre, vers la fin de la bataille, le fit jaillir à la surface. Il gît sur le flanc, très blanc, très pur, solitaire dans la destruction de tout. La croix où il fut cloué, le bras gauche ont disparu, mais l'autre, si maigre, surgit maintenant vers le ciel, tendu, comme d'un sursaut, pour une suprême attestation.

*
* *

Au retour, passé Albert, et la campagne retrouvée, que tout semble heureux, harmonique, ordonné pour toujours! Ce riche et vieux pays pourrait-il donc jamais devenir ce que nous venons de voir? On ne peut pas l'imaginer. Tranquilles villages qui fument dans le soir, ample terre dont l'humus est si beau ; champs gris et rosés, soulevés par grandes ondes, où le blé commence à percer ; plus loin, tranquillité vespérale de la forêt que la route coupe tout droit, profondeurs de halliers où l'on entend les coups sourds, espacés, des bûcherons... Et puis, une ville intacte, populeuse, bruissante, à l'heure où l'on allume les réverbères; les mille pointes vernies d'un marronnier, par-dessus le mur d'un jardin ; la pierre grise des vieilles architectures, la sublime cathédrale, avec son peuple de saints et de saintes, qui voient encore une fois les cendres du couchant s'éteindre sur l'immense plaine picarde — avec ses tours sombres qu'encercle, depuis dix siècles, le même invariable cri des corneilles... Tout cela qui vous reprend si fort, qu'est-ce d'autre que toute la vie qui continue de germer, fleurir et se répéter? Toujours quand on revient d'un lieu de mort, on la regarde avec des yeux nouveaux. Comme ses accords séculaires, ses mouvements réguliers qui ne se lassent pas de recommencer semblent beaux ! La vieille cité bâtie par des générations humaines se révélait comme une de ses floraisons, aussi naturellement apparue que les bouquets de bois sur cette pâle terre du Nord.

Mais pendant quelque temps les images affreuses vous poursuivent. Le soir, à la ville, par-dessus les choses que j'aimais tant à retrouver, elles venaient, par lambeaux changeants, reparaître. Je revoyais l'étendue funeste, le hérissement d'une terre triturée jusqu'au fond par les grands explosifs, l'eau pourrie en des milliers de fosses, le sombre et blême magma que font avec la boue et la craie les miettes broyées des villages...

Oui, quand on revient du front, ces images dominent tout, et l'on en reste d'abord accablé. Mais aussitôt que l'on réfléchit, elles prennent un autre sens. Car la puissance d'anéan-

tissement qui s'y manifeste apparaît comme le grand fait nouveau et, peut-être, décisif de la guerre. A causer avec les officiers anglais, on découvre ce qu'est aujourd'hui chez eux le sentiment de cette supériorité. Optimistes, ils l'étaient ; ils n'ont jamais douté de la victoire. Mais on sentait dans leur foi quelque chose d'un peu vague, et qui ne pouvait entrer comme élément défini dans le calcul de l'avenir. Simplement ils ne doutaient pas de la persévérance anglaise, du succès final de qui ne se lasse pas de vouloir et de recommencer. Ils ne voyaient guère que le but et leur détermination d'y atteindre. Aujourd'hui, ils voient le moyen, ils se disent qu'ils le possèdent, et qu'il n'est que de continuer l'effort pour en développer la grandeur. Il s'agit d'étendre à des parties de plus en plus vastes du front le même pilonnage qui, à Beaumont-Hamel, à Serre, à Grandcourt, à Warlencourt, à Vimy, leur a donné la victoire ; il s'agit, en détruisant chaque mètre du sol auquel s'est enraciné l'ennemi, en oblitérant toutes ses défenses, de l'extirper de ce sol, et s'il s'y obstine, de l'écraser sur place. « Tuer du Boche » — un peu plus en avant, un peu plus en arrière, peu importe ! — voilà leur nouvelle formule.

Front contre front, avec la volonté qui raidit silencieusement les muscles, avec l'attention qui met à profit chaque leçon de l'expérience, avec la patience qui ne se lasse pas de frapper au même endroit, avec la force, enfin, qui naît des richesses naturelles et de l'acquit ancien : cette espèce de lutte convient très bien au peuple fier, lent, tenace, riche en or, en fer et en charbon, qui a gardé le taureau pour totem, et qui apporte aujourd'hui à la grande industrie qu'est devenue la guerre sa séculaire expérience de la grande industrie.

FUROR TEUTONICUS

Un autre matin, nous courons vers Péronne, Chaulnes, et le pays du dernier crime allemand. On passe la Somme au-dessus de Corbie ; on traverse les dernières campagnes vivantes en cette direction, et l'on entre dans une plaine jaunâtre, où rien

n'existe plus que ce qu'ont apporté les militaires. Des tentes, baraquements, camions, wagons, lignes de chevaux au piquet, poteaux de téléphone, et partout le sol sans verdure... Est-ce bien un morceau de France? Je crois revoir le fauve pays marocain, à mi-chemin de Casablanca et de Marrakech, du côté de l'Oum-er-Rebbia, aux premiers temps de l'occupation. Seulement tout, ici, est à une autre échelle. Ces larges voies multipliées de chemins de fer, ces locomotives qui manœuvrent, ces longs convois à boggies, marqués au chiffre du *Great Western*, et qui sembleraient des trains de luxe, s'ils ne portaient aussi le signe de la Croix-Rouge, tout cela étonne dans un pays vide jusqu'à l'horizon, et que l'on dirait neuf. C'est un terminus — *rail-head* — où s'arrête la grosse artère qui nourrit un grand secteur du front anglais. De là s'irradient les lignes de camions.

Un peu plus loin, dans l'Est, les terrains pilonnés commencent. Voici Combles — le lieu où était Combles — que les Alliés bombardèrent longtemps, où ils entrèrent ensemble, le 26 septembre 1916, les Français venant du sud et les Anglais, du nord. Une saleté grisâtre, vaguement épandue sur une pente. On distingue quelques morceaux de murs, et par terre, deux carcasses de toits fracassés. Puis Sailly-Saillisel, pris par les Français, où rien ne reste qu'horreur et ordure, comme à Serre et Beaumont-Hamel où l'on se croit revenu — la mort, à ce degré, étant partout pareille à la mort.

Là aussi la route était rouge, rouge sombre, comme de sang séché, mais cette fois, ce n'était pas la solitude. Des files de *lorries* se dévidaient continuellement dans les deux sens, une chaîne sans fin, reliant le nouveau front à la voie ferrée, portant toujours à la bordure de feu, qui avance lentement, là-bas, sur le pays, ce qu'il faut pour l'alimenter en hommes et en matériel neufs, ramenant toujours, de l'incessant déchet de la guerre, ce que peuvent réparer l'hôpital et l'atelier.

Dans l'Est, elle ne cesse pas de gronder, la mince ligne rongeante... Un sourd crépitement, plutôt, où revient toujours, tout au long de l'horizon, le même petit bruit profond — *bmm, bmm, bmm, bmm* — presque une simple pulsation, sans jamais un coup plus fort que les autres. Ce n'est pas une bataille, pas même un duel d'artillerie : seulement le travail

préparatoire, patient, méthodique des canons, d'une certaine espèce de canons. « *Wire-cutting* » (on coupe du fil de fer), me dit un officier. Petit mot, mais qui laisse entendre un peu le caractère industriel et la monotonie de la guerre actuelle, — son échelle aussi, puisque l'outil qu'il faut, pour couper ce fil de fer, c'est le canon, par masses, par longues lignes successives, et qu'il y besogne inlassablement, comme une machine qui fonctionne pendant des jours.

Mont-Saint-Quentin. Maintenant, comme aux environs de Bapaume, les terrains massacrés sont derrière nous. De nouveau des champs, des haies, des arbres, le sol uni et vert. L'ennemi avait aménagé le pays pour y vivre : jardins, cultures, labours, derrière d'immenses systèmes de fortifications, avec une prodigalité inouïe de fil barbelé, — ce fil brun, épais, résistant à toute cisaille, que nous avons vu, traînant à terre, en longs réseaux balayés, à Serre et à Warlencourt. Quelles différence avec les simples, rapides défenses que posent le Anglais à mesure qu'ils avancent! C'est justement qu'ils entendent passer, aller plus loin. Les Allemands prétendaient rester.

A Mont-Saint-Quentin, ils pouvaient se croire installés jusqu'à la fin de la guerre. C'est une forteresse naturelle et qui domine tout, surveillant, dans la direction de Curlu et de Fricourt, un grand cercle pâle d'horizon. Par épaisseurs successives, sur les pentes vertes, d'énormes grillages descendent plus bas que la route, et se prolongent loin dans la plaine. Tranchées, abris de canons et mitrailleuses, casemates, souterrains bétonnés commandent par séries zigzagantes des nappes de tir où les artilleries pouvaient croiser leurs feux, des suites de glacis qu'il aurait fallu emporter un à un. Ici, comme à Serre, les assaillants dépassèrent la position, qui, menacée d'enveloppement, fut abandonnée tout d'un coup. C'est ainsi que l'on procède, à la façon d'une marée envahissant un banc de sable, par pointes, irruptions que séparent des points de résistance, et qui tendent toujours à se rejoindre par derrière. Un beau matin, on ne trouve plus rien devant soi.

On dirait que le Boche vient de déménager. Tous ses travaux sont là, intacts, et c'est l'absolue solitude. Mais le printemps est arrivé, plus étrange et délicat dans le dur décor de guerre. Autour des taillis, commence à courir l'imperceptible

et miraculeuse vapeur verte, comme d'une flamme à peine naissante qui va tout de suite éclater et se propager. Partout, dans la jeune herbe, les premières fleurs : des coucous, des violettes, des boutons d'or vernissés, même de la pervenche ! A travers les étroits passages ménagés çà et là dans les terribles réseaux, on se faufile pour aller en cueillir.

Mais rien d'autre : nos guides nous ont prévenus. Il y a d'amusants objets dans les endroits que les Allemands ont vidés — étuis à cigares, gibernes, baïonnettes ou couteaux fichés dans la glaise : c'est une diablerie comme à la taverne d'Auerbach. Quand on les ramasse ils éclatent, ou bien du feu jaillit de terre, et tout saute. A Nesles, où des civils étaient restés, un enfant fut ainsi blessé par une séduisante attrape. Avec les gaz, les jets de feu liquide, ce sont là des contributions du *Heldenvolk* à l'art de la guerre.

De l'autre côté du petit plateau, à demi encadrée par la belle ramure que suspend un hêtre du premier plan, Péronne apparaît dans une boucle de la Somme, et c'est l'entrée d'un nouveau pays. D'heureuses plaines, dirait-on, bleuissantes au loin dans la lumière avec des îlots boisés ; et à droite, à moins d'une demi-lieue, parmi des épaisseurs blondes et légères de jardins, cette petite ville toute brune — de ce brun chaud, un peu velouté, un peu doré, des murs moussus et de la tuile que les siècles ont mûrie. Du désastre, rien de visible ; les beaux vergers semblent intacts. Tout semble respirer doucement dans l'ordre accoutumé et la paix bénie d'une campagne française par un beau jour léger du premier printemps — une campagne dont cette petite cité serait le cœur très ancien. Volontiers, dans ce doux matin, si l'on n'avait pas su, on serait demeuré là quelque temps, à goûter le sage accord de ce vieux gîte humain et d'un paysage que les générations ont façonné de leurs travaux toujours pareils. On aurait pu se réciter tout bas les vers du poète :

> Mon Dieu, mon Dieu, la vie est là,
> Simple et tranquille...

Mais à présent, nulle paisible rumeur qui vienne de la ville. Nulle pulsation de ce cœur qui a battu si longtemps.

Ce silence, on savait que c'était celui de la mort.

*
* *

Un quart d'heure après, la monstrueuse réalité nous entourait. Est-ce parce que nous avons eu le temps de nous en pénétrer, qu'elle nous a paru pire qu'à Bapaume? Je crois vraiment qu'elle est pire, témoignant d'une plus diabolique et minutieuse méchanceté. Je n'avais pas encore vu ces litières de meubles fracassés, dans la rue, sur des amas de poutres et de plâtras. C'est qu'à Bapaume, l'avance du général Gough fut soudaine : ils n'ont pas eu le temps de parfaire l'horreur. Si près des Anglais ou des Français, ils ont toujours attendu le dernier moment pour détruire. Au contraire, à Péronne et dans les autres villes de l'arrière, où dès janvier, l'abandon fut décidé, on pouvait saccager à loisir, avec art, et sans donner l'éveil. On déménagea soigneusement tout ce qui pouvait avoir de la valeur; puis sans autre but, semble-t-il, que d'ajouter à l'apparence du forfait, à la manifestation de haine, puisque toute la ville devait brûler ou sauter, on fit passer des équipes qui brisaient les mobiliers, et lançaient les débris dans la rue. « On n'imagine pas ce que peuvent faire quelques hommes armés de haches dans un appartement », nous dit, à la vue de notre stupeur, le capitaine qui nous conduit.

Suivait alors la destruction des maisons. Pour les petites, on procédait à peu de frais : à coups de béliers (nous avons retrouvé de ces lourdes poutres ferrées et suspendues) ou bien, on passait une chaîne entre deux fenêtres, un camion tirait, la paroi s'arrachait, et la toiture glissant en avant croulait tout entière. Ailleurs des paquets, non de grands explosifs, — on les économise — mais de simple poudre noire, étaient placés aux angles des murs de refend et de l'enveloppe principale. Des écriteaux, dont quelques-uns sont encore au pied des ruines, annonçaient les heures d'explosion. On parquait les habitants, sous la menace des canons, dans quelques bâtisses à l'écart ou en un village voisin, et puis, l'étincelle lancée, tout s'abattait en un terrifiant tonnerre sur les amas de mobiliers en pièces. Un énorme, obscur nuage montait. Alors jaillissaient les flammes.

Ils ont raison : il faut « admirer » — *wundern* — et l'on admire un travail si bien fait, méthodique, complet — *gründlich* — attestant la parfaite et nationale discipline d'esprit qui ne laisse rien au hasard et à l'improvisation. Il faut reconnaître le mérite des spécialistes qui, scientifiquement, dans les loisirs de la paix, avaient si bien combiné les instruments et procédés d'épouvante et de destruction, que dès le mois d'août 1914, des équipes spéciales s'en servaient réglementairement en Belgique [1]. Mais on est plutôt consterné, et moins encore, peut-être, de cet affreux massacre d'une charmante cité historique de France, que d'une telle révélation de la méchanceté humaine. Mais un de leurs maîtres les plus admirés n'avait-il pas fait passer la *méchanceté* au rang des premières valeurs [2] ?

Ils n'ont eu pitié de rien. Dans le pêle-mêle de « démolitions », parmi les débris de tables, lits, glaces, chaises, armoires, nous trouvons des berceaux d'enfants, un arbre de Noël, un petit fauteuil Louis XVI, — et partout, déchirées, souillées de suie et de boue, les innombrables petites choses éphémères qui semblent porter plus que les autres la marque intime, immédiate et quotidienne de la vie et de la personne : cahiers d'enfants, photographies, lettres — des lettres et cartes postales par liasses. Dans une rue qui descend au bout de la grand'place, c'est toute une bibliothèque effondrée dans un hangar sans toit, où elle semble avoir chu de plus haut. Les volumes sont à demi défaits et moisis, mouillés de pluie ou, peut-être, de l'eau des pompes, car la ville était en flammes, quand les Britanniques sont entrés. Tous portent, avec le timbre de la ville, celui d'une école normale d'instituteurs. Des livres de nos classiques, de nos écrivains d'hier et d'aujourd'hui, des maîtres de notre Université, des livres qui gardent, transmettent cette pensée française que l'ennemi — l'ennemi qui a inventé ce mot : *une guerre de culture* — voudrait anéantir aussi. On tourne des feuillets collés : c'est *l'Oiseau* de Michelet, le *Théâtre* de Corneille, le *Voyage en Italie* de

1. Pastilles incendiaires et pompes portatives à benzine.

2. Le professeur Deissmann raconte dans *Krieg und Religion* avoir appris de son libraire que le *Zarathoustra* est un des trois livres les plus fréquemment achetés par les hommes qui partent pour le front.

Taine. Une *Éducation des sentiments* de M. Félix Thomas est ouverte au chapitre de la *Pitié*. Et ils sont vraiment impartiaux ; peu leur importe le pour ou le contre de notre vieille querelle métaphysique. A deux pas de cette bibliothèque d'école normale, dans la même rue Saint-Jean, s'entassent des livres de piété, des catéchismes et recueils de cantiques, avec des enveloppes au nom d'une abbé.

Et puis c'est un jardin qui s'ouvre, sous des squelettes calcinés de maisons. Il est au cœur de la ville, tout petit, et de hautes murailles l'entourent. Est-ce que ses poiriers auraient pu servir — c'est le prétexte trouvé par les Allemands pour excuser leurs abatis d'arbres fruitiers — à cacher des troupes françaises, à masquer des canons? Ils sont là, coupés par le pied, d'une écorce à l'autre, longs et légers buissons qui s'affaissent sur la terre. On pourrait croire, d'abord, qu'ils ont ainsi grandi, courbés contre le sol, tant ils semblent vivants au milieu de l'horreur, tant ils sont chargés de jeunes boutons qui vont s'ouvrir et fleurir par centaines, blancs et roses dans la mort. Car la sève est là, toute prête, dans les branches *qui ne savent pas*, et le miraculeux travail de la nature, qui veut, malgré tout, aboutir à de la beauté, et puis au fruit, se poursuit inutilement. On se demande pourquoi cela touche si fort — presque comme un crime contre des enfants, contre des innocents. On dirait que la parenté de notre vie et de cette humble vie devient plus sensible. Une mystérieuse sympathie s'éveille : le monde entier s'est ému de cette tuerie d'arbres — d'arbres à fruits, familiers de l'homme, plus humains que les autres. Toujours la même insuffisance d'imagination psychologique : encore une fois ils n'avaient pas prévu la révolte universelle du sentiment. L'Allemagne en est devenue un peu plus odieuse au reste du monde. Au moment où elle s'inquiète pour l'avenir des conséquences pratiques d'une antipathie chaque jour plus générale, c'est payer cher le plaisir germanique d'une destruction qui ajoute relativement si peu aux ruines françaises de la guerre. Mais le primitif instinct veut d'abord se satisfaire.

Devant le désordre de ce jardinet, où les buissons, les treillages-mêmes d'espaliers sont arrachés, on voit bien ce qui s'est passé : les soldats lâchés dans la maison, avec l'ordre de sac-

cager, bientôt surexcités par le saccage — il y a des actes qui ne sont pas dans la nature, et qui déséquilibrent. Alors, toutes choses brisées, la hache haute, hors d'eux et cherchant encore où frapper, ils ont vu le jardin, les petits arbres sages et bien rangés, quelque chose qui ne portait pas la marque de la rage allemande, quelque chose encore à détruire, et ils se sont rués. Ainsi firent-ils à Senlis où ils massacrèrent un chenil de chiens de chasse. Les hommes de toute race sont capables de cette grandissante frénésie de destruction quand, les freins supprimés, qui normalement les retiennent, ils ont commencé de se lâcher dans le ravage. Le crime des chefs allemands, c'est de les retirer à certains moments, ces freins, et de l'exciter, cette frénésie, pour en tirer parti comme d'un moyen de guerre, un moyen qu'ils emploient à la façon des « cruautés disciplinées » dont parle le manifeste des 93 — et cela dans la mesure qu'ils estiment utile, appliquant, montre en main, à des bourgs, à des villes, deux heures, quatre heures de pillage, sans rien considérer que la fin pratique — *zweckmässig* et *rücksichtslos*, comme le répètent les professeurs qui inculquèrent à l'Allemagne la doctrine et, dès le début de la guerre, la préparèrent aux horreurs. Ce délire, ils l'ont mystiquement célébré : *furor teutonicus*, fièvre sacrée, état dyonisiaque, disait Nietzsche, voisin des ivresses allemandes de musique et de panthéisme, auquel on se prépare avec des chants et des hymnes (ils chantaient des hymnes en entrant dans Senlis) — l'une des formes de cette « exaltation » que Fichte donnait déjà comme le mode sublime de la nature humaine, et dont le culte est au fond de tout le romantisme allemand [1]. Dangereux et surexcitant romantisme, né d'abord de toutes les réactions contre les œuvres de la raison française : il a régné des Schlegel à Nietzsche et Wagner, et on le retrouve aujourd'hui jusque dans les conceptions de la politique et de la guerre. Toute une mystique l'inspire et le soutient, et c'est la même qui loue la vertu du Barbare et la beauté du ravage. Dans sa fureur dévastatrice, le « guerrier germanique » est possédé par une force qui le dépasse. On lui a dit qu'il était Dieu, que sa race participe de Dieu, que c'est un privi-

1. Die Exaltation ist das einige Ehrwürdige, das wahrhaft Menschliche. (Cité par H. Scholz : *Der Idealismus als Träger des Krieggedankens.*)

lège de se confondre à Dieu, et que « celui-là peut détruire, qui a le pouvoir de créer ». Seulement, un peu d'éther — ce même éther dont les troupes allemandes d'assaut semblent bien avoir été droguées — procure la divine frénésie ; et jadis les nègres du Dahomey, dans leurs bamboulas et puis leurs massacres, se confondaient aussi au dieu de la tribu.

C'est parmi les ruines de la Grand' Place qu'apparaît le mieux la colossale stupidité de la rage qui s'est donné carrière à Péronne. A côté des tours à poivrières que Louis XI connut, la Grand'Place avec ses vieilles, hautes maisons, son charmant Hôtel de Ville, sa noble église du xve siècle, la statue de Catherine de Joix, c'était le trait principal et l'honneur de la jolie ville — quelque chose comme, dans un château français que les Allemands occupent, le salon qu'ils choisissent pour y laisser les plus ignobles souvenirs de leur passage. Devant ces hachis de meubles, au pied des maisons massacrées, on pense à des assassins maniaques qui s'acharnent sur le cadavre de leur victime. Les singes aussi sont capables de cette fureur et de ce fini dans la destruction. L'Hôtel de Ville à la salamandre de François Ier, est éventré par en haut ; son grand toit Renaissance n'est plus qu'une carcasse défoncée. La grande église a sauté, ses arcades tranchées net finissent sur le vide ; une colline de décombres monte sous le grand orgue qui pend, les colonnades sont abattues, leurs blocs disloqués dans leur chute, comme les pièces superposées d'un jeu de dames, dont la pile a culbuté. A côté, la statue de l'héroïne a disparu. Mais sur la balustrade (où je lis ces mots tracés sur une planche : *Warwicks entered Peronne 7 A M* 18/3 /17) se renverse un étonnant mannequin de reître en costume de la guerre de Trente ans : bottes et gants de mousquetaire, chapeau à plumes, pourpoint de velours (d'où sort un lamentable foin) : une énorme et stupide poupée que l'on n'a pu improviser. Avec le vaste écriteau de l'Hôtel de Ville — *nicht ärgern nur wundern* — cela, c'est le fond éternel de la race qui remonte à la surface et naïvement s'étale : geste du barbare tirant la langue à sa victime, et puis éclatant de rire sur le monceau de son ravage. Peuple de penseurs et de poètes, s'appellent-ils ! Après tout, quand les obus pleuvaient sur Paris, Wagner eut des inventions de ce goût-là !

Mais cette prodigieuse pancarte, aux lettres si bien moulées, et qui ne peut avoir été fabriquée, hissée, fixée là sans la connivence, et probablement l'ordre des chefs, cette manifestation aux yeux d'un monde stupéfait de la psychologie d'un peuple, c'est quelque chose de plus, à quoi sans doute ils n'ont pas pensé. C'est la pièce à conviction. Tous les crimes que l'Allemagne a commis sous la poussée d'un instinct atavique ont fini, l'un après l'autre, par lui apparaître comme des fautes. Elle recommence toujours, mais toujours le moment vient où il lui faut nier l'acte, ou lui inventer une excuse. On aurait pu dire aux neutres que Péronne fut détruite par les canons alliés (c'est le mensonge que l'on prépare aujourd'hui pour Saint-Quentin). Mais ici l'imposture n'est pas possible. Au milieu de l'œuvre incroyable accomplie à Péronne, le Boche a laissé sa signature.

Gardons-la soigneusement.

***

Après ces ruines, on nous en montre beaucoup d'autres, que nous ne regardons plus de très près. C'est assez de les compter : on mesure la grandeur du pays qu'elles parsèment ; on sait qu'elles se poursuivent, au Sud, jusqu'à Noyon, et l'on « réalise » l'étendue du forfait. Nous vîmes Chaulnes moins affreuse que Péronne, parce que plus détruite, la moitié de la ville ayant totalement disparu. Nous vîmes Nesles, moins affreuse, parce que moins détruite, les habitants, au départ de l'ennemi, ayant pu couper les fils qui devaient faire sauter la grand'place. Et partout, dans les campagnes, à travers les cercles successifs d'horizons, nous avons trouvé le ravage, attestant la même volonté de tuer ou stériliser, en quittant ce morceau de France, tout ce qui est œuvre de l'homme, ou qui peut lui servir. Peupliers abattus des deux côtés de la chaussée, sans qu'on puisse invoquer le prétexte d'une poursuite à retarder, puisqu'on n'a même pas essayé de les faire tomber en travers de la route ; longues lignes d'arbres entaillés jusqu'à la moelle, ou bien écorchés savamment, en anneau, qui languissent d'une mort plus lente ; beaux vergers coupés, blonds de jeune sève, comme ceux que nous avions vus de loin

aux abords de Péronne, et dont on n'apercevait pas tout de suite le désastre ; fermes, usines, bourgs, changés en fouillis charbonneux de gravats, de poutres et de ferraille... Et aux carrefours, à l'entrée des villages, les cratères de mines qui débordent jusque dans les champs ; — mais déjà un chemin de planches contourne l'énorme cavité.

Il y avait beaucoup d'écriteaux allemands dont les grands et mornes caractères noirs disent les noms si français des lieux, les distances. Près de Nesles, sur un mur, ce fut une longue flèche, verticale, celle-là, tombant tout droit, enterrant presque sa pointe. A côté, l'image noire de la Croix de Fer, et cette inscription où s'atteste la haine principale : *Hier geht für Kaiser und Reich ! Gott strafe England !*

Les Anglais n'ont pas l'air de tomber aux abîmes. Au milieu des paysages dévastés, la vue de cette abondante et saine jeunesse est un tonique. Oui, on reprenait confiance à les voir si sains, si lestes, si nets, réparer en sifflant les routes, ponts, chemins de fer. Leur joyeuse et régulière activité semblait affirmer qu'il n'y a pas de malheur définitif, qu'avec de la jeunesse, de bons muscles, et de la bonne humeur, tout se répare toujours, que toujours la vie finit par être plus forte que la mort. Dans un cantonnement, deux équipes jouaient au foot-ball, et les vigoureuses jambes nues tricotaient avec la même ardeur, autour du gras ballon, que sur les prairies brumeuses d'outre-Manche.

A Nesles, et dans quelques villages, on voyait des civils ; non pas des réfugiés revenus au pays (ceux-là ne rentrèrent que plus tard) mais un peu de la population clairsemée — si diminuée encore par les déportations allemandes — qui a subi pendant plus de deux ans et demi la présence et le poids de l'envahisseur. Je n'ai vu que des femmes et des petits enfants. Près de la grande place de Nesles, l'une d'elles, jeune, en noir (elles sont toutes en noir), un type accompli de vive et fine Française, nous disait sur le pas d'une porte :

— « C'est cinq cents personnes qu'ils ont enlevées d'ici. Tous les hommes au-dessous de soixante ans, les jeunes filles, les femmes qui n'ont pas d'enfants tout petits... Ç'a été la même chose chez nous... Oh ! non, je ne suis pas d'ici ! C'est eux qui m'ont envoyée à Nesles, avec mes petites filles, quand

ils ont brûlé notre pays — tout près de Ham. J'y étais encore quand on a donné l'ordre à tout le monde, à huit heures et demie du soir, de se tenir prêt à partir le lendemain matin, à sept heures, pour aller faire du travail allemand — autant dire en esclavage ! Quelle nuit ! Le matin, à six heures, ils sont venus choisir. Ils ont pris mon père, ma jeune sœur. On ne sait pas ce qu'ils sont devenus. Ma mère est morte de chagrin.

» En janvier, un soldat qui demeurait chez nous m'avait bien dit qu'ils allaient partir et tout piller. Ils ont commencé de bonne heure, à l'arrière. Ils nous ont tout pris, et puis ils ont mis le feu. C'est comme ici, à Nesles. Toute la Grand'-Place était minée.

» Comment ils nous traitaient? Ça dépendait des officiers. Il y en a eu un !... On nous a pris nos champs, nos vaches : on avait dit qu'on nous laisserait nos poulaillers, nos lapins, nos petits jardins... Ils ont fini par mettre la main sur tout. Même les bagues, les boucles d'oreilles qu'il a fallu leur apporter, — et il fallait leur faire bonne figure encore !... Même les matelas. Ici, ils n'en ont pris qu'un sur deux, mais chez nous, ils n'en ont pas laissé. Ma mère, qui est morte quelques jours après, ils l'ont mise sur le plancher... »

A Voyennes, sous prétexte de nous renseigner sur le chemin, nous étions entrés dans une maisonnette intacte de la grand'-rue. Nous y avions trouvé, avec deux enfants, deux femmes qui semblaient étrangères l'une à l'autre. La plus âgée, tout en noir, et mince, — une vieille dame de province et non pas une paysanne — se tenait assise près de la porte, très droite, sur une petite chaise de paille, les mains inoccupées, croisées sur les genoux. Elle avait cette mine pâle et stricte, cette dignité, cet air d'attente et de résignation sévère qu'on voit à certaines femmes de la petite bourgeoisie française, devenues solitaires, qui prirent la vie durement au sérieux, et trouvent leur refuge, à la fin, dans les souvenirs de leurs morts et dans la religion. On en voit encore de telles à Paris, dans les petites rues, autour de la rue de Sèvres. Elle resta muette d'abord, et comme indifférente, tandis que nous causions avec l'autre.

Celle-ci, que l'on sentait chez elle, était d'un type tout contraire : jeune, haute en couleur, des yeux clairs et sans

pensée, des cheveux massifs et d'un blond pâle, — et autour d'elle, quatre enfants, de la même chair splendide et transparente. Une figure de maternité flamande. Elle parlait avec un fort accent du Nord, presque lillois. Elle ne se plaignait pas.

— « Oh ! on est bien, à ch't'heure ; on n'a plus faim depuis que les Anglais sont là ! Tous les jours de la viande, du thé et des confitures ! Jamais les chtiots n'ont eu tant de confitures. »

Et comme on la félicitait de leurs belles joues, elle eut une expression d'orgueil.

— « M's infants ! Ils ont toujours été comme ça. C'est le sang qui veut ça. Pourtant on n'avait guère à manger, rien que la nourriture des Américains : des légumes secs, du riz, de l'graisse. On serait mort de faim, sans eux, à ch't'heure ! Quand les Allemands sont partis, il y avait un an qu'on avait mingé le dernier morceau de viande — en mars 1916. Quelquefois, quand les soldats allemands avaient trop de soupe, ils en donnaient aux petits infants. Dame, y avait de bonnes gens chez les soldats ! Mais les chefs ! V'là qu'à la fin ils ont pris cent femmes chez nous pour les envoyer travailler — on dit que c'est à Maubeuge. Et puis le feu partout dans le pays !... Mais pas ici, parce qu'ils y mettaient les gens des villages qu'ils brûlaient. Comme la dame qu'est là. Elle est d'un pays près de Saint-Quentin. »

La vieille femme, qui n'avait pas bougé, tourna la tête, et dit à voix lente :

— « Quatre heures qu'ils nous ont données, monsieur, pour quitter nos maisons ! Ils ont fait entrer tout de suite des hommes pour démolir. Nos poêles, nos fourneaux, nos meubles, nos jardins. Et ils ont commencé devant nous. Ils ont tout brisé chez moi pendant que nous attendions, à la porte, le départ. Oui, j'ai vu ça. Et pas le droit de rien emporter. Pas un paquet, rien. Je n'ai plus rien que ce que j'ai sur moi... »

Elle touchait sa robe noire. Après un moment de silence, elle ajouta :

— « Nos pauvres arbres qui sont là, coupés, par terre, *tout vivants !* »

On eût dit qu'elle aussi, qui avait tout perdu, c'était ce qui la touchait le plus, ce raffinement d'une haine qui veut épouvanter en montrant son impitoyable et totale volonté de

destruction. Et quel accent elle avait mis sur ces mots : *tout vivants !* D'instinct, cette vieille dame de la campagne savait, sentait, que la vie continuait encore dans les arbres fauchés.

Elle eut encore quelques mots :

— « Saint-Quentin... Ils nous ont dit qu'ils y laisseraient de leurs souvenirs... Comment donc sont-ils faits, ces hommes-là? Vivre avec les gens pendant deux ans, loger chez eux, leur parler tous les jours — il y en avait qui avaient l'air gentil... Et tout d'un coup cette méchanceté de diables !... C'est ça qu'on ne peut pas comprendre. Ce n'est pas dans la nature humaine. On dit que c'est un ordre qu'ils reçoivent... C'est comme des chiens dressés à mordre. Mais des chiens qui vous connaîtraient comme ça n'obéiraient pas. On le sait bien; on ne leur donnerait pas l'ordre... »

*
* *

Ainsi apparaissait à ces victimes le trait le plus caractéristique de l'Allemagne actuelle, celui qui la met à part dans l'histoire des peuples modernes, et qui a permis à ses maîtres, pour mener leur guerre plus vite et plus droit vers le but, de violer toutes les lois humaines et divines. C'est la dualité des âmes, qui vient de leur docilité. C'est l'opposition, dans l'Allemand d'aujourd'hui, de deux êtres : l'individu particulier, personnel, lequel, on peut le supposer, participe du fond général à toute l'humanité, et du fond commun à tous les peuples de civilisation européenne (nous n'apercevions guère que cet Allemand-là quand nous voyagions en Allemagne) — et, d'autre part, la créature d'État, celle que l'État a fabriquée, dressée, possède, et qui apparaît à son commandement pour se subordonner, âme et corps, à ses deux principes essentiels : égoïsme et volonté de puissance.

Cette dualité de l'âme, qui fait celle de la morale, est un trait de nature. En tout homme, un être social se superpose à l'individu ; mais plus que tout autre, l'Allemand — et il s'en vante — est la chose du groupe où il s'intègre et dont il reçoit sa forte discipline, commandée par l'idée d'un devoir qui n'est plus que l'intérêt du groupe.

Cette disposition native, les docteurs du Germanisme, ceux

que le pasteur Dunkmann appelle[1] « les Pères sacrés de l'Allemagne », l'avaient excitée dans leur prédication de guerre, en même temps qu'ils enseignaient la véritable transmutation des valeurs exigée par l'État. Ils avaient dit : « Il y a deux morales, celle de l'homme, de l'être humain — *Mensch* — celle du citoyen, de l'être politique — *Bürger*. Le citoyen doit vouloir ce qui est défendu à l'homme et que l'État lui commande[2]. » Ils avaient dit : « L'essence de l'État est la force; il n'a qu'un devoir qui devient celui des individus : accroître sa force, — et peu importe la résitance des consciences. » Elle tombe vite, quand il s'agit d'une troupe allemande à qui l'on a prêché le devoir et la beauté du ravage, et que l'on excite à la *Schadenfreude*. Ils avaient dit : « L'État ne pense qu'à soi ; il se place au-dessus de l'humanité comme de tout idéal reconnu par l'éthique individuelle[3]. » Ils avaient dit : « L'État est incapable de sentiment ; il n'a de loi que sa volonté, de devoir qu'envers soi-même. Assez de bavardages au sujet de la moralité !... La guerre est un retour à l'état de pure nature. Malheur au chef qui écoute son cœur ! Malheur au peuple qui ne marche pas comme un seul homme derrière le chef qui, après un dur débat avec lui-même, s'est contraint à reconnaître que dans les relations d'État à État, tout sentiment généreux doit être étouffé !... Tout moyen est bon qui mène au succès, et peu importe s'il excite une panique parmi les femmes et les enfants... Maintenant, Allemagne, c'est le moment de bronzer ton cœur[4]! » Et encore : « Frères, soyez durs! »... « Allemand, sois impitoyable! » Enfin, ils avaient proclamé le droit souverain du *réel*, de tout ce qui sert et accroît le *réel*, et par un raisonnement qui tient d'une illusion naïve de primitif et de leur idéalisme subjectiviste, l'Allemagne seule, son idée, sa volonté, sa force, son moi, leur apparaissaient comme le réel, comme l'unique et substantielle réalité hors laquelle il n'est point de droit.

1. *Der Krieg im Licht der Bibel.*
2. H. Scholz. *Politik und Moral*, dans la collection de propagande *Deutsche Reden in schwerer Zeit.*
3. Rudolf Goldschmidt : *Vernunft und Staatsvernunft. Zu Ethik des Gesamtwillen* (1902).
4. *Was uns der Weltkrieg bringen muss, um der Friede ein dauernder zu sein*, von einem Deutscher, dans la série *Zwischen Krieg und Frieden.*

Dans le pays dévasté de Chaulnes, de Nesles et de Péronne, dans ces villes qu'ils n'ont voulu nous rendre que tuées, la doctrine, que l'on connaissait par les livres, prenait un sens immédiat et nouveau. *On la voyait appliquée*, comme elle fut appliquée, dès les premiers jours, en Belgique et en Lorraine. L'effrayante intention que l'on avait moins directement sentie sous le pédantisme des phrases et des formules imprimées, apparaissait aux yeux, éclairant tous les mots d'une lueur sinistre. Par les actes s'affirmait toute la volonté contenue dans la doctrine, et par la doctrine s'attestait la préméditation des actes.

Quand on a constaté cet accord, on sait que l'Allemagne d'aujourd'hui est un peuple différent de tous les autres, et que ce qui lie les autres ne la lie pas. On a vu ce qu'elle entend par la guerre, et l'on voit ce que nous devons entendre par la paix.

M. Ribot, M. Lloyd George et M. Wilson l'ont dit très exactement.

ANDRÉ CHEVRILLON

POÈMES

CYGNE SUR L'EAU

Ma pensée est un cygne harmonieux et sage
Qui glisse lentement aux rivages d'ennui
Sur les ondes sans fond du rêve, du mirage,
De l'écho, du brouillard, de l'ombre — de la nuit.

Il glisse... Et lentement se déroule, s'allonge
Son col, tel un serpent vaguement balancé,
Et son aile luisante est la conque où le songe
Repose avec l'oubli, la paix et le passé.

Il glisse — roi hautain fendant un libre espace,
Poursuit un reflet vain, précieux et changeant,
Et les roseaux nombreux s'inclinent lorsqu'il passe,
Sombre et muet, au seuil d'une lune d'argent ;

Et des blancs nénuphars chaque corolle ronde
Tour à tour a fleuri de désir ou d'espoir...
Mais plus avant toujours, sur la brume et sur l'onde,
Vers l'inconnu fuyant glisse le cygne noir.

Or, j'ai dit : « Renoncez, beau cygne chimérique,
A ce voyage lent vers de troubles destins ;
Nul miracle chinois, nulle étrange Amérique
Ne vous accueilleront en des havres certains ;

Les golfes embaumés, les îles immortelles
Ont pour vous, cygne noir, des récifs périlleux ;
Demeurez sur les lacs où se mirent, fidèles,
Ces nuages, ces fleurs, ces astres et ces yeux ;

En cette heure où les voix se taisent une à une,
Où le silence tisse un fabuleux réseau,
Demeurez, chaste amant fidèle de la lune,
Oui, demeurez captif des reflets et des eaux ;

Votre sillage meurt en gouttes de lumière
Parmi les nénuphars et les presles tremblants...
Que votre nostalgie ait une grâce fière,
Et votre solitude un grand air nonchalant ! »

Et sur l'onde sans fond du rêve, du mirage,
De l'écho, du brouillard, de l'ombre, de la nuit,
Ma pensée est un cygne harmonieux et sage
Qui glisse lentement aux rivages d'ennui.

AU JARDIN DU SILENCE

O jardin fermé dont les lianes amoureuses
S'efforcent d'atteindre aux éphémères bruissants,
Jardin, j'ai suivi tes lents dédales d'ombres creuses.
L'ouate du silence enveloppe et garde les choses,
La terre molle, l'eau des bassins, les lourdes roses...
O les lourdes roses pleines de torpeurs et d'encens !

Et des souffles chauds ont éventé mes cheveux sombres,
Sombres comme l'aile des cygnes noirs perdus dans l'ombre,
Et mon âme aussi s'est allongée avec mon corps,
Et c'est ma langueur qui s'abandonne et qui s'étire,
Jardin, et j'ai voulu bannir les vieux accords
Pour mieux discerner tes voix muettes et tes rires,

Et mes songes flottent... Je suis accablée et lucide
Dans ce crépuscule, dans cette heure pesante et vide ;
Et l'eau des bassins n'est plus qu'un miroir embué,
Qu'un vague regard propice aux formes imprécises,
A ce visage peu à peu diminué
De l'heure mourante dans les plis de sa robe grise.

O jardin fermé, jardin qu'effleure du mystère,
Mon âme pourtant, mon âme reste solitaire
Parmi les fruits mûrs, les fruits détachés un à un...
Alors j'ai cueilli des roses qui venaient d'éclore,
Je les respire, et puis je les respire encore...
Il me suffira d'avoir épuisé leur parfum.

Il me suffira d'être ce soir la passagère
Dont les yeux nocturnes se sont reposés dans tes yeux,
Jardin vespéral, jardin peuplé d'ombres légères !
Il me suffira, car ton charme est silencieux,
Que des parfums m'aient enseigné cette magie
D'une volupté fiancée à ma nostalgie.

SOIR...

Par les chemins brumeux de la vie et des songes
Nos pas n'ont point laissé d'empreinte sur le sable,
Et de nos voix d'hier l'accent insaisissable
N'ira plus éveiller les doux échos-mensonges...

Ce soir-là ressemblait aux strophes de Verlaine.
C'était un de ces soirs si divinement tendres
Que les oiseaux du ciel se taisent pour entendre
Le souffle musical de leurs tièdes haleines.

— Autour du bassin calme aux fluidités bleues,
Des arbres-parasols et des arceaux magiques,
Des gazons mols semés de roses léthargiques,
De graves paons traînant la gloire de leurs queues ;

Une langueur éparse, une paix merveilleuse,
Une lente fraîcheur tombant, moite et bénigne,
Des parfums plus légers que des duvets de cygne,
Des vers luisants discrets allumant leur veilleuse...

Et la lune naissante, et la nuit qui s'apprête.
Or, comment n'avoir point au cœur un émoi vague,
Comment ne point livrer mes mains vierges de bagues,
Et ne point incliner pensivement la tête !...

RECOMMENCEMENTS

Et nous t'avons reprise, barque de cinname !...
Les chimères mauvaises se sont dissipées,
Et nous irons encore sur les eaux frappées
Par la double cadence d'une heureuse rame.

La douceur renouée frissonne, s'étonne,
Timide mais riante à travers ses larmes.
— Nous irons, fleurs des saules, respirer vos charmes,
Nous fuirons vos atteintes, rafales d'automne !

Du fidèle rivage quel dieu nous épie?...
Ah ! brisons les amarres ! Des chaînes meilleures
Ont gardé nos tendresses... Aimons — il est l'heure...
La parole défunte n'était qu'assoupie.

Pleins de dons et de forces, et pourtant esclaves,
Et désormais avares, dans nos mains prudentes
Nous tiendrons abritée du vent qui la tente
Une amour plus profonde, plus chaude, plus grave.

RESSOUVENANCES

... Car j'ai peuplé toute nostalgie,
Toute heure floue au charme des lampes,
Et toute veille, un doigt sur la tempe,
De souvenirs — fugace magie...

De souvenirs, de reflets d'opale,
Fantômes bleus dont l'étreinte est douce
Et qui semblent glisser sur la mousse...
De souvenirs fugaces et pâles.

Aubes, midis, brumeux crépuscules
S'en vont dansants et parés de nimbes,
Et nous suivons à travers des limbes
Les temps défunts, les temps qui reculent ;

Le parc muet s'anime, frissonne
Comme une femme inquiète et triste ;
Ma guimpe est blanche, en frêle batiste ;
Les rossignols se sont tus... Personne...

Mais notre amour caché dans les branches,
Ardent et trouble et tendre, et qui cède ;
Dans votre main, ma main, jouet tiède...
Et vous froissez la batiste blanche.

— Amour, Amour, qu'à travers les choses
Votre parfum rôde et s'insinue !
J'ai deviné votre épaule nue
Comme un parfum révèle une rose...

N'est-il, hélas, n'est-il nulle digue
Pour protéger de vos influences?...
Que votre voix se vêt de nuances,
Amour, Amour en baisers prodigue !

... Ah ! J'ai peuplé toute nostalgie,
Toute heure floue au charme des lampes,
Et toute veille, un doigt sur la tempe,
De souvenirs — fugace magie...

De souvenirs, de reflets d'opale,
Fantômes bleus dont l'étreinte est douce
Et qui semblent glisser sur la mousse...
De souvenirs fugaces et pâles.

REFLORAISONS

Écoutez-moi. Dans l'heure qui s'apaise
Votre âme aussi doit apaiser ses fièvres
Et consentir. Des mots sont sur mes lèvres
Que vous devez entendre, je le veux.
— Où sont, hélas ! nos fragiles aveux?...
Mais j'ai cessé la querelle mauvaise,
Je n'ai pour vous nul fade et vain pardon,
Nulle rancune ardente ou résignée.
Rassurez-vous — je viens, d'ombre baignée,
Et pâle, et calme, et grave, avec des yeux
Plus indulgents et plus mystérieux
D'avoir scruté les ombres de nos âmes.
Vous qui, jadis, ne vouliez point entendre,
Écoutez-moi — c'est remuer la cendre
Et n'aspirer qu'un reflet de parfum ;
L'heure n'est plus du long émoi défunt,
Mais sachez-le : mes larmes répandues,
Amère pluie, ont en moi fécondé
D'autres moissons. — Ah ! tendresses perdues,
Cristal brisé comme une destinée,
Roses d'hier !... Mais des roses fanées
Voici qu'en moi d'autres roses sont nées.

MATIN D'HIVER A LA FENÊTRE

Avec des mains circonspectes et lentes,
Dispersez l'ombre confidente
En écartant les rideaux par degrés ;
Le jour, le grand jour et sa robe nouvelle,
Sur l'eau dormante encor de mes prunelles,
En tous lieux et sur toute chose,
De la même façon qu'il avait émigré
Le jour doit revenir lentement, par degrés ;
Il doit entrer furtivement, comme par fraude,
Dans la chambre close, dans la chambre chaude.

Écartez par degrés les rideaux et les tulles.
Voici que l'Hiver aux doigts blancs coagule
Sur la vitre un herbier non-pareil :
Ce sont des fleurs de songe, froides et nulles,
Des mousses pleines de soleil,
Du givre agglutiné, mais qui se désagrège...
Givre fugace, frère de la neige,
Matutinale floraison,
Blancheur qui fuit comme elle était venue
De la vitre claire, de la vitre nue !

Or, rideaux écartés, la lumière pénètre,
Intense, intense, par la fenêtre ;
Elle a chassé les ombres peu à peu ;
Jalouse de la lampe et jalouse du feu
Elle glisse, et se coule, et se pose.
Elle rit au miroir et fait luire le bois,
Elle dissipe les masques sournois,
Elle s'est fiancée avec la flamme rose,
La flamme qui danse au centre des choses
Dans la chambre chaude, dans la chambre close.

Et dans mes yeux sombres comme ces ombres
Qui les ont habités, coites et sombres,

Dans mes yeux entr'ouverts et profonds,
Dans l'émerveillement serein de mes prunelles
Le jour, le grand jour et sa robe nouvelle,
De la même façon qu'il avait émigré
Le jour est revenu lentement, par degrés,
Givré, poudré, désireux de plaire !

Ah ! nuits et matins se font ou se défont
Par la vitre nue, par la vitre claire...

SOIR PRÈS DU FEU

Intimes, sournoises, coites, feutrées,
A travers la vitre sont entrées
Une à une, les ombres du soir.
Elles ont tramé comme des plis de doute
Sur les eaux vives du miroir,
Et voici peu à peu dissoutes
Les choses dans l'incertitude...
Et je suis demeurée avec ma solitude.

Heure trouble ! — Je vais à la lampe, rose lune
Qui veille, douce, auprès de l'âtre agonisant
Alors que mes songes, chemin faisant
S'égarent, s'attardent, s'apaisent
Aux légendes muettes racontées par la braise.
O soirs d'enfance évoqués peu à peu
Dans ce miracle intime des cendres et du feu,
De la bûche crissante et rongée !

Voici : le palais brûlant de la Fée
S'érige... Mille nains rouges, dansants et fous,
S'acharnent à sa toiture de nuages...
Mais la forêt où chemine le page
Se décompose irrésistiblement,
Et les voiles bleuâtres des princesses captives
Vont, en spirales dilués,
Se fondre avec la nuit sur de brumeuses rives.

Et le visage s'est nimbé des choses :
La coupe de jade aux laiteux reflets
Sur la commode ancienne en bois de rose ;
Les livres clos rangés ainsi que des valets,
Debout dans leur sobre livrée ;
L'ample bergère avec une dentelle aux manches,
Et le cristal de ce vase élancé,
Et cette gerbe de tulipes blanches...

Soir pareil aux soirs de jadis ! Soir brouillé,
Lourd de fantômes éveillés :
Parfums, échos, vains rires tendres...
Pareil et dissemblable, et si brouillé de cendres !
L'horloge au tic-tac monotone a sonné ;
La lampe s'éteint par degrés — rose lune
Sous son frêle abat-jour nocturne,
Et le conte s'achève avant que d'être né...

Et les choses retournent dans l'incertitude,
Et je demeure seule avec ma solitude.

DIALOGUE MACABRE

Se pourra-t-il qu'un jour portant la ressemblance
Intime d'aujourd'hui, dans ses tuniques sombres,
Dans ses voiles de paix, de brume et de silence,
Elle vienne, et sur moi pèse du poids des Ombres...

Se pourra-t-il ! — Déjà, de l'ombre des phalènes,
Elle, la Mort qui guette — ô sournoise, ô fatale !
— Elle aux vagues échos, elle aux fades haleines
Murmure... Et j'ai cru voir l'ombre de sa sandale.

Or, elle dit : « J'attends mon heure et ma victoire.
« Un jour comme aujourd'hui qui frôle ta fenêtre,
« Un jour comme aujourd'hui, ma longue forme noire
« Sur toi se penchera pour te mieux reconnaître.

« Sur tes membres figés, sur ta rigide couche
« J'inclinerai mon front chargé des nuits futures,
« Et ma bouche viendra se clore sur ta bouche
« Avec le froid baiser qui s'impose et qui dure !...

« Tu me crains? — C'est la Vie et l'Amour qu'il faut craindre :
« C'est ce tumulte vain, ce désordre prodigue,
« Et ces liens légers que tes doigts veulent joindre,
« Et ce fuyant plaisir qui connaît la fatigue ;

« C'est l'odorant verger qu'un essaim blond torture,
« C'est le trésor croulant des moissons fortunées,
« C'est le bleu crépuscule errant, c'est la ceinture
« Qu'enroulent les saisons aux dansantes années...

« Crains la Vie : elle est femme avec les toisons rousses
« Pleines d'âcres parfums sur ses reins épandues ;
« Ah ! Ne respire pas ses forêts et ses mousses,
« N'écoute pas ses chants qui vont tenter les nues ;

« Garde, garde tes pieds du repli de ses ondes,
« Crains de mêler au sien les grappes de ton rire,
« Et crains de t'abreuver à ses vasques profondes
« Ou de trop partager son magique délire...

« Crains l'Amour ! Crains l'Amour souple comme un esclave
« Mais plus que d'autres dieux trompeur et despotique ;
« Sa lèvre est sinueuse et sa parole grave,
« Dans ses mains, mollement vibre la lyre antique ;

« Et du désert, voici des souffles chauds qui rampent
« Parmi les voluptés flottantes de ses voiles ;
« Des pampres et des fleurs émerveillent ses tempes,
« Dans ses yeux infinis s'allument des étoiles...

« Crains l'Amour éloquent, beau prometteur de joie,
« L'Amour aux jeux divins dont s'anime ta joue,
« Mais dont l'aube est un lac perfide où l'on se noie,
« Mais dont le souvenir vit, s'acharne et bafoue !

« Préfère-moi. Préfère aux grands périls des choses
« Mes étranges lueurs et mes ombres fidèles.
« — Nous prendrons des chemins jonchés de pâles roses,
« Je fleurirai ton sein de chastes asphodèles ;

« Tu me suivras parmi de longs espaces calmes
« Jusqu'aux fleuves d'oubli que franchissent les Ombres,
« Et nous voyagerons à l'abri de mes palmes
« Sous des astres nouveaux, sous des lunes sans nombre ;

« Puis j'ouvrirai pour toi la retraite éternelle !
« Ombre, des superflus à jamais dépouillée,
« Ombre, tu connaîtras si ma demeure est belle
« Que baigne le Léthé sous ces lunes brouillées ;

« Tu verras des jardins où nul vent ne balance
« Mes cyprès nébuleux et mes hauts lys de gloire,
« Et tu t'allongeras sur des lits de silence,
« Et tes rêves sereins n'auront plus de mémoire... »

Et moi j'ai répondu : « Prépare mon suaire,
« O Mort — mais qu'après toi passe une main d'artiste
« Pour graver un Éros dormant aux ailes tristes
« Sur ma stèle érigée en stèle funéraire ! »

1913-1914.

BARONNE A. DE BRIMONT

LA MOBILISATION DES SAVANTS

EN L'AN II

Dans les guerres modernes les nations ne combattent pas seulement avec leurs armées, elles luttent de tout leur être, par la masse de la population qui entretient les effectifs, par l'agriculture, le commerce et l'industrie qui procurent aux armées le ravitaillement, l'équipement et le matériel, par l'encaisse d'or qui permet d'acheter à l'étranger les denrées que le sol ne produit pas; elles luttent surtout par les cerveaux de l'élite qui dirige le mouvement de l'énorme machine, perfectionne ses rouages, invente, transforme et combine. La victoire consacre la supériorité intellectuelle, les valeurs scientifiques autant et plus que la supériorité matérielle et que les valeurs brutes. Cette vérité, qui nous est aujourd'hui familière, se révéla avec éclat dans les guerres de la Révolution.

Nos pères eurent conscience que s'ils triomphèrent de leurs ennemis, c'est parce qu'ils les dominaient par la science comme par la richesse et par l'industrie. Le 5 juillet 1793, le chimiste Hassenfratz présentait à la Convention une députation de savants et d'inventeurs, groupés dans la société du Lycée des Arts, et lui disait : « L'art de la guerre est arrivé à un point de perfection tel que celui qui a le dernier écu remporte la dernière victoire... Augmentez, perfectionnez l'industrie française et vous rendrez les habitants d'un pays

libre les plus forts, les plus riches et les plus florissants de l'Europe. » Revenant à la charge, le 21 juillet, Hassenfratz répétait encore à la Convention : « C'est autant par l'industrie de ses habitants que par leur courage qu'un pays devient fort et le degré de sa force est mesuré par celui de sa richesse [1]. »

La richesse industrielle n'étant de plus en plus qu'une application de la science, c'est la science qui, en dernière analyse, constitue la force vive d'une nation.

Or, la France de la fin du XVIIIe siècle était sans conteste le premier pays savant du monde. Il suffit de citer dans les mathématiques les noms de Laplace et de Lagrange, de Monge, de Fourier; dans l'histoire naturelle, ceux de Buffon, de Daubenton, de Lacépède et de Lamarck ; dans la chimie, ceux de Lavoisier et de ses élèves Berthollet, Monge, Fourcroy, Chaptal. Toutes les grandes découvertes du siècle se placent dans les années qui précèdent immédiatement 1789 : en 1774, l'analyse de l'air par Lavoisier, la découverte de l'oxygène et de l'azote, en 1777 sa théorie de la respiration, en 1785 son analyse de l'eau, en 1787 sa *Nomenclature chimique* en collaboration avec Fourcroy et Guyton de Morveau, en 1789 enfin son *Traité élémentaire de chimie* qui était une révolution.

Monge professait ses fameuses leçons de géométrie descriptive à l'école de Mézières vers 1783. La *Théorie du mouvement* de Laplace parut en 1784, sa *Théorie des attractions des sphéroïdes et de la figure des planètes* en 1785, en attendant son mémorable *Exposé du système du monde* de 1796 et son *Traité de mécanique céleste* de 1799. Les premiers exposés du transformisme ont été faits par Lamarck dans la préface de la *Flore française* qui est de 1780 et dans ses volumes de l'*Encyclopédie* Panckoucke, parus de 1783 à 1788.

Le premier ballon, la première montgolfière, gonflée à l'air chaud, s'éleva à Annonay le 5 juin 1783. Un mois plus tard le physicien Charles lançait à Paris, au Champ de Mars, le premier ballon gonflé au gaz hydrogène et Pilâtre de Rozier entreprenait bientôt le premier voyage aérien.

Aujourd'hui que nous vivons dès l'enfance au milieu des merveilles de la science, nous avons peine à nous imaginer

1. *Archives parlementaires.*

l'impression prodigieuse que produisirent sur nos ancêtres les inventions de la fin du XVIIIe siècle. « Voyez la maréchale de Villeroi, octogénaire et malade, raconte François Arago [1], on la conduit presque de force à une des fenêtres des Tuileries, car elle ne croit pas aux ballons. Le ballon, toutefois, se détache de ses amarres... Charles, assis dans la nacelle, salue gaiement le public et s'élance ensuite majestueusement dans les airs : oh ! pour le coup, passant et sans transition de la plus complète incrédulité à une confiance sans bornes dans la puissance de l'esprit humain, la vieille maréchale tombe à genoux, et, les yeux baignés de larmes, laisse échapper ces tristes paroles : « Oui, c'est décidé, maintenant, c'est certain. Ils trouveront le secret de ne plus mourir, *et ce sera quand je serai morte* ! »

Jamais la science ne fut plus populaire, plus considérée, plus choyée que dans ces heureuses années où le vieux monde creusa lui-même sa tombe au bruit des chansons. Les belles dames fréquentaient les laboratoires, assistaient aux expériences, s'abonnaient aux publications savantes, couronnaient les vainqueurs des tournois scientifiques. Les fermiers généraux, au lieu de faire courir, achetaient des fourneaux à réverbères et des cornues et s'efforçaient de surprendre les secrets de la nature. Les grands seigneurs fondaient des prix pour récompenser les inventeurs. Les sciences n'étaient pas encore enseignées dans les établissements d'instruction, mais elles trouvaient déjà un public, élégant et choisi, d'hommes du monde qui se réunissaient autour des chaires libres du Lycée, du Lycée des Arts, de la Société philomatique. Les journaux inséraient les programmes des cours de ces sociétés scientifiques qui se multipliaient, ils rendaient compte avec soin de leurs séances, ils faisaient une réclame gratuite à toutes les découvertes grandes et petites. A propos de la réouverture du cours que Fourcroy professait au Lycée, le *Moniteur* du 10 février 1790 insérait une page lyrique sur les progrès de la chimie : « Elle n'est plus bornée comme autrefois à la préparation des médicaments et à l'explication des procédés de quelques arts. Elle s'occupe aujourd'hui des grands phénomènes de la

1. Éloge de Carnot, dans les *Œuvres complètes*, t. I, p. 523.

naturé... Elle descend dans les ateliers des arts, elle éclaire les artistes, elle prête au perfectionnement des arts utiles. Le nombre des hommes qui l'étudient est beaucoup plus grand qu'autrefois... Elle fournit aux manufacturiers des pratiques heureuses, des procédés aussi variés qu'avantageux... » Ce lyrisme était sincère et justifié ! Les savants de ce temps, qui firent faire aux sciences théoriques des progrès décisifs, ne dédaignaient pas de mettre eux-mêmes en valeur les applications de leurs recherches, bien au contraire ! Par là, ils avaient une forte prise sur l'opinion publique.

Le grand Lavoisier perfectionnait les procédés de la fabrication du salpêtre et de la poudre. Il créait, en 1777, les premières nitrières artificielles et il tentait à Essones, en 1788, les premiers essais de la fabrication de la poudre au chlorate de potasse. Il écrivait des mémoires sur l'éclairage de Paris, sur les prisons, sur la direction des aérostats; il se livrait dans son domaine de Fréchines dans le Blésois à des essais d'agriculture rationnelle, etc.

Le naturaliste Daubenton, successeur de Buffon au jardin des plantes, donnait tous ses soins à améliorer en France la race des moutons d'Espagne et aimait à se faire appeler le berger Daubenton [1].

Chaptal, qui occupait à Montpellier une chaire de chimie fondée spécialement pour lui par les États du Languedoc, dirigeait en même temps, à Montpellier même, la première grande fabrique de produits chimiques qui ait existé dans notre pays.

Berthollet, médecin de son état, faisait paraître, en 1789, un *Précis sur la nature de l'air et sur ses préparations*; en 1791, des *Éléments de l'art de la teinture*. Il avait commencé ses recherches sur le blanchiment par le chlore dès 1785 et 1786.

Fourcroy qui occupait, depuis 1784, le chaire de chimie fondée au jardin du roi, posa les bases de la chimie animale et de la chimie végétale par ses analyses du lait, du sang, de la bile, des larmes, du chyle, des céréales, etc.

Le mathématicien et physicien, Jacques-Constantin Périer,

1. Sur la légende contre-révolutionnaire brodée sur cette expression de berger Daubenton, voir l'article de J. Guillaume, dans *la Révolution française*, t. XLII, et celui de M. Dommanget dans les *Annalse révolutionnaires* de janvier 1917.

membre de l'Académie des sciences, dirigeait à Chaillot la première grande usine métallurgique que nous ayons possédée. De ses établissements de Chaillot sortirent les premières « pompes à feu », autrement dit les premières machines à vapeur qui aient élevé l'eau dans nos mines et mis en mouvement les arbres de transmission de nos manufactures.

C'est un fait remarquable qu'aucun homme de science ne passa dans le parti de la contre-révolution. Aucun n'émigra. Tous se réjouirent de la chute de l'ancien régime. Beaucoup prirent au mouvement politique une part active. Plusieurs et des plus illustres siégèrent dans la grande assemblée qui organisa la victoire.

On sait le rôle glorieux du mathématicien Carnot au Comité de Salut public. Ses apologistes ont prétendu qu'il se confina dans le domaine militaire et qu'il resta étranger aux luttes tragiques des partis. M. Aulard a fait bonne justice de cette légende, que Carnot lui-même fut obligé de mettre en circulation pour échapper aux vengeances des thermidoriens. Carnot a signé, le troisième, l'ordre d'arrestation des dantonistes. Robespierre n'a signé que le dix-septième, l'avant-dernier. Robert Lindet et Rühl, qui assistaient à la délibération où cette grave résolution fut prise, n'ont pas signé. Carnot a signé de même l'ordre d'arrestation de Lucile Desmoulins, le quatrième, après Dubarran, Couthon et Prieur de la Côte-d'Or; avant Voulland, Barère, Billaud Varenne et Robespierre. Carnot a signé encore l'ordre d'arrestation de Chaumette, du ministre Deforgues, de bien d'autres. Est-il besoin de rappeler que Carnot fut en mathématiques et en mécanique un génial inventeur? Certains théorèmes portent toujours son nom. Son *Essai sur les machines*, paru en 1783, l'avait rendu immédiatement célèbre dans le monde savant.

Monge, le créateur de la géométrie descriptive, membre de l'Académie des sciences à trente-quatre ans, avait été le professeur de Carnot à l'école du génie de Mézières. Il se lança dans la Révolution avec la fougue enthousiaste de son tempérament de Bourguignon et de fils du peuple (son père avait été colporteur à Beaune). Quand Louis XVI fut renversé au 10 août, Monge entra avec Danton au Conseil exécutif provisoire. Il géra jusqu'au milieu de 1793 le ministère de la

Marine. C'était un ardent jacobin qui sera persécuté comme robespierriste après thermidor. Seul de tous les professeurs de l'École normale, il tutoyait encore ses élèves, à la mode de 1793, en pleine réaction thermidorienne.

Le chimiste Fourcroy fut comme Monge un jacobin militant. Dès le 25 avril 1792, cinq jours après la déclaration de guerre, il proposait à l'Académie des sciences d'imiter la société de médecine qui avait rayé de la liste de ses membres ceux qui avaient émigré ou qui étaient suspects d'incivisme[1]. Il fut élu député suppléant à la Convention par le collège électoral de Paris et il siégea sur la Montagne, après la mort de Marat. Le 14 brumaire an II, il fit procéder à l'épuration de la société savante du Lycée qui prit désormais le titre de Lycée républicain[2]. Secrétaire de la Convention, au mois d'octobre 1793, il présidera les jacobins en décembre, au moment des grandes luttes entre les hébertistes et les dantonistes.

Guyton de Morveau, compatriote de Monge, n'était pas seulement un chimiste éminent, mais un esprit encyclopédique qui manifesta une curiosité extraordinairement éveillée dans les domaines les plus divers. Avocat général au Parlement de Dijon avant 1789, il s'illustra comme jurisconsulte et comme naturaliste. Il essaya de résoudre le problème de la direction des aérostats. Il écrivit des éloges et des poésies fugitives qui ne sont pas sans mérite, ce qui ne l'empêchait pas de collaborer avec Lavoisier à la *Nomenclature chimique*, d'écrire des *Essais de physique* et un *Dictionnaire de chimie*. Lui aussi il se lança dans la politique. Il présida l'Assemblée législative, il vota la mort du roi, il entra au premier Comité de Salut public.

Ceux-là jouèrent dans la vie publique les premiers rôles. D'autres à un degré moindre ne marchandèrent pas leur concours à l'œuvre des clubs. Le mathématicien Joseph Fourier, fils d'un modeste tailleur d'Auxerre, qui avait d'abord professé tout jeune à l'école militaire de sa ville natale et qui avait écrit en 1789 son célèbre mémoire sur la résolution des équations numériques, exerça sur les jaco-

1. E. Grimaux, *Lavoisier*, p. 226.
2. *Ibid.*, p. 267.

bins de l'Yonne « un ascendant presque irrésistible ». « Un jour, nous dit François Arago, à l'occasion de la levée de 300 000 hommes, il fit vibrer si éloquemment les mots d'honneur, de patrie, de gloire, il provoqua tant d'enrôlements volontaires que le tirage au sort devint inutile. A la voix de l'orateur, le contingent assigné au chef-lieu de l'Yonne se forma, se réunit spontanément dans l'enceinte même de l'assemblée et marcha sur-le-champ à la frontière[1]. »

L'ingénieur et architecte Dufourny de Villiers, qui succédera à Lavoisier à la régie des poudres, fut le fondateur du club des Cordeliers. Il joua aux côtés de Danton un rôle de premier plan dans les grandes journées, au 10 août, au 31 mai. Nul ne fut plus assidu aux jacobins.

Le chimiste Hassenfratz, qui avait été préparateur de Lavoisier, fut le bras droit de Pache et de Bouchotte au ministère de la Guerre. C'est lui qui donnera lecture à la barre de la Convention, le 1er juin 1793, de la pétition des sections parisiennes pour l'arrestation des vingt-deux girondins. Il sera désarmé comme terroriste après l'émeute jacobine du 1er prairial an III.

Il n'est pas jusqu'au prudent Chaptal lui-même qui n'ait pris part un moment à la lutte politique en écrivant des pamphlets.

Sans doute, tous les savants ne suivirent pas jusqu'au bout la Révolution dans sa marche précipitée. Il y en eut qui s'arrêtèrent en chemin et qu'elle brisa. Bailly, Condorcet, Lavoisier, déplorables victimes des luttes des partis, l'histoire doit vous saluer au passage ! Mais n'oublions pas que si de tels hommes furent frappés, si la science elle-même fut incapable de les protéger, c'est qu'à cette terrible époque les luttes politiques n'étaient qu'un aspect des luttes patriotiques.

M. Ed. Grimaux a remarqué qu'aucun des savants de l'époque qui avaient été les collaborateurs, les élèves et les amis de Lavoisier, n'intercéda en sa faveur quand il fut traduit au tribunal révolutionnaire avec les fermiers généraux. Ni Monge, ni Hassenfratz, ni Guyton de Morveau, ni Four-

1. François Arago, notice sur Fourier, dans les *Œuvres complètes*, t. I, p. 306.

croy ne bougèrent. La passion politique, confondue alors avec le sentiment patriotique, obscurcit leur conscience.

Le mot inepte, qu'on a prêté à l'un des juges du grand chimiste, à Coffinhal disent les uns, à Dumas prétendent les autres : « La République n'a pas besoin de savants », n'a probablement jamais été prononcé[1]. Certes ni Coffinhal, ni Dumas n'étaient des esprits distingués, mais tous les révolutionnaires, même les plus humbles, avaient le respect, ce n'est pas assez dire, le culte de la science. Tous ils savaient les services inappréciables que la science rendait journellement à la défense nationale. Si les quatorze armées de Carnot purent vaincre, c'est que la science, et particulièrement la chimie, création éminemment française, leur en avait fourni les moyens. La France savante, pas plus d'ailleurs que la France militaire, ne peut être séparée en l'an II de la France politique, de la France tout court. C'est une seule et même France qui luttait dans les laboratoires, dans les assemblées et dans les clubs et sur les champs de bataille.

***

Quand la levée en masse, la mobilisation générale avait été décrétée au milieu des grands périls d'août 1793, tout manquait pour armer, habiller, équiper les 500 000 recrues de la première réquisition. Les arsenaux étaient vides. Les matières premières faisaient défaut. Les croisières anglaises, maîtresses de la mer, bloquaient étroitement nos côtes. Nous achetions jusque-là l'acier en Suède, en Angleterre et en Allemagne. L'art de le fabriquer était ignoré de nos maîtres de forges. Le salpêtre nous venait de l'Inde, le cuivre d'Espagne, d'Angleterre et de Russie. Il fallait tout créer, tout improviser en quelques semaines, se procurer l'outillage et les matières. La première pensée du Comité de Salut public fut de recourir aux savants. Il appela Monge, Berthollet, Fourcroy, Périer, Hassenfratz, Vandermonde, etc., et il leur demanda conseil. Ces savants, qui brûlaient de patriotisme, répondirent avec un empressement joyeux à ce qu'on atten-

1. Voir à ce sujet la démonstration de M. J. Guillaume, dans *la Révolution française*, t. XXXVIII.

dait d'eux. Fourcroy découvrit un procédé pour séparer le cuivre du bronze des cloches. Monge rédigea un merveilleux précis sur l'*Art de fabriquer les canons*, qui servit de memento aux métallurgistes. En collaboration avec Vandermonde et Berthollet, il rédigea un *Avis aux ouvriers en fer*, guide pratique qui enseigna les moyens de fabriquer rapidement et économiquement les aciers de toute qualité. Les anciennes fonderies de canons travaillaient lentement parce qu'elles employaient le procédé du moulage en terre. Monge conseilla de le remplacer par le moulage en sable, beaucoup plus expéditif. Il perfectionna les moyens de forer, d'aléser les pièces aussitôt fondues.

Le Comité mit à la disposition des savants le château du Petit Meudon et le parc avoisinant pour servir de terrain d'expériences (arrêté du 20 octobre 1793).

Les savants réquisitionnés ne s'enfermaient pas dans leurs laboratoires, ils visitaient les usines, ils les organisaient sur place. Le 12 septembre 1793, un arrêté du Comité de Salut public chargeait Vandermonde de se rendre à la fabrique d'armes blanches de Klingenthal, en Alsace, pour suivre tout le détail des procédés de la fabrication des sabres et des baïonnettes et pour en faire la description dans un guide succinct qui servirait à l'instruction des ouvriers qui n'avaient jusque-là fabriqué que des piques.

A son retour de Klingenthal, Vandermonde était nommé inspecteur général de toutes les fabrications « afin, dit l'arrêté, de mettre de l'ensemble et d'indiquer aux artistes et entrepreneurs les fautes qu'ils pourraient faire et les moyens de les corriger [1] ». Il avait le droit de visiter toutes les usines dans toutes leurs parties, « afin de rendre compte au Comité de Salut public et de l'état des travaux et du perfectionnement qu'ils peuvent offrir ». C'était réaliser la collaboration et la subordination étroite de l'usine et du laboratoire, du fabricant et du savant.

Deux jours plus tard, Vandermonde était encore chargé de se rendre au moulin Boucher et au moulin Galant, dans le district de Corbeil, pour voir s'il était possible d'aménager

1. Arrêté du 18 frimaire, 8 décembre 1793.

dans ces moulins une usine à forer et à blanchir les fusils, et une fabrique de baïonnettes. C'est sur son rapport que le Comité de Salut public devait statuer. Déjà Hassenfratz avait été nommé, le 27 brumaire, commissaire du Comité de Salut public auprès des manufactures d'armes. Les gouvernants de ce temps accordaient aux savants leur pleine confiance. Ils ne faisaient point un pas dans le domaine industriel sans recourir à leurs lumières. Ils les associaient directement à leur œuvre. Des aciéries, des fonderies, des fabriques de sabres et de fusils furent créées de toutes pièces. On eut des armes, mais les munitions manquaient. Hoche écrivait à Bouchotte, le 11 frimaire, 1er décembre 1793, que l'armée de la Moselle avait dû battre en retraite devant Kaiserslautern faute de poudre et il ajoutait qu'il serait forcé de rester sur la défensive tant qu'on ne lui enverrait pas un approvisionnement suffisant.

La poudre était fabriquée avec du salpêtre dans la proportion de 75 p. 100, du soufre dans la proportion de 12,5 p. 100, et du charbon de bois pour le restant. L'ancienne régie des poudres, sous l'impulsion de Lavoisier, avait essayé de se délivrer du tribut qu'elle payait à l'Inde pour le salpêtre. Mais elle n'était pas encore parvenue à s'en affranchir. En 1788, elle avait fabriqué 3 770 000 livres de salpêtre, mais elle n'avait pu maintenir ce chiffre les années suivantes[1]. Il fallait, en l'an II, 20 millions de livres de salpêtre pour pourvoir aux besoins et il les fallait dans un très bref délai. Où trouver les 17 millions de livres que la régie se déclarait incapable de fournir? Le Comité de Salut public se tourna vers les savants. Monge consulté répondit sans hésiter que le sol de la France renfermait du salpêtre au delà des besoins. Il fallait le mettre en exploitation dans toutes les écuries, dans toutes les caves, dans tous les celliers, dans tous les lieux bas et humides. Le seul département d'Indre-et-Loire en fournirait, dans les tufs calcaires qui bordent la Loire, plusieurs millions. « Qu'on nous donne de la terre salpêtrée, dit Monge, et trois jours après nous en chargerons les canons[2]. » Les régisseurs des poudres

1. Grimaux, p. 89.
2. Mot rapporté par François Arago dans sa Notice sur Monge (*Œuvres*, t. II, p. 467).

sourirent. Mais le Comité eut confiance dans la parole du savant et il exécuta son programme.

Une instruction en forme d'affiche fut rédigée « à l'usage des citoyens qui voudraient exploiter eux-mêmes le salpêtre [1] ». On la répandit à profusion dans toutes les communes. On ordonna de la lire sous l'arbre de la liberté trois décadis consécutifs. Elle vulgarisait le procédé de raffinage par le lavage à froid que Baumé avait inventé en 1788. Trois cuveaux suffisaient pour créer un atelier. On les remplissait de terre salpêtrée et on y versait de l'eau à diverses reprises. L'eau de la lessive était ensuite portée à l'ébullition dans les chaudières en cuivre qu'on s'était procurées par réquisition chez les brasseurs, les raffineurs de sucre, etc. Stimulés par le Comité, les jacobins se mirent à l'œuvre avec enthousiasme. La République se couvrit d'ateliers de salpêtre comme elle se couvrait d'usines et de fabriques d'armes. Huit inspecteurs choisis parmi les chimistes furent chargés de diriger ce vaste mouvement dans toute la France [2].

Vauquelin eut sous sa surveillance la Touraine et le Poitou, Chaptal tout le Sud-Est depuis le Var jusqu'au Lot.

Les chimistes n'étaient qu'un état-major. Il fallait improviser le personnel subalterne qui dirigerait les ateliers. Les huit inspecteurs des poudres et des salpêtres furent tenus de se faire accompagner dans leurs missions chacun par deux jeunes gens qu'ils formeraient chemin faisant. Mais cela ne suffisait pas. Le 14 pluviôse, le Comité de Salut public prit une décision hardie, révolutionnaire. Il créa pour le 1er ventôse l'*École des armes* qui devrait former, dans l'espace d'un mois, 1 200 agents capables de diriger la fabrication du salpêtre, de la poudre et des armes. Chaque district reçut l'ordre de désigner deux canonniers de la garde nationale, âgés de vingt-cinq à trente ans, « robustes, intelligents et accoutumés au travail », et de les envoyer immédiatement dans la capitale. Ils reçurent une indemnité de trois livres par jour et furent logés gratuitement. L'École s'ouvrit en grande pompe, le 1er ventôse, en présence des délégations des auto-

1. Il en existe un exemplaire aux archives du Doubs. L, 1044.
2. Arrêté du 4 nivôse, 24 décembre 1793.

rités parisiennes et de la Convention. Guyton de Morveau, Fourcroy, Dufourny, Berthollet, Carny, Pluvinet enseignèrent à tour de rôle à l'amphithéâtre du Muséum la fabrication du salpêtre et de la poudre. Hassenfratz, Monge et Périer enseignèrent à l'évêché la fabrication des canons. Chaque cours durait dix jours. Il y en eut ainsi trois séries qui commençèrent le 1er, le 10 et le 20 ventôse. Chaque élève reçut un exemplaire d'instructions techniques accompagnées de planches. Des visites dans les usines, des démonstrations pratiques complétaient l'enseignement oral. On les conduisit à la fonderie de canons de Perier et Brezin, à la grande raffinerie de salpêtre que le Comité avait installée dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés et que dirigeait le chimiste Carny, à l'immense poudrerie de Grenelle dont Chaptal allait prendre la direction. « Ces deux établissements, au dire de Barère, étaient les plus beaux, les plus étonnants en ce genre qu'il y eût en Europe. » Les cours se terminèrent le 30 ventôse par une grande fête au cours de laquelle les élèves et leurs professeurs se rendirent à la Convention pour lui présenter le salpêtre qu'ils avaient raffiné, la poudre qu'ils avaient fabriquée, le canon qu'ils avaient construit de toutes pièces. Ils chargèrent et tirèrent le canon dans le jardin même des Tuileries, après force harangues patriotiques. Cette fête du salpêtre, Barère l'appela, dans son rapport du 26 messidor, « une des plus gaies et des plus simples, une des plus républicaines qui aient été célébrées ». Il nous apprend dans ce même rapport qu'après leur instruction terminée, les élèves de l'École des armes furent répartis dans les différentes fabrications de la République. L'agence révolutionnaire des salpêtres et poudres donna des emplois à la majorité d'entre eux. D'autres furent délégués dans les fonderies et les usines.

La production du salpêtre prit un essor rapide à partir du mois de ventôse. A Paris seulement, les ateliers au nombre de plus de 60 fournissaient près de 50 000 livres par décade. Il y avait plus de 6 000 ateliers en activité dans le reste de la France. Un arrêté du Comité de Salut public en date du 4 prairial obligea chaque district à fournir au moins 1 000 livres de salpêtre par décade. La grande raffinerie centrale de Paris raffinait par jour 30 milliers de salpêtre, alors

que la plus productive des raffineries anciennes n'en fabriquait que dix fois moins.

La potasse qui entrait dans la composition du salpêtre menaçait de manquer, car on la tirait auparavant de l'étranger et surtout d'Espagne. Le Comité de Salut public demanda aux savants les moyens de résoudre cette nouvelle difficulté. Les chimistes décidèrent qu'on substituerait la soude à la potasse dans les verreries et dans les lessives, etc. Ils inventèrent des procédés pour extraire la soude du sel marin et ils firent paraître en messidor un travail considérable sur cette question. En même temps ils s'efforçaient de produire de la potasse en plus grande quantité. Une instruction claire et précise apprenait aux Français à fabriquer le salin en lessivant les cendres. Un arrêté du Comité de Salut public ordonna aux propriétaires de marcs de raisin de les faire sécher et brûler au sortir de la cuve ou du pressoir pour en extraire le salin que les salpêtriers transformeraient ensuite en potasse [1]. Les chimistes du Lycée des Arts se piquèrent d'émulation. Ils présentèrent à la Convention différents mémoires sur la fabrication de la potasse par la combustion du marron d'Inde ou des sommités du lilas. « 12 onces et demie de cendres de marron d'Inde, disaient-ils, nous ont donné 9 onces d'alcali fixe ou potasse de la première qualité. Le produit net a donc été de près des trois quarts. Ce fruit regardé jusqu'ici comme le plus inutile est l'une des plus riches productions de notre sol [2]. » La combustion des grappes mûres du lilas donnait 75 livres de potasse pour 100 livres de cendres : « Gardons-nous donc, s'écriaient-ils dans leur enthousiasme, de perdre un instant. Ornons nos routes de marronniers et nos jardins de lilas ; multiplions cet arbuste odoriférant et il se trouvera que, sous le règne bienfaisant de la liberté, ce sera en couvrant nos pas de fleurs que l'art nous fournira la poudre qui doit achever d'écraser les tyrans [3]. »

Pour réunir en quantité suffisante le charbon de bois nécessaire à la fabrication de la poudre, un arrêté de la commission des armes et poudres, en date du 29 ventôse an II, mit en

1. Arrêté du 1er vendémiaire an III.
2. Séance de la Convention du 21 fructidor an II. *Moniteur.*
3. Séance du 25 vendémiaire an III. *Moniteur.*

réquisition le bois de bourdenne, de sanguin rouge et blanc, de coudrier, d'osier, d'aulne et enfin de saule [1]. Les agents nationaux des districts firent procéder à la coupe de ces bois par de véritables corvées. On ne devait couper que les branches de 18 lignes de diamètre et plus. Les bois étaient écorcés, fendus et mis en bottes de 5 pieds de long sur 30 pouces de diamètre. Les bottes réunies au chef-lieu de canton étaient réduites en cendres et celles-ci envoyées aux fabriques de poudre les plus voisines.

Par les anciennes méthodes, la fabrication de la poudre était très lente. Le mélange du charbon, du salpêtre et du soufre s'effectuait par un battage d'une journée entière dans des moulins à pilon. « Il fallait des machines compliquées, longues et difficiles à établir... Il fallait des emplacements choisis sur les bords des rivières avec un courant d'eau à sa disposition ; il fallait un temps propice, une saison favorable pour étaler, pour sécher la poudre pendant six semaines. » (Barère.) Ici encore la science fit son œuvre. Des moyens nouveaux et rapides, révolutionnaires en un mot, remplacèrent les vieilles routines. « De simples tonneaux, dit François Arago, que des hommes faisaient tourner et dans lesquels le soufre, le charbon et le salpêtre pulvérisés étaient mêlés avec des boules de cuivre, suppléèrent aux anciens moulins. » L'opération ne durait plus que trois heures. Elle pouvait se faire par tous les temps et dans tous les lieux. La poudrerie de Grenelle, sous la direction de Chaptal, produisit plus de 25 milliers de poudre par jour, celle du Ripault près de Tours en produisit 10 milliers au lieu de 3 qu'elle fabriquait autrefois [2].

Les armées abondamment approvisionnées purent prendre l'offensive au printemps. Wattignies, Fleurus furent les victoires des savants autant que celles des généraux. « La Belgique, dit Barère, a été soumise avec la poudre révolutionnaire produite par les infatigables sans-culottes. » Le jour où ils apprirent la bataille de Fleurus, les ouvriers de la poudrerie de Grenelle voulurent donner des heures de travail

1. Circulaire conservée aux archives du Doubs. L. 1014.
2. Discours de Barère, du 26 messidor.

supplémentaires, afin de rétablir dans les magasins les quantités de poudre qui avaient été consommées par les vainqueurs.

Monge, au dire de son biographe, fut l'âme de ce vaste, de cet immortel ensemble de travaux. « Il dominait ses collègues par l'ascendant que donne un vif enthousiasme, il les entraînait par l'exemple d'une activité dévorante. » Il passait ses journées dans les usines, sortant de chez lui à l'aube en emportant un morceau de pain sec. Un jour que sa femme avait ajouté à son morceau de pain un bout de fromage, il lui dit avec vivacité : « Vous allez, ma foi, me mettre une méchante affaire sur les bras : ne vous ai-je donc pas raconté qu'ayant montré la semaine dernière un peu de gourmandise, j'entendis avec beaucoup de peine le représentant Niou dire mystérieusement à ceux qui l'entouraient : « Monge commence à ne pas se gêner ; voyez, il mange des radis ! »

Il n'est rien de tel pour fixer les idées, comme disent les savants, que de citer des chiffres. Un homme qui n'aimait pas les révolutionnaires, le physicien Biot, professeur au Collège de France, a dressé le bilan de la contribution que la science française a apportée à la défense nationale pendant la Terreur [1]. Je transcris le début de sa note sans y rien changer :

« 12 millions de salpêtre extraits du sol de la France dans l'espace de neuf mois. A peine en retirait-on autrefois un million par année.

« 15 fonderies en activité pour la fabrication des bouches à feu de bronze. Leur produit annuel porté à 7 000 pièces. Il n'existait en France que deux établissements de ce genre avant la Révolution.

« 30 fonderies pour les bouches à feu en fer donnant 13 000 canons par année. Il n'y en avait que 4 au moment de la guerre ; elles donnaient annuellement 900 canons.

« Les usines pour la fabrication des projectiles et des attirails d'artillerie multipliées dans le même rapport.

« 20 nouvelles manufactures d'armes blanches dirigées sur des procédés nouveaux. Il n'en existait qu'une seule avant la guerre.

1. Biot, *Essai sur l'histoire générale des sciences pendant la Révolution française*. Paris, 1803.

« Une immense fabrique d'armes à feu créée tout à coup à Paris même et donnant 140 000 fusils par année ; c'est-à-dire plus que toutes les anciennes fabriques ensemble. Plusieurs établissements de ce genre formés sur le même plan dans les différents départements de la République.

« 118 ateliers de réparation pour les armes de toute espèce. Avant la guerre il n'en existait que 6.

« L'établissement d'une manufacture de carabines, armes dont la fabrication était jusqu'alors inconnue en France.

« L'art de renouveler les lumières des canons découvert et porté aussitôt à une perfection qui permet de l'exercer au milieu des camps... »

Ce bilan ne concerne que l'armement proprement dit. On comprend qu'en passant en revue l'œuvre accomplie par le Comité de Salut public en moins d'une année, au milieu de difficultés gigantesques, Barère ait prononcé la phrase fameuse qui est devenue proverbiale : « On semblait ignorer qu'un républicain doit surmonter tous les obstacles, que le mot impossible est rayé de son vocabulaire, que la Révolution ne se nourrit depuis le 14 juillet que d'efforts et de prodiges et que ceux-là qui nous parlent sans cesse d'obstacles, de difficultés, ne sont pas nés ni appelés à la conquête de la liberté [1]. » Cette phrase de Barère a été traduite dans le langage courant par ce résumé simpliste : « Le mot impossible n'est pas français. » Barère avait dit : « Le mot impossible n'est pas républicain ! »

Les savants ne se bornèrent pas à doter la République de l'armement qui lui manquait. Leurs inventions enbrassèrent tous les services de la défense nationale.

Il fallait du cuir pour chausser les 500 000 réquisitionnaires. Les tanneries existantes, avec leurs fosses à tan, ne parvenaient pas à préparer les peaux en temps voulu. Fourcroy fit des recherches sur des procédés de tannage plus rapides en employant les acides et ses recherches aboutirent à la découverte d'une méthode qui permit de réduire à quelques jours des opérations qui exigeaient plusieurs années.

Le goudron venait auparavant des pays du Nord. Les

1. Discours du 26 messidor.

chimistes apprirent à l'extraire du pin maritime qui pousse sur nos côtes.

Le papier, dont on faisait une énorme consommation, menaçait de manquer. Le Lycée des Arts mit au concours les moyens d'utiliser les vieux papiers jetés jusque-là au rebut. Le prix fut décerné à la citoyenne Masson en frimaire an II. Le Comité de Salut public désigna Hassenfratz et Pelletier pour examiner et perfectionner la découverte et rédiger une instruction destinée à en vulgariser l'emploi.

Mais les deux inventions qui frappèrent les plus les imaginations furent celles du télégraphe et des aérostats militaires.

Dès la veille de la déclaration de guerre, le 22 mars 1792, l'abbé Claude Chappe s'était présenté à la barre de la Législative pour lui faire hommage d'une invention « qui lui permettrait, disait-il, de correspondre avec une vitesse telle qu'elle pourrait faire parvenir ses ordres aux frontières et en recevoir la réponse pendant la durée d'une même séance ». L'examen de l'invention de Chappe, qui n'était qu'un perfectionnement des signaux des sémaphores en usage dans la marine, fut renvoyé au Comité d'instruction publique. En attendant que ce Comité fît son rapport, ce qui fut long, Chappe se mit au travail. Il installa à Belleville un poste de signaux. C'était pendant la crise de la première invasion. Les habitants s'imaginèrent que l'inventeur voulait établir des communications avec les émigrés. Ils détruisirent ses appareils. Chappe protesta auprès de la Convention et lui demanda protection le 15 octobre 1792. Les Girondins qui gouvernaient se bornèrent à le renvoyer encore une fois au Comité d'instruction publique. Ce n'est que le 1er avril 1793 que le mathématicien Romme déposa enfin son rapport : « Le citoyen Chappe, dit-il, offre un moyen ingénieux d'écrire en l'air en y déployant des caractères très peu nombreux, simples comme la ligne droite dont ils se composent, très distincts entre eux, d'une exécution rapide et sensible à de grandes distances. A cette première partie de son procédé il joint une sténographie usitée dans les correspondances diplomatiques... Avec ce procédé la dépêche qui annonça la nouvelle de la prise de Bruxelles aurait pu être transmise à la Convention et traduite dans vingt-cinq minutes. »

En conclusion de ce rapport favorable, un crédit de 6 000 livres fut ouvert à l'inventeur et la Convention chargea deux de ses membres, Lakanal et Daunou, tous deux abbés comme Chappe, de suivre les expériences de ce dernier entre Belleville et Saint-Martin du Tertre, sur une distance de huit à neuf lieues. Les expériences furent concluantes. Lakanal en rendit compte à la séance du 26 juillet 1793 : « Nous occupions, le citoyen Arbogast[1] et moi, le poste de Saint-Martin du Tertre ; notre collègue Daunou était placé à celui du parc Saint-Fargeau qui en est distant de huit lieues et demie. A 4 heures 26 minutes nous arborâmes le signal d'activité, le poste de Saint-Fargeau obtint la parole et nous transmit en onze minutes avec une grande fidélité, la dépêche suivante : « *Daunou est arrivé ici, il annonce que la Convention nationale vient d'autoriser son Comité de sûreté générale à apposer les scellés sur les papiers des députés.* » Le poste de Saint-Fargeau reçut de nous, en neuf minutes, la lettre suivante : « *Les habitants de cette belle contrée sont dignes de la liberté par leur respect pour la Convention nationale et ses lois.* » Il résultait de cette expérience, que dans vingt-trois minutes, quarante secondes, on pouvait transmettre une dépêche ordinaire de Valenciennes à Paris.

La Convention vota un crédit de 96 000 livres pour permettre à Chappe d'installer une première ligne de Paris à Lille. Chappe fut nommé « ingénieur télégraphe » avec les appointements d'un lieutenant du génie. Le Comité de Salut public le seconda de tout son pouvoir. Il lui procura par voie de réquisition les ouvriers et les matériaux nécessaires, donna l'ordre aux municipalités de protéger ses travaux, fit tailler des verres achromatiques pour les lunettes dont il avait besoin, etc. Un arrêté du 24 septembre 1793 l'autorisa à placer sa machine sur les tours et les clochers, à y faire tous les ouvrages et constructions utiles, même à faire abattre les arbres. La ligne de Paris à Lille fut terminée dans le courant de l'été de 1794. La première nouvelle que le télégraphe apporta à la Convention fut celle de la reprise du Quesnoy, le 28 thermidor. A cette occasion Barère ne manqua pas de

1. Mathématicien, membre de l'Académie des sciences et conventionnel.

tourner une carmagnole en l'honneur du télégraphe : « Par cette invention les distances des lieux s'évanouissent en quelque sorte ; toutes les communications de correspondance se font avec la rapidité de la vue, et l'on conçoit combien les opérations du gouvernement peuvent en recevoir des facilités. C'est un moyen qui tend à consolider l'unité de la République par la liaison intime et subite qu'il donne à toutes ses parties... En cas de siège nous saurions tout ce qui se passe à Lille et nous pourrions transmettre les décrets de la Convention nationale sans que les ennemis pussent les connaître et s'y opposer. Les peuples modernes, par l'imprimerie, par la poudre, par la boussole et par la langue des signes télégraphiques, ont fait évanouir les plus grands obstacles qui s'opposaient à la civilisation des hommes et à leur réunion en grandes républiques. C'est ainsi que les sciences et les arts sauvent la liberté[1]. » Un an plus tard, une nouvelle ligne télégraphique réunit Paris à Landau. On la fit partir du lieu même des séances de la Convention. Le rapporteur du projet de loi qui en décréta la construction, Rabaut-Pommier, prédit qu'à la paix le télégraphe serait d'un grand secours aux commerçants, aux industriels et aux cultivateurs. Il servait déjà à annoncer les orages[2].

L'emploi des ballons comme postes d'observation aux armées fut exactement contemporain de l'invention du télégraphe à bras. L'idée fut lancée par Guyton de Morveau, qui depuis longtemps s'intéressait à l'aéronautique[3]. Dès avril et juin 1784, il avait fait des ascensions à Dijon et essayé de résoudre le problème de la direction des ballons à l'aide d'un taille-vent, d'un gouvernail et de deux rames. Quand il fut entré au premier Comité de Salut public, il proposa à ses collègues de doter nos armées de ballons captifs.

Au mois de juin 1793, une commission scientifique dont il fit partie avec Monge, Berthollet et Fourcroy, étudia la question. La difficulté était de se procurer assez de soufre pour fabriquer l'hydrogène nécessaire au gonflement des aérostats.

1. Discours du 30 thermidor an II. *Moniteur*.
2. Discours du 29 messidor an III. *Moniteur*.
3. Voir Gazin-Gossel, *les Troupes aéronautiques de la première République*, dans le *Correspondant* du 10 avril 1916.

Le soufre était tout entier employé à la fabrication de la poudre. La commission décida qu'on se passerait d'acide sulfurique et par conséquent de soufre pour produire l'hydrogène et qu'on recourrait au procédé, découvert par Lavoisier, de la fabrication de l'hydrogène par la décomposition de l'eau. Le 4 brumaire, le Comité de Salut public mit une somme de 50 000 livres à la disposition du physicien Coutelle, ancien professeur du comte d'Artois, et des physiciens Charles et Conté, anciens collaborateurs de Lavoisier. Il les établit en même temps dans l'ancien château de Meudon dont le parc servit de terrain d'expériences, et il les chargea de gonfler un ballon de 7 mètres de diamètre qui serait envoyé à l'armée du Nord. Tout fut mené avec la plus grande diligence. Dès le milieu du même mois de brumaire le ballon était gonflé et transporté à l'armée. Là, Coutelle et ses aides « furent en butte aux suspicions, à la routine des uns, à la malveillance des autres. Ils revinrent à Paris découragés. » (Gazin-Gossel.) Leur ballon ne servit pas et le représentant Duquesnoy déclara, paraît-il, qu'il aurait préféré recevoir un bataillon qu'un ballon.

Mais le Comité de Salut public et Guyton de Morveau s'entêtèrent. Après l'hiver, le 13 germinal an II, Coutelle fut nommé capitaine du génie. Il obtint douze soldats qui formèrent la première compagnie d'aérostiers. Le Comité fit rechercher dans les papiers du général Meusnier, tué à Mayence, un mémoire manuscrit sur les avantages des ballons à la guerre [1]. Guyton fit transporter à Paris les deux nacelles qui avaient servi à ses expériences de Dijon. On avait fait tisser à Lyon des étoffes de soie inconnues jusque-là, légères et solides, dans lesquelles on tailla l'enveloppe d'un nouvel aérostat. Tout fut prêt le 1er floréal. Coutelle et ses aérostiers sous la haute direction de Guyton, se rendirent à Maubeuge où ils gonflèrent leur ballon, l'*Entreprenant*, sur un fourneau à réverbère qu'ils construisirent sur place. L'*Entreprenant* fit un grand effet. Il suivit l'armée dans sa marche et plana, le 8 messidor, 26 juin 1794, sur la plaine de Fleurus. « De la nacelle, Coutelle et le général Morlot jetaient à chaque instant

1. G. Pouchet, *les Sciences pendant la Terreur*, dans *la Révolution française*, t. XXX, p. 338.

des billets attachés à de petits sacs de lest et rendaient compte des opérations. » Le lendemain, Guyton écrivait au Comité : « J'ai eu la satisfaction de voir les généraux apprécier l'usage du ballon au point d'y monter eux-mêmes pour observer. Le général Morlot y est resté deux heures la lunette à la main hier matin ; il a jeté de là deux avis qui ont été portés sur-le-champ au général en chef et il est persuadé qu'ils ont contribué à décider des dispositions utiles. » Un des aérostiers qui participaient à la manœuvre de l'*Entreprenant*, de Selle de Beauchamp, a raconté dans ses mémoires que « tous les prisonniers regardaient d'un œil stupide cette énorme machine. Quelques-uns étaient prêts à se jeter à genoux et à l'adorer, tandis que d'autres, lui montrant le poing d'un œil farouche, répétaient en leur langue : « Espions, pendus, si vous êtes pris. »

L'expérience parut si concluante que trois mois plus tard, le 8 vendémiaire an III, Conté fut chargé d'organiser à Meudon une deuxième compagnie d'aérostiers. Un nouvel aérostat, l'*Agile*, fut construit au mois d'octobre 1794, en même temps qu'on organisait une école d'aérostation qui compta soixante élèves. On leur fit suivre des cours de mathématiques, de physique, de chimie, de géographie, etc. En janvier 1795, le Comité de Salut public décida la construction de quatre ballons militaires. La science française avait doté notre armée d'une nouvelle arme.

***

En terminant ce tableau sommaire de la contribution apportée par nos savants à la défense nationale en l'an II de la République, nous pouvons bien dire que sans eux la victoire eût été impossible. Sans les savants qui improvisèrent en quelques mois les fabrications de guerre dans un pays où tout manquait, les matières premières comme l'outillage, les chefs de travaux comme le personnel ouvrier, la levée en masse fut restée un geste théâtral et vain.

Nous avons dit improvisation. Mais nous n'oublions pas que cette improvisation fut préparée par l'admirable mouvement scientifique qui précéda immédiatement la Révolution.

Sans les découvertes de Lavoisier et de ses collaborateurs, l'improvisation eût été impossible. En l'an II, on ne fit que mettre au point, qu'adapter rapidement les inventions théoriques déjà clairement exposées dans les *Annales de chimie*, dont le dix-septième volume parut précisément en 1793. En science pas plus qu'ailleurs, il n'y a de miracle, au sens exact du mot, de création *ex nihilo*. Le miracle ici fut dans l'organisation et dans la volonté. L'intelligence avait déjà préparé les voies.

Science théorique et science pratique se tiennent étroitement. Ne peuvent les séparer que des esprits simplistes et bornés. L'utilitarisme qui n'encourage que les applications de la science travaille contre son but. Les théoriciens, les hommes à systèmes, que les petits hommes d'État dédaignent ou redoutent, sont les vrais réalistes, parce qu'ils sont seuls capables de soumettre les faits à des lois. Les autres flottent désemparés aux hasards de l'empirisme qui est le contraire de la science et de l'organisation.

Si la France de l'an II, selon le mot de Chaptal, « a fait voir encore une fois à l'Europe étonnée ce que peut une grande nation éclairée lorsqu'on attaque son indépendance[1] », c'est que ceux qui étaient au gouvernail, au Comité de Salut public, aimaient la science, non seulement pour les services immédiats qu'elle pouvait leur rendre, mais pour sa grandeur et pour sa beauté propres. C'est précisément parce qu'ils aimaient la science pour elle-même, sans arrière-pensée, qu'ils surent si bien l'utiliser. Quand on ne connaît la science et les savants que de loin, quand on ne professe à leur endroit qu'un respect de convenance, on est incapable, le moment venu, d'en tirer parti. Heureusement pour la France, les membres qui composaient le Comité de Salut public avaient tous reçu une culture étendue. Ils s'étaient enthousiasmés pour les découvertes de leur temps, ils connaissaient au moins les principes généraux des diverses disciplines. A la Convention et aux jacobins, les membres de l'Académie des sciences n'étaient pas rares.

Les gouvernants de ce temps surent tout de suite quel

1. *De l'Industrie française*, t. II, p. 36.

parti prendre quand les difficultés se présentèrent. Ils connaissaient les portes où frapper pour résoudre les problèmes terribles de la solution desquels dépendait le salut de la patrie et l'espoir du monde. « Le Comité de Salut public, a dit Georges Pouchet, eut le sentiment qu'il vaincrait par la science. » Les Sabatier et les Grignard d'alors n'eurent pas à offrir leurs services. On ne leur fit pas attendre des mois une réponse, on les prit par la main, on leur confia les tâches les plus lourdes et on les chargea de responsabilités en rapport avec leur génie.

Ayant la passion désintéressée de la science comme la passion désintéressée de la liberté, les conventionnels firent les choses sublimes qu'on n'a vues qu'une fois. En pleine Terreur, ils créaient le système décimal des poids et mesures, ils envoyaient Delambre et Méchain mesurer l'arc du méridien de Dunkerque à Barcelone, ils fondaient le Muséum d'histoire naturelle, le Musée du Louvre, le Conservatoire de musique, ils chargeaient la commission des arts de recueillir et d'inventorier dans toute la France les tableaux, les sculptures, les manuscrits, les objets d'art ou de science de toute nature, ils organisaient de toutes pièces l'enseignement scientifique dans la fameuse École normale [1] qui fonctionna, à l'image de l'École des armes, révolutionnairement.

Auparavant, François Arago l'a très bien remarqué, les savants formaient en France une classe totalement distincte de celle des professeurs. « En appelant les premiers géomètres, les premiers physiciens, les premiers naturalistes du monde au professorat, la Convention jeta sur les fonctions enseignantes un éclat inaccoutumé et dont nous ressentons encore les heureux effets. Aux yeux du public, un titre, qu'avaient porté les Lagrange, les Laplace, les Monge, les Berthollet, devint avec raison l'égal des plus beaux titres. Si, sous l'Empire, l'École polytechnique compta parmi ses professeurs en exercice des conseillers d'État, des ministres et le président du Sénat, n'en cherchez l'explication que dans l'élan donné par l'École normale [2]. »

1. Voir, sur l'École normale de l'an III, la solide étude de M. Paul Dupuy, dans le *Livre du Centenaire*.

2. Éloge de Joseph Fourier, dans les *Œuvres complètes*, t. I, p. 310.

Libératrice du territoire, la science fut aussi génératrice de richesse. Les années qui suivirent les glorieux traités de Bâle sont l'âge d'or de notre grande industrie. L'outillage improvisé pour la défense servit ensuite à nous procurer des victoires pacifiques sur tous les marchés du monde. « Les progrès qu'ont faits les arts chimiques depuis trente ans, dit Chaptal, étonneront d'autant plus la postérité que c'est au milieu des tempêtes politiques que les principales découvertes ont pris naissance ; on se demandera un jour comment un peuple en guerre avec toute l'Europe a pu élever son industrie au degré où elle est parvenue... Le mouvement qui fut alors imprimé ne s'est point ralenti ; plusieurs des savants qui avaient été lancés, presque malgré eux, dans la carrière de l'industrie, sont restés à la tête de leurs établissements et les nombreux élèves que forme la chimie en créent de nouveaux de toutes parts [1]. »

Souvenons-nous qu'en l'an II, la science et les savants ne furent jamais plus près du gouvernement. Le Comité de Salut public eut le sentiment de leur éminente dignité. Il fut récompensé de l'immense confiance qu'il leur témoigna. *In hoc signo vicit!* Grande leçon qu'il n'est pas indifférent d'évoquer, afin d'y puiser, avec des exemples, des raisons d'agir et d'espérer.

ALBERT MATHIEZ

1. *De l'Industrie française*, t. II, p. 36.

FANTOCHES D'OUTRE-RHIN

Ce temps-ci n'est pas l'invasion des barbares, c'est celle des saltimbanques.
JULES ET EDMOND DE GONCOURT

Quelques années avant la guerre, par un tiède après-midi d'automne, je visitais le parc d'exposition (*Ausstellungspark*) de Munich. Il s'étend à l'extrémité de la *Theresienwiese* [1], près du monument lourdaud de la Bavaria. La grosse virago de bronze et son lion familier sont juchés sur un cube disgracieux de granit, devant un temple à colonnade. Bavaria a la tête creuse ; un escalier en colimaçon y aboutit. Tout autour de la nuque court une banquette semi-circulaire ; sur son velours râpé viennent s'asseoir les amoureux essoufflés. Chaque *Liebespaar* (couple d'amants) aime à réaliser cette ascension dans l'obscurité. En haut, les yeux vides de la statue tiennent lieu de fenêtres. Ils laissent apercevoir la silhouette familière de la métropole bavaroise, la houle des toits, piqués çà et là de verdure, surtout les deux tours à coupoles rondes de la *Frauenkirche*, qui ressemblent à deux quilles géantes, restées miraculeusement debout, puis, tout au fond, les cimes roses des Alpes, l'éclat métallique des lacs allongés...

Dans le parc d'exposition, je retrouvai l'alignement régulier des pavillons multicolores, parés de banderoles vives qui claquent au vent. Le grand restaurant en plein air était noir de monde. La musique du régiment de la garde exécutait les

1. Prairie de Thérèse, sorte de Champ de Mars, destiné aux liesses populaires.

motifs de la *Tétralogie* arrangés en marche militaire. Le sacrilège ne choquait personne. Un relent de malt et de houblon flottait paresseusement dans l'air. C'est l'haleine de Munich, cité de la bière.

J'entrai dans une baraque en bois peint où le *Münchener Marionnetten Künstler-Theater* (Théâtre de marionnettes artistiques) donnait ses représentations. On y jouait alors la vieille légende populaire du docteur Faust, celle qui inspira Goethe. Tout un petit monde naïf et grotesque s'agitait dans un décor moyenâgeux. On ne distinguait pas les fils métalliques qui animaient les acteurs. Ils marchaient, ils dansaient, ils saluaient, ils parlaient, ils venaient et s'en allaient avec des petits gestes saccadés, des voix lointaines et fêlées qui, à la longue, donnaient une illusion de vie. Les personnages avaient été sculptés dans le bois par Ignatius Taschner, les costumes, dessinés et coupés par des peintres notoires. Brand, le propriétaire des poupées, était un monomane qui parcourait l'Allemagne avec sa troupe silencieuse, au fond de grands coffres capitonnés. Il s'était peu à peu passionné pour ses marionnettes. Chaque soir, après la représentation, il emportait amoureusement quelque marquise délicate, quelque héroïne svelte, quelque déesse transparente et fine ; il la couchait dans un petit lit laqué, tout près de lui...

Je ferme les yeux. Voici la salle minuscule, plongée dans la nuit, la scène baignée de lumière, les bonshommes dociles qui manœuvrent avec une précision pleine de raideur compassée. Ils quittent bientôt leurs planches étroites pour se mêler à tous mes souvenirs. Leur farandole se déroule à travers le temps et l'espace. Je les retrouve dans chaque ville que j'ai visitée, dans chaque salon, dans chaque lieu public que j'ai fréquenté. Ainsi, l'Allemagne entière qui m'a pris vingt ans de ma vie, se mue dans le recul en théâtre de marionnettes. Tout y est artificiel ; les individus, les sentiments, les idées et les choses. C'est une perpétuelle mise en scène, où se démènent des êtres factices, des joujoux de bois, dont les attitudes figées sont régies par des fils invisibles. Je me rappelle un mot de Goethe :

Man glaubt zu schieben und man wird geschoben[1].

1. On croit pousser et l'on est poussé.

Depuis trois longues années déjà, nous sommes en guerre. Les peuples se sont ligués pour mettre fin à un cauchemar. Il faut faire rentrer dans la boîte de Pandore, tombée dans des mains maladroites ou criminelles, tout le mal qui en est sorti au cours d'un demi-siècle. J'ai relu les nouvelles que j'écrivais, à la veille du conflit actuel, dans la paix lumineuse d'un paysage méditerranéen. Tous les personnages que j'ai décrits au cours de ces pages, je les ai connus ; ils ont encombré ma vie. C'est pour me délivrer de leur obsession que j'ai narré leurs aventures. Ce sont bien leurs gestes que j'ai fixés, leur mentalité que j'ai traduite. Je ne savais pas alors ce que l'avenir nous réservait à tous. Le ciel sans nuages était si pur au-dessus de ma tête ; la vie était si bonne et si douce ! Cependant je transcrivais inconsciemment ma vision d'une Allemagne que je ne devais plus revoir. Or, je m'aperçois qu'ils sont tous des fantoches, les fils de ma fantaisie. Multiples sont les ficelles qui les actionnent. Il y a l'orgueil et la servilité, l'égoïsme et la sentimentalité, le cynisme et la mégalomanie ; il y a surtout le manque de mesure. Pourquoi s'étonner qu'ils aient détruit l'équilibre et l'harmonie du monde?

Le 2 août 1914, en quittant la baie de Portofino pour rentrer en France, j'enfermai mes marionnettes au fond de ma valise de mobilisation. J'ai patiemment attendu l'heure où ma patrie, sûre de l'avenir et du triomphe prochain, aurait le loisir de s'y intéresser.

Et voici quelques-uns de mes fantoches d'outre-Rhin.

MARC HENRY

Paris, le 1er Juillet 1917.

I

LE SPÉCIALISTE

Marfa Kiefer était chanteur de son métier. La nature l'avait doué d'une voix de basse profonde et grasse dont les éclats faisaient trembler les vitres des cabarets où il vidait chaque soir un nombre respectable de cruches de bière et de litres de

vin. Il arborait une tête ébouriffée au-dessus d'un buste aux muscles impressionnants. Sa bouche, énorme et lippue, évoquait l'idée d'un gouffre sans fond et la peau de son visage, flasque et plissée par l'usage des fards, retombait en fanons épais sur son cou d'athlète, où la pomme d'Adam mettait une bosse goîtreuse du plus comique effet. Il voyageait avec une troupe d'opéra à travers les petites villes du bord du Rhin ; l'itinéraire de la tournée l'avait amené à Bonn ; il devait y chanter le lendemain soir la partie du grand prêtre dans *la Flûte enchantée.*

Mais Marfa Kiefer tenait son métier en piètre estime. Il ne tirait aucune vanité de son organe aux sonorités d'orgue. Le succès le laissait froid. Peu lui importaient les rappels devant le rideau. Il avait d'autres ambitions. Marfa Kiefer était inventeur. Il promenait avec lui un cliché mystérieux qu'il montrait à ses compagnons de rencontre...

Ce soir-là, ses mains tremblaient d'émotion lorsqu'il interposa la plaque sensible entre la lumière d'une lampe et le regard de son voisin. L'homme écarquilla les yeux et tâcha d'apercevoir quelque chose au milieu du voile uniforme et gris sale qui recouvrait la pellicule; il faisait appel à toute sa bonne volonté, mais en vain ; le cliché ne lui révélait aucun secret. Un autre prit sa place ; au bout de quelques minutes, plusieurs têtes, studieusement penchées, examinèrent le négatif, sans plus de succès. Tous gardaient un silence profond.

Alors la voix formidable de Marfa Kiefer s'éleva :

— Vous ne voyez pas là, dans le coin à gauche, un point lumineux?

Personne n'osa le contredire : on le regardait à la dérobée, impressionné par son organe et par sa stature, puis on revenait au cliché.

Marfa Kiefer était persuadé qu'une admiration sans bornes ôtait à ses compagnons l'usage de la parole. Ses yeux clignotèrent d'émotion ; il enveloppa soigneusement la plaque de verre dans un papier de soie fripé, la glissa dans la poche intérieure de son veston comme un amant replace sur son cœur une relique et, les coudes sur la table, il élucida le problème en phrases incohérentes :

— Ce point lumineux c'est le cinquième élément. Vous entendez : le cinquième élément : il impressionne la couche sensible à travers une plaque d'or ; il m'a fallu dix ans pour le découvrir. J'en possède trois milligrammes ; ça me revient à dix-huit mille marks.

— Du radium, sans doute ! — hasarda un convive.

— Peuh ! — répliqua Marfa Kiefer, tonitruant. Sa main semblait balayer d'un geste tout le radium du globe. — C'est mille fois plus puissant. Avec un quart de milligramme on pourrait détruire la France. Et les médecins sont fichus. Je prépare une pommade qui guérira la tuberculose, le phylloxéra, la syphilis et la fièvre aphteuse. Pas plus gros qu'un grain de mil dans la paume droite !

Les buveurs, effarés et muets, s'entre-regardèrent.

Marfa Kiefer posa un gros doigt noueux sur sa poitrine à la place où reposait le cliché et conclut :

— Ça, c'est mon secret !

Alors tous s'aperçurent qu'ils trinquaient avec un fou.

La servante ayant apporté une nouvelle bouteille, Kiefer, soulagé par ses confidences, remplit fraternellement tous les verres et entonna une chanson bachique :

Pieter van der Butterseiten
Lebt in jubilo,
Tut kutschieren, reisen, reiten ;
Andre leben so zu Zeiten,
Er lebt immer so,
Immer so,
Immer so [1] !

L'impression pénible qu'avait provoquée l'incident du cliché se dissipait. La voix chaude et forte de Marfa Kiefer emplissait la salle basse du petit restaurant et tous l'écou-

1. Pierre du Côté-du-Beurre
Vit dans la jubilation,
Conduit, voyage, va à cheval,
D'autres font tout cela de temps à autres,
Lui, il vit toujours ainsi,
Toujours ainsi,
Toujours ainsi.

taient avec un visible plaisir, en criant : bravo, bravo ! pour l'encourager. Il continua :

Pieter van der Butterseiten
Trinket nichts als Sekt.
Andre trinken's erst im Sterben,
Noch ein Stündlein zu erwerben ;
Er trinkt's, weil's ihm schmeckt,
Weil's ihm schmeckt,
Weil's ihm schmeckt [1] !

Il descendait aux dernières profondeurs de l'octave et l'ultime note vibrait gravement au creux des oreilles attentives :

Pieter van der Butterseiten
Ist voll Mannesmut.
Trifft's ihn einmal auszugleiten,
Fällt ar auf die Butterseiten
Und dort ruht sich's gut,
Ruht sich's gut,
Ruht sich's gut [2]

Les applaudissements éclatèrent et tous les buveurs choquèrent leur verre contre le sien.

— Hem ! Hem ! — fit-il en toussant pour s'éclaircir la voix. — Ça gratte dans les notes basses. Je connais ça. Demain, je suis aphone !

— Buvez un grog chaud, — lui conseilla un de ses compagnons.

1. Pierre du Côté-du-Beurre
Ne boit que du champagne,
D'autres en boivent au moment de mourir
Pour prolonger leur souffle d'une petite heure,
Lui, il en boit parce que c'est bon,
Parce que c'est bon,
Parce que c'est bon.

2. Pierre du Côté-du-Beurre
Est rempli de courage.
S'il lui arrive de glisser,
Il tombe du côté du beurre,
Et là on se sent bien à l'aise,
Bien à l'aise,
Bien à l'aise.

— Allez donc chez le professeur Spass, — remarqua un autre convive, — il a opéré le ténor Schoenbank. Il vous rendra instantanément la voix. C'est une célébrité et il est très gentil pour les artistes ; il n'exige aucune rétribution.

— Où demeure-t-il? — interrogea Marfa Kiefer.

— Juste en face de votre hôtel; vous reconnaîtrez sa clinique à première vue ; un bâtiment à un étage au milieu d'un jardin.

— Merci, messieurs, et bonsoir !

Marfa Kiefer se retira, très digne, après avoir payé.

***

Le lendemain matin, le chanteur endossa son plus beau costume. Il aimait les contrastes violents. Son pantalon gris à raies noires tranchait sur le bleu foncé d'une redingote à vastes pans ; un gilet à fleurs laissait apercevoir par une large échancrure une cravate mordorée ; son chef était surmonté d'un chapeau mou verdâtre aux ailes démesurées.

Il découvrit sans peine la clinique du professeur Spass, traversa le jardin aux pelouses soigneusement tondues, pénétra sous une voûte de pierre et lut sur le verre dépoli d'une porte :

Wartesaal (Salon d'attente)

Il tourna le bouton et entra, légèrement émotionné. C'était la première fois qu'il venait chez un spécialiste. Dix ou douze personnes occupaient les sièges épars. Deux petits distributeurs automatiques fixés au mur, l'un peint en rouge, l'autre en bleu, attiraient l'attention de Marfa Kiefer. Il s'approcha d'eux, très intrigué. Une pancarte en trois langues donnait l'indication suivante :

Les clients qui viennent pour la première fois sont priés de mettre dix pfennigs dans la fente du distributeur rouge ; les autres, dix pfennigs dans la fente du distributeur bleu, et de garder le jeton qu'ils recevront jusqu'à l'appel de leur numéro. Ils le remettront alors à la personne qui les introduira.

Le sens pratique de cette innovation, qui supprimait les contestations et départissait la clientèle sans augmentation de

personnel, plongea l'inventeur Kiefer dans un étonnement respectueux. Il glissa dix pfennigs dans le distributeur rouge. Un déclic tinta et la fente inférieure de l'appareil laissa dépasser un jeton rouge qui portait le numéro 5. Il s'en saisit, puis chercha une place dans l'embrasure d'une fenêtre.

Après avoir observé les figures mornes de ses compagnons, il se plongea dans la lecture d'une revue qui datait de trois ans. De temps en temps une infirmière en tablier blanc ouvrait une porte rembourrée et appelait un numéro, en y joignant la désignation d'une couleur. Sa voix de crécelle secouait l'apathie désespérante des malades ; l'un d'eux se levait, disparaissait dans l'entre-bâillement du battant. On ne le revoyait plus. Était-il occis, découpé, consommé sur place? Rentrait-il dans la vie? retournait-il vers les siens par un couloir mystérieux, semé d'embûches? Énigme! La porte absorbait, l'une après l'autre, toutes ces existences qu'elle ne rendait plus. Le nombre des patients diminuait toujours et Marfa Kiefer sentait le danger s'approcher de lui. Il regretta fort d'être venu. Il quitta sa place, se dirigea vers l'entrée. Horreur ! la porte ne s'ouvrait que de l'extérieur. Un ressort ingénieux la refermait automatiquement tel un trébuchet. Plus de retraite possible. Il fallait suivre la filière, répondre à l'appel de l'infirmière en bonnet tuyauté.

— Numéro 5, rouge !

Marfa Kiefer était pris. Il s'agissait de marcher courageusement vers l'inconnu. Il suivit son introductrice et lui remit son jeton. Elle le conduisit dans une petite pièce carrée, devant un bureau recouvert d'un drap vert. Une femme vêtue de noir était penchée sur un gros registre. Aucun détail de l'ameublement n'éveillait l'idée de la médecine. On se fût plutôt cru chez un avoué, ou chez un notaire.

L'infirmière avait disparu ; il était seul devant la femme en deuil qui releva la tête, le fixa froidement et lui demanda :

— Vous venez pour la première fois chez le professeur Spass?

— Oui, madame?

— Vous vous appelez?

— Kiefer.

— Prénoms?

— Marfa.

— Profession?

Marfa Kiefer pour se donner du courage en exaltant son individualité, répondit orgueilleusement :

— Inventeur.

— Né?

— A Pressbourg, près de Vienne, Autriche.

— Quel mois, quelle année?

— Le 5 avril 1875.

— Religion?

— Catholique.

Son étonnement allait croissant. Comme un greffier de juge d'instruction, la femme en noir consignait toutes ses réponses. Il se souvint avec effroi qu'il avait eu cinq jours de prison pour avoir rossé le guet une nuit où il était ivre.

L'interrogatrice continuait :

— Marié?

— Non, célibataire.

— Vos parents vivent-ils encore?

— Ils sont morts?

— De quoi?

Voilà qui était trop fort. En quoi la mort de ses parents pouvait-elle intéresser son enrouement? Mais la femme le fixait impérieusement. Il balbutia :

— Ma mère est morte hydropique et mon père d'hémiplégie.

— Avez-vous des cas de maladies contagieuses ou de tuberculose dans vos ascendances?

— Je ne sais pas, madame?

— Comment, vous ne savez pas?

— C'est-à-dire...

Il se rappela un oncle pochard et galantin que le destin facétieux avait affligé d'une maladie juvénile à l'âge de soixante-dix-huit ans.

— Eh bien? — fit la dame impatientée.

Il lâcha crûment la chose, ayant complètement oublié le terme technique convenable. Le rouge de la honte envahit aussitôt son visage. Mais son interrogatrice ne se troubla pas pour si peu. Elle remplissait consciencieusement la feuille de Marfa Kiefer.

— Avez-vous eu vous-même une maladie infectieuse : la fièvre typhoïde, la phtisie, le croup?

— Non, pas encore.

Voilà qui n'était pas ordinaire : raconter à une étrangère vêtue de noir tous les détails de sa vie, toutes ses tares et celles de sa famille, à cause d'une simple inflammation du larynx !

— Et vous demeurez?

— Hôtel du Cygne.

— Merci. Voulez-vous signer.

Elle lui tendit la plume d'une main et lui montra de l'autre la place où il devait apposer son paraphe. Il s'exécuta.

La femme appuya sur un bouton. Une porte s'ouvrit et un homme encore jeune entra, revêtu d'une longue blouse blanche de clinique, le front orné d'un laryngoscope luisant qui lui donnait l'air d'un cyclope. Il prit la feuille que lui tendait la préposée aux interrogatoires, la parcourut des yeux et, montrant le chemin par lequel il était venu, il dit au nouveau client :

— Veuillez me suivre.

Marfa Kiefer franchit la porte qu'il referma poliment derrière lui. Une odeur d'hôpital lui emplit les narines, relents de phénol et d'éther. La lumière du jour entrait à flots par de larges baies sans rideaux et sur des étagères de cristal luisaient l'acier des instruments et le verre des flacons.

Dans un coin de la pièce un tabouret vissé au plancher s'adornait de tiges de métal mystérieuses.

— Asseyez-vous. — indiqua le docteur.

Marfa Kiefer s'installa sur la sellette.

En un clin d'œil, il fut immobilisé ; sa tête était prise dans un étau ; le médecin, placé en face et contre lui, tira un rideau noir pour faire l'obscurité, tourna le commutateur d'une lampe électrique située juste au-dessus du crâne du patient, rabattit devant son visage le réflecteur circulaire qui décorait son front. Un miroitement de phare aveugla Marfa Kiefer.

— Ouvrez la bouche !

Le docteur avait saisi prestement, entre son pouce et son index, à travers une gaze asceptique la langue du sujet et la tirait victorieusement à lui. Il enfonça un instrument de métal dans l'abîme de la gorge.

— Dites : ah ! ah ! ah !

Marfa-Kiefer gonfla les veines de son cou et n'émit que des sons indistincts.

— Plus fort !

La salive lui noyait la glotte ; il faillit s'étrangler. Mais le docteur était sans pitié.

— Dites : eh ! eh ! dites : uh ! uh !

Quand Marfa Kiefer eut fini de massacrer douloureusement les voyelles, le praticien retira son instrument et lâcha la langue du patient qui rentra sous la voûte du palais avec la rapidité d'un lézard dans son trou. Il était temps, du reste, Marfa Kiefer bleuissait et ses yeux étaient pleins de larmes.

Un silence angoissant régna. Ce jeune docteur ne jugeait pas à propos de converser avec les victimes numérotées que le destin lui envoyait. Il dictait des ordres précis et brefs, c'était tout.

Marfa Kiefer, les yeux agrandis par l'épouvante, suivait tous les gestes de son bourreau. Ce dernier roulait de petits tampons d'ouate autour de quatre minces baguettes de bois. Ses doigts agiles rappelaient les pattes de quelque monstrueuse araignée en train de recouvrir d'un suaire de soie le corps d'une proie vivante. Quand il eut fini, il choisit à portée de sa main un flacon, le déboucha, trempa les quatre baguettes dans le liquide incolore qu'il renfermait.

Marfa Kiefer échafaudait les hypothèses les plus saugrenues quand le docteur lui saisit le nez et, avant qu'il fût revenu de sa surprise, lui planta une baguette dans chaque narine, profondément. Un titillement douloureux contracta ses muqueuses.

— N'éternuez pas ! — ordonna le jeune médecin.

Puis il enfonça les deux dernières aiguilles de bois dans les oreilles, s'essuya gravement les doigts, recommanda au malheureux de ne pas bouger, ouvrit le rideau, éteignit la lampe, releva son réflecteur sur son front et partit.

Marfa Kiefer était furieux. Sa tête immobilisée dans deux griffes d'acier devait ressembler, avec ces bâtons fichés dans les trous de son visage, à une pelote à épingles. L'odeur âcre de la solution, qui imprégnait l'ouate, l'asphyxiait. Les tympans lui faisaient mal. Ah ! s'il avait su, il ne serait jamais

entré dans cette boîte ! Il essaya de rugir, mais sa voix s'éteignit au fond de son gosier ; la porte s'était rouverte ; le jeune docteur réapparut accompagné d'un médecin plus âgé, également revêtu de blanc et muni d'un miroir frontal.

Le nouveau venu prit sur une table la feuille signalétique de Marfa Kiefer pour y jeter un regard rapide, tandis que son jeune confrère lui bredouillait confidentiellement à l'oreille les détails de son diagnostic. Il opina doucement du chef ; puis le jeune interne s'éloigna en saluant son supérieur avec déférence.

« C'est le professeur lui-même », pensa Marfa Kiefer.

Le professeur avait pris place sur le siège qui faisait vis-à-vis à la sellette du patient. Il retira avec dextérité les quatre aiguilles de bois, sourit d'un air jovial et interrogea :

— Ça va mieux?

— Oui, monsieur le professeur Spass, — affirma Marfa Kiefer reconnaissant.

Et il se moucha vite, le docteur ayant desserré les boulons qui maintenaient ses pariétaux.

— Je ne suis pas le professeur Spass, — remarqua le médecin. — Je suis le premier assistant du professeur, et je m'appelle Reitmeier. Je vous présenterai plus tard au professeur docteur Spass.

« Par combien de mains vais-je passer? » se demanda Marfa Kiefer pendant que le docteur Reitmeier faisait converger les rayons du réflecteur sur sa luette anesthésiée.

— Mon cher monsieur, vous avez un kyste sur les cordes vocales. Oh ! ne vous effrayez pas ; ce n'est rien de bien grave. Tenez, — continua-t-il en prenant une feuille de papier et un crayon, — voici vos cordes vocales, n'est-ce pas, eh bien, une tumeur de la grosseur d'une tête d'épingle est située sur la face antérieure, à gauche. Habituellement, vous ne sentez rien; aussitôt que sous l'influence d'un refroidissement, ou de toute autre cause, votre larynx s'enflamme, la tumeur grossit, déborde sur l'intervalle que vous voyez ici et vous n'émettez plus les sons qu'avec difficulté. C'est très simple, n'est-ce pas ?

Marfa Kiefer hocha la tête, approbativement, tout en se disant que la mort de son père, la maladie de son vieil oncle et

la date de sa naissance n'avaient pas grand'chose à faire avec ce diagnostic.

Mais le docteur loquace continuait à pérorer :

— Il faut vous faire opérer. Vous entendez : il le faut ! Sans cela vous aurez des rechutes continuelles, toujours plus fréquentes et qui sait, des complications dangereuses pourraient survenir. L'opération est un enfantillage ; une simple piqûre ! Seulement quinze jours de repos consécutifs sous notre contrôle sont indispensables. Nous sommes très bien installés ici. Nous avons des chambres à partir de vingt marks par jour, pension et soins compris. L'opération elle-même coûte cinq cents marks. Vous comprenez, c'est le professeur Spass ! Son nom est une garantie. Quand avez-vous le temps?

Marfa Kiefer comprit qu'il était perdu s'il refusait. Il ne sortirait pas vivant de cette caverne. Les supplices les plus raffinés s'évoquèrent à son esprit. Il essaya de gagner du temps.

— Pas maintenant. Dans deux mois, oui !

— Oh ! ça ne presse pas ! Alors nous disons dans deux mois. Très bien, très bien ! Voulez-vous signer cette déclaration.

Le docteur lui tendit un formulaire tout imprimé. Il signa, les yeux fermés.

— Venez ! — dit le docteur en se levant.

Marfa Kiefer fit craquer ses jointures. Il aspira tout ce que sa vaste poitrine pouvait contenir d'air. La tentation d'étrangler le docteur lui traversa l'esprit. Mais après? Il y avait trop de portes ; il ignorait le chemin. Mieux valait patienter.

Son guide lui fit suivre un couloir et l'introduisit enfin dans le sanctuaire du professeur Spass.

Un petit homme âgé, barbu et chauve, était assis devant un bureau monumental. Il releva la tête ; ses grandes lunettes d'or étincelèrent.

— Cher maître, voici un nouveau patient, — dit le docteur Reitmeier en posant sur le bureau du professeur la feuille signalétique et la déclaration signées par Marfa Kiefer. — Monsieur, du reste, veut se faire opérer dans deux mois.

Le professeur mesura du regard le colosse et poussa un gloussement bref.

Puis il saisit un feuillet de papier, y traça hâtivement

quelques lignes et le tendit au docteur Reitmeier. Il se replongea ensuite dans la lecture d'une brochure médicale, sans plus s'inquiéter de la présence des deux intrus.

Reitmeier tendit le papier à Marfa Kiefer :

— Voici une ordonnance du professeur : un liquide à inhaler trois fois par jour avant les repas. Vous achèterez un pulvérisateur Spass. C'est indispensable. Vous trouverez l'instrument dans toutes les pharmacies de Bonn.

Le professeur Spass releva de nouveau la tête et gloussa faiblement en signe d'approbation. Il quitta son bureau, se plaça devant Marfa Kiefer qui le dépassait de trois têtes, lui agrippa un bouton de gilet qu'il se mit à faire tourner rapidement entre ses doigts et, desserrant ses lèvres pincées, il récita d'une voix glapissante :

— N'allez pas vous faire traiter le gosier par un charlatan ou je ne réponds pas de vous, mon garçon. Vous êtes dans de mauvais draps, mais nous vous en sortirons, avec l'aide de Dieu.

Évidemment il devait tenir exactement le même discours à chaque client. Le docteur Reitmeier s'étant modestement retiré, le professeur Spass tira Marfa Kiefer par son bouton et ouvrit une porte dérobée, cachée dans l'épaisseur de la muraille.

O stupeur ! Marfa Kiefer se retrouvait dans le prétoire où la femme-juge l'avait interrogé.

— C'est quarante marks, — lui dit-elle sans aménité.

Marfa Kiefer sursauta. L'énergie du désespoir lui rendit l'usage de la parole. Il s'adressa au professeur qui remettait à la femme en noir le dossier du patient.

— Monsieur le professeur. On m'a adressé à vous parce que vous soignez les artistes à titre gracieux.

— Vous êtes inventeur, mon garçon. Vous n'êtes pas artiste, — répliqua sèchement le professeur en lui montrant son état signalétique.

Marfa Kiefer maudit sa vanité intempestive et rectifia non sans ardeur :

— Je suis inventeur à mes heures, mais de mon métier, je suis artiste, monsieur le professeur, chanteur d'opéra. Je suis Marfa Kiefer, du théâtre de Halle. Je chante ce soir la partie

de Sarastro dans *la Flûte enchantée.* Vous pouvez vous renseigner.

Les yeux du professeur Spass jetèrent des éclairs derrière ses lunettes.

— Pourquoi vous faire passer pour inventeur? — cria-t-il sur un mode aigu. — Le moindre mensonge dans vos déclarations peut influencer notre diagnostic.

Il déchira rageusement la feuille si soigneusement remplie et la déclaration signée.

— Vous ne devez rien, bien entendu, puisque vous êtes artiste. Et quant à l'opération elle n'est pas absolument indispensable. Au revoir, monsieur.

Le rouge de la honte envahit le front de Marfa Kiefer. Il voulut se justifier.

— Permettez, monsieur le professeur, — dit-il gravement en tirant de sa poche le cliché mystérieux. — Regardez cela !

Il plaça son cliché contre la fenêtre.

— Je n'ai pas le temps.

Mais Marfa Kiefer inexorable, le doigt tendu, continua :

— Vous ne voyez pas là, en haut, à gauche, un point lumineux?

Le professeur Spass écarquilla les yeux.

— Ce point lumineux, c'est le cinquième élément. Vous entendez : le cinquième élément. Il impressionne la couche sensible à travers une plaque d'or. Il m'a fallu dix ans pour le découvrir. C'est plus fort que le radium !

Le célèbre spécialiste lui jeta un regard en coulisse, mais Marfa Kiefer, exalté et sincère, faisait gronder sa basse enrouée :

— Je prépare une pommade qui guérira la tuberculose, le phylloxéra, la fièvre aphteuse. Pas plus gros qu'un grain de mil dans la paume droite. Et tous les médecins sont fichus !

Marfa Kiefer se tut et remit son cliché dans sa poche. Le professeur Spass le regardait faire, songeur. Il s'approcha de lui et, le touchant familièrement à l'épaule en se haussant sur la pointe des pieds, il lui dit :

— Vous êtes très fort, mon garçon !

Il fouilla dans sa poche, en tira deux pièces d'or, les glissa

dans la main du chanteur étonné et, le poussant dehors par une sortie dérobée qui donnait sur le jardin, il répéta :

— C'est très bien, mais n'y revenez plus !

Ce fut le seul profit que Marfa Kiefer tira de son invention.

II

LA MORT DE LOHENGRIN

Depuis six mois déjà, j'étais inscrit comme *Hospitant* (étudiant hospitalisé) à l'université de Munich et je ne connaissais pas encore un seul opéra de Wagner. Mes maigres ressources ne me permettaient que le parterre ; la perspective d'entrer au Théâtre-Royal à six heures de l'après-midi, pour y danser, alternativement, sur chaque jambe, jusqu'à onze heures de la nuit, me donnait des crampes anticipées.

C'est alors qu'Epimachus Schmalzhacker pénétra dans ma vie. Un soir, où le carnaval munichois emplissait les rues et les lieux publics de cris et de gestes incohérents, il vint s'asseoir à côté de moi, à la table d'un petit *Weinrestaurant*, où je buvais du punch, avec quelques camarades.

Suivant les habitudes obséquieuses de la politesse allemande, il inclina le buste et se présenta à voix basse :

— Épimachus Schmalzhacker !

Mon voisin me dit à l'oreille :

— C'est le premier ténor de l'Opéra.

Et je fus envahi de respect.

La glace fut vite rompue. Il se mit à parler de son art, de ses triomphes, de ses collègues, de cette vie mystérieuse des coulisses, que j'ignorais encore, en termes imagés et choisis. Il était instruit et ne rappelait en rien ces chanteurs célèbres, sortis d'une échoppe de savetier. Il me fut tout de suite sympathique, par antithèse. A ma maigreur nerveuse de Latin, à mes cheveux noirs, à mon exubérance, à mon baragouin imagé, il opposait un teint rosé, luisant de graisse, une chevelure blonde et rare, des yeux clairs, d'un bleu de myosotis, des

jambes courtes, légèrement arquées en dedans, une main potelée, aux doigts courts, des gestes arrondis et calmes, une diction pondérée, d'une incomparable pureté.

On vint à parler des familles régnantes. Sa connaissance du Gotha nous stupéfia. Il comptait une foule d'altesses sérénissimes au nombre de ses amis et nous éprouvions une certaine gêne à nous sentir si débraillés et si vulgaires.

Pour dissiper cette gêne, je le priai de chanter. Il acquiesça avec bonhomie, et, dans le grand silence qui venait de se faire, il entama le récit de Graal :

In fernem Land, unnahbar euerer Schritten,
Liegt eine Burg, die Montsalvat genannt...

Nous retenions nos souffles, en écoutant la légende de *Lohengrin*.

Epimachus Schmalzhacker avait quitté sa chaise ; tout son petit être court et rond nous dominait, en gestes hiératiques. Son regard humide s'égarait au-dessus de nos têtes, vers une chose invisible et lointaine, sans doute la colline merveilleuse, où le château du Graal dressait ses tours crénelées dans le ciel pur.

Epimachus Schmalzhacker laissait sa voix résonner dans le silence attentif. Très sûr de lui, il détaillait complaisamment la phraséologie pathétique de Wagner. Il balançait chaque mot sur ses lèvres, puis le jetait, très loin, sans efforts apparents, tel un discobole. Les vibrations des consonnes emplissaient nos oreilles. Le punch aidant, j'étais très ému.

La main droite tendue vers le ciel, les talons réunis, dressé sur la pointe des pieds, pour paraître surhumain, les veines du cou gonflées par l'effort, la poitrine en avant, les poumons pleins d'air, il lança la dernière phrase, où Lohengrin dévoile son incognito en notes suraiguës :

Vom Graal ward ich euch daher gesandt.
Mein Vater Parzival trägt seine Krone :
Sein Ritter, ich, bin Lohengrin genannt !

Les applaudissements éclatèrent ; on se pressait autour de lui ; des mains se tendirent, qu'il serra modestement. Il saisit

son verre de punch en vida le contenu, d'un seul coup, dans son gosier monstrueux. Sa pomme d'Adam tremblait comme un biceps d'athlète. Une passion brusque pour ce chanteur à la mine poupine et blonde s'empara de moi. Je levai mon verre de la main gauche, en lui criant :

— Rendez-moi raison !

La cérémonie est compliquée et incommode. On boit les bras entre-croisés, en se gardant de verser une seule goutte. Les lumières dansaient devant mes yeux ; les murailles avaient perdu leur belle rigidité perpendiculaire, mais je parvins à m'affermir sur mes jambes. Les verres vidés, nous nous tutoyâmes, comme il est prescrit. C'est ainsi qu'Epimachus devint mon ami.

***

Chaque dimanche, Schmalzhacker vient me prendre au saut du lit. Nous allons le long des rues silencieuses, où toutes les boutiques sont closes, jusqu'à la place de l'Odéon, noire de monde. La musique militaire y donne un concert à onze heures, lorsque la garde de la Résidence royale est relevée. Nous regardons défiler le piquet de soldats. Ils jettent la jambe en avant d'un geste sec et mécanique, ce qui leur prête des apparences d'automates. Leurs casques à pointe reluisent au soleil. Sous le Hall des Maréchaux, en haut du large escalier de pierre flanqué de deux lions héraldiques, un soldat-musicien prépare les pupitres pliants. Les gamins courent le long de la corniche de granit. Des bandes de pigeons s'abattent sur le pavé en mosaïque de la place, comme à Venise. Ils nichent dans la façade de l'église des Théatins, blanche de guano, et leur familiarité n'épargne guère les toilettes neuves des promeneurs. La large perspective de la Ludwigstrasse, bornée par un arc de triomphe, donne à ce coin de la ville un charme florentin, qu'accentuent les arêtes sévères et les toits plats des palais aux fenêtres cintrées.

Le programme du concert est affiché le long du mur du Hall des Maréchaux. Le nom de Wagner y reparaît souvent. L'ami de Louis II, jadis bafoué et chassé de Munich, est devenu le héros local, depuis que d'ingénieux impressarios

ont trouvé le moyen d'attirer avec ses opéras de longues théories de touristes.

Nous fendons la foule pour nous rapprocher. L'orchestre joue le final de la *Walküre*. Cicerone obligeant, Epimachus Schmalzhacker guide mon ignorance, à travers le dédale des harmonies. Voici le motif de Loge, le dieu du feu, qui fuse en gerbes d'étincelles, puis les accords graves qui marquent la colère de Wotan, le dieu borgne. L'appel prophétique de Siegfried se dessine déjà et le sommeil magique croule en vagues infinies et monotones sur la conscience de Brünnhild, déesse dépossédée.

Je me familiarise avec toute la légende de la Tétralogie. Ces dieux aux passions humaines, cupides et rusés, ces héros enfantins aux gestes brutaux, retiennent mon attention et l'éclat des cuivres ou le nasillement des bassons les font surgir dans ma cervelle en attitudes compassées et grandiloquentes.

Epimachus Schmalzhacker entremêle ses explications de souvenirs personnels. Il incarne la plupart des héros wagnériens : il est Siegmund et Siegfried, Tristan et Lohengrin, Lohengrin surtout. Il marche à mon côté, la pointe des pieds en dehors, le buste très droit. Son chapeau mou a les allures nobles du casque d'argent aux ailes de cygne ; son veston anglais moule sa poitrine grasse comme la cotte de maille de l'époux d'Elsa et il salue mystiquement, d'un léger signe de tête, les connaissances qu'il rencontre.

Le concert fini, nous suivons la foule, qui s'écoule le long des rues étroites et nous allons déjeuner à la vieille brasserie du Franciscain, en face du Théâtre-Royal. Je regarde avec envie la masse orgueilleuse du temple, où mon glorieux ami personnifie, devant la foule attentive, les idoles surhumaines qu'enfanta le musicien-poète.

Je trouve alors que Schmalzhacker a les jambes bien courtes, la face bien grasse, le ventre bien proéminent ; mais il a le verbe sonore et clair et l'humanité s'est habituée depuis longtemps à nourrir sa fantaisie d'illusions. S'il n'y avait pas un écart irréductible entre le rêve et la réalité, quelle valeur aurait encore le rêve? La vie est un miroir grotesque, qui déforme les apparences. Il ne faut pas s'attarder devant elle, si l'on veut garder une foi réconfortante dans l'idéal.

La brasserie du Franciscain, enfumée et bruyante, s'abrite au fond d'une cour obscure. Les nappes de couleur, d'une propreté douteuse, reluisent, toute la journée, sous l'éclat des becs Auer. C'est là que fréquentent chanteurs et acteurs du *Hoftheater*. On y potine devant une cruche de bière brune, en dévorant des saucisses blanches et molles, qui fondent dans la bouche. Dehors, le soleil brille ; les bourgeois endimanchés promènent leurs femmes, à petits pas compassés. Dehors, c'est l'existence banale et réaliste. Ici, c'est la vie artificielle, comme la lumière, d'êtres humains, dont quelques génies monstrueux ont fait des pantins...

*
* *

Epimachus Schmalzhacker pouvait disposer chaque jour d'un fauteuil d'orchestre et je ne quittais plus le *Hoftheater*. Toutes les partitions de Wagner m'étaient devenues familières. Mais c'était encore *Lohengrin* qui me plaisait le plus. Sans doute me rappelais-je, en voyant Epimachus en scène, le soir de carnaval où je l'entendis pour la première fois. Peut-être avais-je l'obscure intuition de sa fin. Peut-être ressentais-je avec plus de force les divergences fondamentales, qui existaient entre son extérieur et le héros qu'il personnifiait. J'admirais davantage la puissance d'illusion dont il disposait.

Quand il apparaissait en scène, traîné par un cygne automatique, au troisième plan, j'attendais avec effroi le moment où il relèverait l'interminable Elsa, écroulée sur le sol. L'angoisse du ridicule me mordait au cœur et j'épiais, dans l'obscurité de la salle, les physionomies de mes voisins immédiats. Mais quand il poussait son

Heil Dir, König Heinrich !

sa forte voix le grandissait, d'un seul coup, et je m'apercevais que nos yeux mentent.

Il sortait souvent le soir avec moi et fréquentait de préférence les restaurants obscurs, où l'on sert le vin du Tyrol sur des tables de bois blanc. Il buvait beaucoup, mais son

humeur demeurait inaltérable. Si on le priait de chanter, il s'exécutait de bonne grâce, surtout quand il y avait des dames.

Il aimait à faire pâmer les femmes, en leur sortant ses plus hautes notes. Cet exhibitionnisme platonique était la seule sensualité que je lui connusse ; car il était célibataire et menait une vie chaste.

Cependant un jour, au Jardin royal, où l'on déguste des glaces sous les marronniers, je le vis attablé avec une femme élégante et couverte de bijoux. Il ne me remarqua pas, tout entier à ses fonctions de chevalier servant. Je flairai quelque aventure et je résolus, le lendemain, d'aller le relancer à la brasserie du Franciscain.

Il n'était pas encore là, quand j'arrivai. La table à laquelle il avait coutume de s'asseoir était occupée par ses collègues. Ils discutaient avec vivacité. A mon approche, ils se turent et me saluèrent d'un air contraint.

— Où est Epimachus? — demandai-je.

— Vous ne savez pas la nouvelle? — me dit le régisseur.

— Je ne sais rien, — répondis-je, en m'asseyant.

— Epimachus a été enlevé !

— Enlevé ! Par qui?

— Par une Américaine, qui le poursuivait de ses assiduités.

— Mais encore, je ne m'explique pas...

— Oh ! c'est bien simple. La femme est millionnaire et veut l'épouser.

— Ce n'est pas une raison pour partir !

— Elle est jalouse. Elle veut Lohengrin pour elle toute seule.

— C'est une perte, — objectai-je avec conviction.

Les têtes se rapprochèrent. Il y eut un moment d'arrêt, comme avant la curée. Ce fut la basse qui donna le signal.

— Hum ! Hum ! — grommela-t-elle, — il était temps qu'il partît.

— Comment? — interrogeai-je, étonné.

Un baryton chauve, à mine résignée, dit avec douceur :

— Il était vidé ! Nous ne devons pas nous illusionner !

— Permettez ! — fis-je avec élan. — Je l'ai entendu dans *Lohengrin* il y a huit jours. Ce fut un vrai triomphe.

— Est-ce que le public y comprend quelque chose ! — flûta le ténor d'opéra-comique.

— Il buvait comme un trou, — déclara le régisseur. — Il en venait à oublier son rôle, à manquer ses entrées.

Et comme il remarquait mon étonnement indigné, il continua :

— Ah ! vous croyez le connaître, mon pauvre monsieur ! Devant une bouteille de vin, les coudes sur la table, il est charmant, je vous l'accorde. Mais au théâtre, c'est une autre affaire !

Les camarades opinèrent de la tête en souriant avec mépris.

— Voilà quatre ans que nous travaillons ensemble. Nous en savons plus long que vous, hein? Mais, monsieur, il n'y a pas une représentation où il n'ait été la victime d'une faiblesse ridicule !

Et comme mes yeux s'ouvraient démesurément, le régisseur répéta :

— Oui, monsieur, ridicule ! C'était plus fort que lui : une sorte de trac insurmontable le prenait en scène. Il a consulté tous les médecins, mais en vain. Il s'était fabriqué à la fin un costume spécial. Tenez, il y a huit jours quand vous l'avez entendu pour la dernière fois, eh bien, ça lui a pris après la *Marche nuptiale*, dans le duo d'amour, juste au moment où il dit à Elsa :

Athmest du nicht mit mir die süssen Düfte !

Un silence suivit. Pauvre Epimachus Schmalzchacker ! Les oreilles devaient lui tinter. Ou bien le gros bébé blond aux yeux de myosotis avait-il la naïveté de croire à la bonté des hommes? Je n'osais pas le défendre, tout en trouvant ma lâcheté méprisable. J'étais frappé moi-même en plein cœur. Il y a toujours un sentiment d'égoïsme dans la douleur que nous causent des révélations odieuses sur le compte d'un ami. Nous souffrons moins pour lui que pour notre idéal détruit. Epimachus Schmalzhacker, pauvre idole d'argile, était renversé de son piédestal. Le casque de Lohengrin avait roulé dans la boue; l'armure d'argent était souillée. Il ne restait qu'un ténor ridicule, enlevé par une Américaine sensuelle.

Je me sentis très malheureux et je quittai la brasserie, sans vider mon verre. Tout le long du chemin, qui me ramenait vers ma chambre d'étudiant, je songeai à Epimachus Schmalzhacker, semeur inconscient d'illusions factices. Plus nos illusions tombent de haut, plus elles nous meurtrissent dans leur chute. Moi, je n'étais qu'un jeune homme, encore vivace et fort, capable d'enfanter d'autres rêves et de chevaucher d'autres chimères. Mais cette femme, déjà mûre, qui se cramponnait ardemment à un fantoche, que dirait-elle, qu'éprouverait-elle quand elle aurait déshabillé son chevalier et trouvé le pauvre homme vulgaire, sous le toc de la cotte de mailles?

Et j'eus, plusieurs nuits de suite, d'étranges cauchemars, où Epimachus Schmalzhacker enlaçait une Elsa convulsée d'horreur, en lui chantant, les yeux détachés des choses d'ici-bas :

Athmest du nicht mit mir die süssen Düfte !

***

Trois ou quatre années s'écoulèrent. J'avais quitté Munich pour Berlin. Quand je passai devant l'Opéra, j'évoquai furtivement le souvenir d'Epimachus Schmalzhacker, telle une pierre qui tombe dans une mare : les cercles concentriques s'espacent vers la rive et le miroir de l'eau reprend toute sa placidité.

A cette époque, la curiosité publique était orientée vers les travaux de Zeppelin. Une nouvelle éclata, qui mit la ville en émoi.

Le dirigeable de l'inventeur, au moment d'atterrir à Echterdingen, près de Stuttgart, avait été jeté contre un poirier par le vent et complètement détruit. C'était une catastrophe nationale. Une souscription publique fut ouverte. Quelques pauvres bougres, à bout de ressources, imaginèrent d'exploiter la situation. Ils débitèrent, à chaque coin de rue, les morceaux du poirier, qui avait causé le désastre. Les arbres de la banlieue de Berlin fournirent un matériel dont le prix de revient était nul.

Un jour, je suivais le large mail, qui relie la porte de Brandebourg au Château-Royal, lorsque, tout à coup, à l'entrée d'un

passage, où la circulation est plus dense, je me trouvai nez à nez avec Epimachus. La surprise me cloua sur place. Vêtu d'une redingote élimée et graisseuse, coiffé d'un feutre verdi, il vendait aux flâneurs des morceaux du poirier d'Echterdingen. Il était devenu énorme. Énorme n'est pas le mot : monstrueux. Monstrueux est encore insuffisant. Il n'y a pas d'épithète capable de caractériser une pareille obésité. Ses jambes ressemblaient à des pieds de billard. Son cou se confondait avec ses épaules. Ses bras trop courts ressemblaient à des nageoires de pingouin. Dans sa face énorme et distendue la graisse avait envahi ses yeux de myosotis, et sa bouche étriquée, ridiculement rouge et petite, avait pris la forme d'un derrière de poule sanguinolant.

On lisait, dans le regard éploré, une faim tenace, une misère profonde, que démentaient toute cette graisse débordante et le teint rosé de la peau, demeurée fine. Il portait la barbe : une barbe en pointe, d'un blond doré comme la croûte des petits pains de luxe. Et, malgré toute cette monstruosité, il avait conservé sa physionomie poupine. Je me sentis saisi de pitié, tant il avait l'air faible, grotesque et malheureux.

— Epimachus ! — lui dis-je, en lui touchant l'épaule.

Son regard vacilla, mais il me reconnut de suite.

O puissance merveilleuse du théâtre ! École incomparable où l'homme apprend à pétrir son masque suivant les besoins de l'heure ! Epimachus eut un beau sourire héroïque ; il enfouit d'un geste prompt ses morceaux de poirier au fond de sa poche, redressa sa taille, brossa de la main les revers de sa redingote et, passant familièrement son énorme bras sous le mien, il m'entraîna en disant :

— Ah ! tu m'as reconnu? Je n'ai pas beaucoup changé, n'est-ce pas?

Il y avait tant d'inconscience ou tant d'angoisse intime dans cette question, que je n'eus pas le courage d'y répondre.

Je l'emmenai dans une petite gargotte. Quand il eut apaisé sa faim et sa soif, il alluma le cigare que je lui offris et se mit à parler de ses malheurs, avec le détachement d'un homme que les contingences de la vie laissent froid.

Il mentait, j'en étais sûr. Mais il mentait si naïvement que

la vérité jaillissait à côté de son récit avec une persistance risible, qui lui échappait.

Il avait épousé son Américaine. Il lui chanta *Lohengrin* pendant deux ans, dans un décor fastueux, où il put satisfaire tous ses appétits d'enfant goulu. C'est alors qu'il commença à grossir, sans avoir l'énergie de réagir. Je me figurai l'étonnement de cette femme, déjà déçue au bout de quelques mois, en voyant son héros se gonfler peu à peu comme une outre et la chasser progressivement du lit nuptial. Lohengrin devenu Falstaff ! Quelle métamorphose ! Elle dut maudire Wagner ; nous sommes enclins à décharger sur les autres la responsabilité de nos sottises. Par bonheur, elle était Américaine et pratique. Elle trouva le moyen de divorcer. Épimachus reçut une légère indemnité qui lui permit de revenir en Europe, presque heureux de sa liberté reconquise.

Il ne se voyait pas tel qu'il était. Il vécut au jour le jour jusqu'à ce que ses ressources fussent épuisées. Puis il frappa à toutes les portes. Aucune rebuffade n'altéra sa confiance. Il roula toujours plus bas, sans comprendre.

Voilà ce que je devinai, en l'écoutant parler d'un ton léger.

— Et tu sais, — ajouta-t-il en terminant, — ma voix est encore plus belle qu'autrefois.

Le restaurant était désert. L'unique garçon sommeillait sur une chaise.

Epimachus se leva et, la main en l'air, sa grosse main dont les doigts ressemblaient à des pis de vache, il commença :

In fernem Land, unnahbar euerer Schritten...

Le garçon sursauta. O l'émotion poignante qui me retourna le cœur ! Je revécus la nuit de carnaval à Munich, notre jeunesse et notre emballement, le geste qui nous avait jetés l'un vers l'autre, la révélation brusque d'un art, qui m'était encore fermé.

Sa voix avait bien la même pureté et la même force, sa diction la même noblesse. Ça n'en était que plus navrant. Il ébauchait les mêmes gestes, prenait les mêmes poses héroïques, regardait toujours au loin, les yeux vagues, le

château crénelé de son père Parsival. Mais son corps déformé soulignait la fallite du Rêve, et quand il termina :

Sein Ritter. ich, bin Lohengrin genannt !

je vis les veines de ses tempes bleuir, tant il donnait d'effort.

C'est ainsi que la mer mauvaise entraîne un homme jeune et vigoureux pour le rejeter au rivage, longtemps après, gonflé, défiguré, méconnaissable.

*
* *

Pendant huit jours, il dormit chez moi, sur le sopha de mon salon. Il se contentait d'une petite couverture mince ; son ventre, qui retombait en plis de graisse, lui servait d'édredon. Il m'avait été impossible de l'habiller. Où trouver des vêtements à sa taille? Il eut fallu les commander sur mesure : je n'en avais pas les moyens. Je lui donnai chaque jour quelque argent, afin qu'il pût manger.

Les gens que j'essayais d'intéresser à son sort se récusaient ; son aspect rebondi et jovial n'engageait guère à la charité. Du reste, il s'accommodait de cette oisiveté nécessiteuse. Pourquoi le plaindre? Il était heureux.

Seulement il commençait à encombrer ma vie. Il empruntait à mes connaissances des sommes que je devais rendre et contractait chez mes fournisseurs des dettes, qu'il me fallait payer. Je résolus de l'envoyer à Munich. Un établissement de nuit, aux allures bohèmes, venait de s'y ouvrir; on y chantait. Epimachus ferait certainement sensation. Kathi, l'hôtesse, que je connaissais personnellement, me répondit qu'elle était prête à accueillir mon protégé, à raison de huit marks par soir. Elle ajoutait : « Si ton gros bonhomme a des fois envie d'un œuf dur ou d'une saucisse il n'a pas besoin de se gêner, mais il faut qu'il chante bien ! »

Quand Epimachus Schmalzhacker apprit l'heureux résultat de ma démarche, il n'en marqua ni étonnement ni reconnaissance. Il se contenta de parler plus souvent de Munich et de son passé glorieux, en agitant fébrilement ses nageoires de pingouin.

Je lui achetai un chapeau mou, aux ailes respectables, une paire de souliers américains et une grande pèlerine noire, qui lui tombait jusqu'aux talons, cachant, du même coup, les détails de son académie et l'usure de sa garde robe. Je l'accompagnai à la gare, par prudence, et lui remis son billet sur le quai du départ. Il n'éprouvait aucune tristesse à me quitter. J'en fus un peu froissé, car je m'intéressais assez à lui, pour encombrer ma pensée du souci de son avenir.

Il me dit :

— Vois-tu, mon vieux, je ne peux pas chanter sous mon nom chez la mère Kathi ; je suis trop connu à Munich. J'ai décidé de m'appeler Alfred Leblond.

— Pourquoi ce nom français? — lui demandai-je, interloqué.

— Ça sonne bien, — remarqua-t-il avec complaisance, — et mon arrière-grand-père maternel était fils d'émigré.

« Adieu, Epimachus Schmalzhacker ! Adieu, gros enfant blond incorrigible, qui as transporté dans ta vie toute la fausseté des décors peints, où tu t'agitais jadis. Tu changes de nom et tu te complais à de nouvelles billevesées, au lieu d'appeler de tous tes vœux la bienheureuse apoplexie, qui te délivrerait d'une vie, que je prévois terrible. Ton pauvre œil bleu clair, qui ne voit pas plus loin que ton nombril, est envers toi d'une indulgence criminelle, Epimachus ! Je t'aime bien, pourtant. Mais je ne crois pas que ce soit pour toi. Je n'ai ni la bonté ni l'altruisme d'un apôtre. Tu es un de mes rêves, entends-tu? Tu es une de mes belles illusions ; tu représentes pour moi un passé plein de promesses, d'enthousiasmes et de naïveté. Voilà pourquoi je t'aime ! Voilà pourquoi j'éprouve si fortement l'horreur de ta monstruosité ! Voilà pourquoi, aussi, j'ai de l'indulgence et de la pitié. Mais tu ne comprendras jamais tout cela, pauvre imbécile, enfoncé dans ton lard ! Tu continueras à grossir, sans égards pour moi. Inconsciemment, tu deviendras la risée de tous ; on se moquera de toi, Epimachus : d'abord avec prudence, puis, devant ton aveuglement, avec cynisme et sans vergogne. Et c'est de moi qu'on se moquera du même coup. Ta bouche en cul de poule, tes petits yeux noyés de graisse, ton ventre et tes cuisses difformes accentueront toujours davantage le ridicule de mes

illusions, qui habitent en toi, de ces illusions dont tu es devenu l'insupportable caricature. Le destin, vois-tu, doit être un diable grimaçant, qui te souffle au derrière avec une paille, tel un enfant qui fait surgir une bulle d'un bol de savon. C'est avec la mousse de ma fantaisie qu'il t'a soufflé dans ma vie. Tu reflétais les couleurs bigarrées de mon ciel et j'ai frappé de joie dans mes mains. Mais le monstre ne s'arrête pas ; il souffle toujours et tu deviens trop gros, Epimachus ! Auras-tu le tact d'éclater avant que j'aie perdu toute faculté de te regretter? Adieu, Épimachus Schmalzhacker ! »

Je ne lui ai jamais tenu ce langage, mais c'est bien là ce que je pensais, pendant que le train démarrait.

***

Munich avait beaucoup changé quand j'y revins passer quelques jours après six ans d'absence, dans l'espoir d'y retrouver un peu de ma jeunesse. Mais n'accusons-nous pas souvent le monde extérieur des changements qui n'apparaissent qu'en nous?

Un soir, Hans Puvogel, vieux poète bougon, qui continuait à traîner, le long des rues, sa jambe artificielle et son facies tourmenté, m'invita à le suivre au cabaret de la mère Kathi. Je n'eus pas le temps de me dérober.

— Tu ne connais pas Epimachus Schmalzhacker, — me dit-il. — C'est un type ! voilà deux ans qu'il ne bouge pas de sa place. Il boit tout le fonds de la patronne.

— Je le connais, — répondis-je avec quelque amertume. — Est-il toujours aussi gros?

— Aussi gros? Quel euphémisme ! Un monstre antédiluvien serait moins embarrassé de sa personne que cet Epimachus ventru qui n'a ni bras ni jambes, à force d'être obèse. Il fait corps avec la table où le hasard l'a conduit. Je ne l'ai jamais vu se lever, même pour les besoins les plus naturels. Je le soupçonne fort de porter quelque appareil ingénieux, qui le met en communication directe avec l'extérieur. Il n'a ni linge, ni habits de rechange, ni parents, ni foyer, ni amis. Il chante, il discourt, il boit et attend. Je ne sais pas ce qu'il attend, par exemple !

— Je croyais qu'il s'appelait Alfred Leblond?

— Il a voulu qu'on imprime ce nom-là sur le programme ; mais il s'empresse de révéler à tout le monde sa vraie personnalité, car il aime à parler de son passé.

— Sa voix est-elle toujours belle?

— Étonnante. Où prend-il tout ce souffle? Je crois qu'il est plein de vent comme un soufflet ou comme un ballon.

Nous étions arrivés sous la lanterne de fer forgé qui surplombe l'entrée du cabaret. Hans Puvogel s'effaça pour me laisser passer.

Dans un boyau étroit et enfumé s'entassait un public de littérateurs, d'artistes, d'étudiants et de commis. Les visages jeunes dominaient. A l'âge où les pensées sont encore imprécises et tumultueuses, on n'aime guère la solitude de la nuit. Les murs disparaissaient sous un amoncellement de cadres ; toutes les lignes, toutes les tonalités, toutes les formules et toutes les techniques se rencontraient là.

Tandis que nous nous frayions un passage entre les chaises, j'entendais, par-dessus le bruit des conversations, la voix claire d'Epimachus encore lointaine, et les accords atténués du piano. Les mots m'arrivaient très distinctement :

Das süsse Lied verhallt.
Wir sind allein, zum ersten Mal allein,
Seit vir uns sahn.

Et je revoyais la scène ; les pages viennent de disparaître en longue théorie blanche. Les lourdes tentures retombent et, dans la chambre nuptiale, mi-obscure, le chevalier d'argent, beau de tout le mystère qui l'enveloppe, prend la main d'Elsa. Tous deux prêtent l'oreille à la chanson, qui décroît le long des escaliers magnifiques. Tous deux prêtent l'oreille à l'autre chanson passionnée, qui gronde au fond de leurs cœurs ardents...

En passant, je remarque trois masques à une table. C'est vrai, je l'avais complètement oublié! C'est le carnaval à Munich. Une redoute vient de finir, lâchant toute une foule bariolée dans les restaurants de nuit, une foule avide d'incohérence, impatiente de travestir la réalité.

Nous sommes arrivés au fond du cabaret. Sur une petite

estrade un pianiste aveugle, à la face émaciée, laisse errer ses doigts osseux sur les touches d'ivoire. Kathi, l'hôtesse, me salue d'un petit air entendu, un doigt sur la bouche. On se recule pour nous faire place, on se tasse sans bruit et j'aperçois enfin dans la pénombre la face rutilante d'Epimachus. Sa main difforme, contractée sur son verre de vin, sa bouche rose ouverte en O ridiculement minuscule, il chante, il chante ! Le spectacle est horrible et touchant. Involontairement je baisse les yeux. Mais je les relève au bruit des applaudissements. Mon regard rencontre celui d'Epimachus; il va me voir, il va me parler. Je veux le prévenir.

— Mon vieil Epimachus !

Il ne m'a pas entendu, sans doute. Il me fixe de ses petits yeux de myosotis. Aucune flamme ne les anime : ni la sympathie, ni la haine ne les remplit. Il me regarde avec indifférence, sans me reconnaître, sans *vouloir* me reconnaître, je le sens. Et c'est en moi un grand déchirement, comme si tout mon passé m'abandonnait d'un seul coup. Je devine, dans l'obscurité du recoin où il se cache, son corps monstrueux, qu'il ne peut plus mouvoir. Une honte brusque me saisit : le sang afflue à mon visage. N'est-ce pas moi qui l'ai amené ici, pour en débarrasser ma vie ? Ne surgit-il pas dans ce bouge, masse informe, comme un reproche vivant à ma lâcheté.

J'entends bien l'appel de ma raison, la logique spécieuse que la vie nous inculque pour contrecarrer les effets de notre sentimentalité. Elle me dit, cette raison, que je ne saurais être responsable du sort d'une épave aussi lamentable, qu'aucune morale ne peut m'astreindre à lutter contre l'irrémédiable. Mais une voix plus douce, plus pitoyable et plus persuasive répond à toutes les objections : « Non, non, non, tu ne devais pas agir ainsi. Ne comprends-tu pas la logique implacable des événements? Tu retrouves, par un soir de carnaval, après de longues années, le spectre de ta jeunesse, ta première illusion. Insensiblement le cercle inéluctable du destin se referme et te ramène à ton point de départ. Regarde-le, ton passé ! Vois ce que tu en as fait, ce que tu en as laissé faire ! Tu l'as renié, il te renie à son tour. Il te paraît horrible, ce soir, parce que tu fus horrible envers lui. Non, non ! N'essaye pas de te justifier

avec les lieux communs de l'égoïsme humain. Je suis la voix de ton cœur et la raison ne prévaut pas contre moi ! »

Autour de nous sévit la gaîté factice des noctambules. Hans Puvogel, debout, remâche en rimes sonores les injustices sociales. Une femme-peintre, échevelée, est secouée d'un rire hystérique.

Je veux m'enivrer pour ne plus voir, pour ne plus entendre, tandis qu'Epimachus Schmalzhacker, penché vers son voisin, lui parle du temps fabuleux où il personnifiait Lohengrin aux yeux de la foule ébahie et respectueuse. Je bois, je bois toujours ! L'air est irrespirable et la fumée m'oppresse. Je bois ! D'aucuns m'adressent la parole ; je ne réponds pas, je bois ! Je voudrais oublier la voix intérieure, qui me déchire l'âme. Je bois ! Épimachus respire dans son coin. Ses poumons puissants que, par miracle, la graisse a épargnés, ont un jeu régulier, dont je perçois le mouvement bruyant. Sous la table je vois ses jambes recroquevillées. Il me semble qu'elles sont rentrées en lui et que son ventre, incommensurable, descend jusqu'au sol.

Tout devient imprécis autour de moi. L'alcool a fait chavirer mes facultés de perception. Les murs dansent, les visages grimacent, la table ondule, les voix se déforment et deviennent rauques. Seul, Epimachus s'affirme, intangible, et semble se gonfler démesurément, pour mieux s'imposer à ma conscience, qu'il étouffe de tout son poids. J'ai envie de crier au secours.

Kathi s'est approchée :

— Allons, Epimachus, chante le Graal !

— Non, non, — fais-je épouvanté.

Mais personne ne m'écoute et le pianiste prélude, aveugle comme la fatalité :

In fernem Land, unnahbar euerer Schritten...

Comme la voix d'Epimachus est claire et pénétrante ! Où est-il ce pays merveilleux que ne fouleront jamais les pieds des hommes et que j'avais imaginé connaître?

Pourquoi chantes-tu cela, Epimachus? Ne comprends-tu pas, toi-même, le symbole surhumain de ton aveu? Tu viens

vers moi avec les mêmes paroles et les mêmes gestes et tu es resté dans ma vie, alors que tu devais partir, après t'être nommé. Tu es un Lohengrin attardé, hyperbolique et cacochyme. Tu as raté ta sortie, Epimachus. Tu devais chanter et partir. Dieu nous a punis tous deux, en te gonflant de la sorte. Tu es mon rêve, oui, mais un rêve creux et sonore, une outre d'Éole, dangereuse pour tous et qu'il faut anéantir, comme le fit l'ingénieux Ulysse, quitte à périr dans la tourmente...

Epimachus continuait sa phrase, inexorable :

Vom Graal ward ich euch dahar gesandt !

Sa voix m'entrait dans l'oreille, acérée comme la pointe d'un stylet. Je n'y tins plus. Affolé, je me penchai sous la table et j'appuyai sur son ventre le bout enflammé de mon cigare. Epimachus escalada les hauteurs de l'octave :

Sein Ri-i-i-i-i-i-i-i-itter ich...

Ce fut tout. Une explosion formidable me jeta dans un grouillement de bras et de jambes. Je vis, dans un éclair, les murs trembler sur leur base. Les cadres s'abîmer avec fracas. Kathi, sans perruque, tordit les bras vers le plafond ; la jambe artificielle de Hans Puvogel traversa l'espace comme un bolide. Des langues de flamme surgirent de dessous les tables et, le visage plein de sang, je perdis connaissance.

***

Je revins à moi dans le lit de ma chambre d'hôtel où j'avais été transporté. Les journaux m'apprirent que la rupture d'une conduite de gaz avait provoqué le cataclysme. Les pompiers, accourus en hâte, étaient parvenus à sauver tout le monde, à l'exception d'Epimachus Schmalzhacker qu'on ne put jamais arracher à son coin, et qui brûla lentement avec tout le mobilier. Mais moi je n'ai pas oublié mon geste et, depuis ce jour, je porte, au fond du cœur, le deuil de Lohengrin.

MARC HENRY

LES ÉPAVES DU FRONT

Les épaves reviennent du front, par quantités je ne dirai pas innombrables, puisque, au contraire, chaque jour, elles sont dénombrées, classées, étiquetées, mais avec une telle abondance qu'elles forment une masse véritablement imposante. Dans une guerre qui dure depuis plus de deux ans, une guerre d'« usure », combien nos combattants n'en ont-ils point usé de capotes et de culottes, de vestes et de vareuses, de tricots et de chandails, de cartouchières, de havresacs, de bidons, de gamelles, de couvertures, de bourgerons, de chemises, de caleçons, de ceinturons, de brodequins?

Effets d'habillement, articles de campement, dont le prix ne cesse de croître avec la hausse des matières premières, les laissera-t-on, quand ils deviennent inutilisables, se décomposer sur le sol, ou creusera-t-on des tranchées, pour les y enfouir, afin qu'ils pourrissent plus vite, ainsi que cela s'est pratiqué, parfois, au début de la campagne? Une telle conception était inadmissible. Il fallut songer au moyen de sauver ces épaves, de les recueillir, de leur faire subir, comme à nos blessés dans les hôpitaux, tels traitements qui leur permettraient, à eux aussi, de reprendre du service, soit à l'avant, soit à l'arrière, selon leur mine, leur résistance, leur solidité. L'Intendance s'en rendit compte et commença d'organiser, au printemps de 1916, dans quelques-uns de ses entrepôts d'habillement, de vastes ateliers réparateurs.

Assumer un travail supplémentaire, un travail considérable, au moment précis où, pour obéir aux nécessités de la défense nationale, le nombre d'hommes se raréfiait dans les dépôts, les ouvriers et commis d'administration devenaient presque introuvables, n'était point chose aisée. Il y avait bien un moyen : faire appel aux femmes, dont la bonne volonté et les faculté d'adaptation semblent être sans limites ; l'Intendance n'hésita point, et, par une circulaire qui, si l'on veut bien se rappeler la date, février 1916, garde toute son originalité, fit connaître les dispositions suivantes :

Le principe doit être que tout travail pouvant être effectué par une femme et confié actuellement à un militaire, devra désormais être exécuté par la main-d'œuvre féminine, qu'il s'agisse de travaux d'écriture, de manutention, de couture, de lavage, etc. Les dispositions de la présente dépêche constituent des ordres d'exécution fermes ; vous n'avez donc pas, disait le ministre à ses intendants, à soumettre à mon approbation les mesures que vous aurez à prendre pour assurer l'exécution de ces ordres.

D'une part, l'emploi des femmes en nombre indéfini, selon les besoins du service, devait permettre de créer une industrie nouvelle. D'autre part, les chefs ayant toute latitude pour l'organisation du travail, nulle tradition, nulle routine, nul lien ne viendrait paralyser leurs efforts et s'interposer entre eux et les initiatives qu'on leur souhaitait voir prendre. Ces chefs, il s'agissait maintenant de les bien choisir. Pour certains entrepôts, des officiers de complément, industriels, banquiers, hommes d'action, qui avaient l'habitude des grandes affaires, furent désignés.

Les résultats qu'il m'a été donné de constater sont si inattendus, si peu conformes aux habitudes de l'administration française, routinière et tracassière entre toutes, et qui gaspille avec tant d'invraisemblance le temps des hommes et l'argent des contribuables, ce que j'ai vu est si encourageant, que je n'ai pas voulu garder pour moi seule d'aussi réconfortantes constatations.

***

Les Murlins se trouvent au nord-ouest d'Orléans. C'est là, dans le parc d'artillerie, que l'entrepôt d'habillement a

trouvé asile : de vastes terrains, des bâtiments d'avant la guerre. Le train siffle, ralentit sa marche et stoppe le long du quai d'embarquement, d'où sont partis, aux jours de l'été de 1914, les mobilisés de la 5e région. Un train qui revient du front, un train de marchandises. Les portes des wagons glissent. Des prisonniers allemands aident au déchargement. De quelques voitures, on sort des sacs soigneusement ficelés, ils contiennent les effets usagés renvoyés par les cantonnements ; d'autres où s'entassent pêle-mêle, et dans un fouillis indescriptible, les objets les plus disparates, évoquent l'angoisse du champ de bataille. Voici des casques bosselés, des capotes fripées, maculées, de couleur indéfinissable. Ces brodequins dont on n'aperçoit que les semelles trouées, où les clous brillent, disent avec éloquence la fatigue des fantassins. Un paquet de boue grisâtre, — ce sont des jambières de cuir, des chaussettes, des bretelles de fusils. On devine, plutôt qu'on ne distingue, parmi cet enchevêtrement de chiffons, de ferrailles et de vieux cuirs, des chemises, des caleçons, des bonnets de police, des porte-épées, des étuis de revolver, des courroies, des bottes de tranchées, des toiles de tentes...

Un premier tri sommaire sépare les cuirs des métaux et des effets d'habillement. Les cuirs sont expédiés au Mont-de-Piété, les articles de campement au cimetière Saint-Jean — Mont-de-Piété et cimetière sont désaffectés; les effets de laine et de toile passent immédiatement dans deux grandes étuves qui fonctionnent nuit et jour. De là, ils sont envoyés au blanchissage d'où ils reviennent aux Murlins, à l'annexe du parc d'artillerie.

Des femmes se penchent sur les tas de vêtements, les palpent, les considèrent, et un nouveau tri s'opère. Ceux-ci valent la peine d'être raccommodés. En paquets soigneusement ficelés par matière et par espèce, on les expédiera à la Salle des fêtes d'Orléans. Capotes et culottes irréparables partiront pour le cimetière Saint-Jean où il ne sera procédé ni à leur ensevelissement, ni à leur incinération; si, telles quelles, elles ne peuvent plus servir, les morceaux en sont bons : on saura en tirer parti.

Un cimetière depuis longtemps abandonné. Plus un arbre, plus une pierre, plus une croix. Seuls subsistent, avec l'appellation, les murs d'enceinte et quelques caveaux au fronton triangulaire, où le nom de la famille est demeuré gravé dans la pierre. Sur le sol nivelé, la blancheur des tentes Adrian. Et dans ce champ de repos, une activité que ni les vivants, ni les morts n'auraient prévue, de multiples opérations où se retrouve la même main-d'œuvre : des auxiliaires, un grand nombre de femmes, des prisonniers.

A l'atelier de démontage, viennent échouer les vêtements hors d'usage. Parce que nous sommes en guerre, qu'il faut être ingénieux, économes, et que des doigts habiles sauront opérer les transformations nécessaires, vous rendrez encore service, manteaux de cavalerie effilochés, usés, râpés, capotes trouées par les shrapnells, culottes dont il ne reste que des lambeaux, et qui semblez mûrs pour la hotte du chiffonnier. Rien ne sera perdu ; de vieilles femmes, armées d'un couteau, coupent le fil des piqûres, puis, de leurs deux mains écartées, tirent sur les coutures, arrachent la doublure. Un petit nuage de poussière. Les cheveux de celles qui n'ont pas pris la précaution de les couvrir, deviennent plus gris. Cette partie de la besogne, parce qu'elle est rude, est payée de 4 à 6 francs par jour.

Morceaux de drap et morceaux de velours, dûment apprêtés, deviennent, suivant leurs dimensions, chaussons moelleux et confortables, étuis-bidons, passepoils, pattes pour gants. Pour faire un chausson, il faut huit morceaux. Le drap ou le velours, découpé au sabre par des C. O. A., est assemblé par des femmes qui cousent à la machine. Avec trente-deux machines, elles confectionnent 3 600 paires de chaussons par jour, pour lesquels, en dehors du fil, nul achat de matière première n'a été nécessaire. Plus loin, des femmes rapportent le travail qu'elles ont fait à domicile, et viennent en chercher d'autre. Parfois, il faut attendre. Alors, elles amènent leurs petits qui ont pris l'habitude de la patience et de jouer sans bruit.

Dans le caveau de la famille Lefort, on sulfure des chapes en peaux de moutons, précaution qui n'apparaît point superflue à ceux qui savent quelle vermine grouille dans

ces toisons, retour du front. Puis elles passent à l'atelier de battage, où une batteuse, actionnée par l'électricité, fonctionnant nuit et jour, nettoie, par vingt-quatre heures, 6 000 chapes. Bien que rien n'ait été oublié, ni le ventilateur-aspirateur, ni la chambre de poussière, les femmes nécessairement absorbent des poussières, chaque fois qu'elles ouvrent l'appareil pour retirer les chapes et en introduire d'autres, c'est-à-dire toutes les trois ou quatre minutes.

Désinfectées, battues, les peaux de moutons sont alors tondues. L'expérience a montré que la fourrure n'avait pas besoin de longs poils pour tenir chaud, bien au contraire ; les longs poils ont même cet inconvénient de servir de refuge aux petites bêtes. La tonte se fait à l'aide de tondeuses électriques. Les chapes de peaux de moutons, privées du superflu de leur laine, sont alors rapiécées, car, fatiguées par deux hivers, bien peu sont utilisables dans leur entier. Pendant les mois d'été, on en réparait, au cimetière Saint-Jean, 3000 par jour. Avec la laine récupérée, on confectionne des chapes artificielles. Un matelas formé de plusieurs épaisseurs de pilou, entre-lesquelles on introduit les flocons de laine, est recouvert d'une toile imperméabilisée à l'huile de lin. Ces chapes qui sont venues suppléer à l'insuffisance numérique des peaux de moutons ont rendu, cet hiver, les plus grands services à l'avant.

Voici quasiment en plein air, se détachant sur le fond blanc d'une toile de tente, un vieux rémouleur. Il aiguise sur sa meule couteaux et sabres qui servent à couper le drap. Quel âge peut-il avoir? Nous l'interrogeons. Il vient à nous. Sec comme un sarment de vigne, la peau de son visage et de ses mains que plissent mille rides, en évoque la chaude couleur brune.

— Je suis né en 1852. J'ai déjà fait la guerre de 70. Cette fois j'ai contracté un engagement spécial, en attendant de pouvoir me battre.

Puis montrant sa maigre poitrine :

— Je suis solide, malgré mes soixante-quatre ans. J'ai cinq garçons, tous mobilisés. Personne n'a besoin de moi, je veux aller au front.

Comment pourrait-on refuser?

— Faites votre demande, — répond l'intendant, — je la transmettrai avec avis favorable.

Dans cet embryon d'atelier qui ne demande qu'à grandir, on décape gamelles et quarts, fatigués d'avoir servi ; un bain d'étamage leur confère une vigueur nouvelle. Brillants et neufs, méconnaissables, ils sont prêts à retourner sur le front de la Somme ou à Verdun.

Suivons à la Salle des fêtes les effets de drap et de toile qui peuvent encore être raccommodés. Debout, derrière leurs comptoirs, des femmes reçoivent les lourds ballots. Un examen attentif, et un nouveau tri s'opère : grandes, moyennes ou petites réparations. Ces dernières comportent parfois fort peu de chose, un bouton à recoudre, une boutonnière à consolider ; elles sont faites sur place. Les autres fournissent du travail aux femmes qui préfèrent rester chez elles. Leur nombre s'élève à deux mille : deux mille qui, par leurs allées et venues, — car elles viennent avec leurs enfants chercher ou livrer l'ouvrage — donnent à la Salle des fêtes, une perpétuelle animation.

Sur une galerie, à hauteur du premier étage, soixante machines à coudre, mues par l'électricité, servent à la confection des chapes matelassées. Les ouvrières travaillent sans répit, car elles se rendent compte de la part de responsabilité qui leur incombe. L'hiver est proche, il se pourrait qu'il fût rigoureux. Les combattants doivent être pourvus. De cette galerie, l'activité du vaste hall apparaît prodigieuse. Sans doute, après la guerre, la municipalité d'Orléans organisera, dans la Salle des fêtes, des bals, où quelques-unes de celles qui travaillent ici reviendront au bras de leur fiancé retrouvé, de solennelles distributions de prix, des concours agricoles, mais je doute qu'aucun spectacle vaille jamais celui de ce vaste atelier avec toutes ces femmes au travail, mobilisées volontaires, mères, épouses, sœurs, filles de combattants.

Voici le rayon des objets en laine. Chaussettes où les orteils ont fait une large ouverture, dont le talon s'en est allé, dont la semelle a disparu. Une tricoteuse mécanique qu'une adolescente peut faire fonctionner, après quelques jours seulement d'apprentissage, répare tous ces dégâts.

Le corps de ce chandail est encore bon, mais une manche

tout entière doit être remplacée. Dans la pile de chandails qui s'amoncelle à ses côtés, l'ouvrière en choisit un dont la teinte s'harmonise avec celui qu'elle tient entre les mains. Peu importe qu'il soit très usagé, si l'une des manches est intacte. Ainsi deux chandails que les vicissitudes de l'existence de leurs propriétaires respectifs ont diversement fatigués, servent à en faire un neuf. Quant aux morceaux qui tombent, et il convient de louer un souci d'économie qui aboutit à tant d'ingéniosité, ils sont détricotés à la main et servent à alimenter la tricoteuse mécanique. Des fillettes sont employées à cette besogne minutieuse. Il faut veiller à ce que la laine ne casse pas trop souvent, puis, quand l'accident se produit, savoir renouer, adroitement. Pas un brin ne sera perdu. Ceintures, cols ou bas de manches de jerseys, pieds ou jambes de chaussettes seront rapiécés avec des fils récupérés. Et cette économie de bouts de laine représente un gain de plusieurs centaines de francs par jour.

A la Madeleine, au Mont-de-Piété, c'est le royaume du cuir. Sous des appentis, dans vingt-deux grandes cuves pleines d'eau chaude additionnée de crésyl, les laveuses trempent, brossent, frottent, nettoient les bottes de tranchées. Débarrassées de la terre qui les alourdissait, désinfectées, séchées, elles passent à l'atelier où l'on en répare 2000 paires par jour. Ces bottes jaune citron, qui montent jusqu'à mi-cuisse sont faites de toile de lin imperméabilisée et la semelle en est de bois. Pour renforcer celles qui ont déjà servi, on ajoute un morceau de cuir au bout du pied et au talon, un petit rectangle de bois posé dans le sens de la largeur, sous les semelles, afin qu'elles adhèrent plus parfaitement au sol. Le cuir provient de brodequins usagés, le bois de vieilles semelles : point d'autre dépense que celle de la main-d'œuvre. Soixante-dix femmes sont devenues sellières. Elles savent maintenant coudre le cuir, percer les trous. La fabrication des houseaux, havresacs, cartouchières, ceinturons, n'a plus de secret pour elles. Parmi les ouvrières, trois se distinguent par la perfection et la régularité de leur travail. Ce sont trois sœurs bien déterminées à continuer le métier rémunérateur que les hasards de la guerre leur ont fait apprendre.

Voici les brodequins : brodequins caparaçonnés de boue, dont on ne distingue plus la forme et dont on ne fait que deviner la couleur, brodequins jaunes ou noirs, usés, racornis, troués, recroquevillés ou béants, ignobles, qu'on décharge d'énormes camions, et dont les piles donnent le vertige par leur hauteur, brodequins retour du front qui évoquez « la route en poussière où tant de pieds ont lui », sont le symbole le plus émouvant de cette guerre où un si prodigieux effort est demandé aux fantassins aux pieds vaillants. A l'atelier de cordonnerie, deux cent trente-sept femmes posent des pièces qu'un ouvrier professionnel prépare. Celles qui ont l'habitude des ouvrages de lingerie, trouvant que c'est « dur », seraient tentées de se plaindre. Mais l'intendant, d'un mot prononcé avec belle humeur, dissipe tout mécontentement :

— Puisque vous travaillez pour des soldats, je ne peux pourtant pas vous donner des chemises à broder...

Malgré la nouveauté de la tâche et les difficultés qu'elle présente à des mains inexpérimentées, les travailleuses, jusqu'au soir, tireront l'alène et le ligneul.

Quarante pour cent des brodequins peuvent être réparés. Ressemelés, rapiécés, ils sont envoyés à l'arrière, utilisés dans les hôpitaux et les dépôts. Les autres sont transformés en sabots-galoches, si fort appréciés dans les tranchées. De ceux enfin qui ne semblent plus bons à rien, on retire l'empeigne et la tige. L'empeigne donne les pièces qui servent aux réparations. Dans les vieilles tiges, on découpe les rondelles un peu plus grandes qu'une pièce de cinq francs. Ces rondelles, à l'aide d'une petite machine très simple, deviennent lacets, bons et solides lacets de cuir.

Il s'agit pour l'État de supprimer l'intermédiaire, en se substituant à lui. Si l'on vend les effets hors d'usage, ils trouvent toujours acquéreur ; c'est donc qu'ils sont encore bons à quelque chose : ce qu'un particulier peut faire, l'État n'en est sans doute pas incapable. On étudie, on cherche. Aucun objet n'est « réformé » avant d'avoir été longuement regardé et l'examen est d'autant plus minutieux que celui-ci semble plus inutilisable. On est à l'affût d'économies nouvelles à réaliser. C'est ainsi qu'au Mont-de-Piété j'ai vu sous un hangar des fillettes, le corps bandé d'une cuirasse, occupées à

un travail que l'on avait négligé jusqu'ici. Il s'agissait de déchirer, à l'aide d'une serpette, la toile des seaux où boivent les chevaux, afin de libérer les joncs. Si la toile était usée, les joncs étaient intacts, or le prix d'achat d'un jonc est de 0 fr. 26.

Rien donc ne se perd. La récupération est totale. Et si l'on veut bien se rappeler les ventes au Domaine encore toutes récentes, où les adjudicataires, malgré le prix fort payé, réalisaient de gros bénéfices, on se rendra compte qu'un progrès très réel a été réalisé.

***

Au Mans, les ateliers réparateurs sont installés « au Maroc » sur les terrains d'une gare de triage que la compagnie était en train d'aménager, et à Pontlieue ; ils sont plus importants qu'à Orléans par le nombre des objets qu'on y récupère des opérations qu'on y exécute, par la main-d'œuvre qu'on y emploie, par la perfection de l'outillage, venu en partie d'Amérique.

Spectacle déjà contemplé au parc d'artillerie, voici le train porteur d'épaves. Il en arrive sept, huit, neuf par jour. On en a compté jusqu'à dix-sept. Mais tout ce qu'ils ramènent du front ne sera point conservé ici.

Les instruments de musique, tambours, clairons, trompettes, sont réexpédiés à Vanves ; les marmites, thermo-conservateurs, boîtes à masques, vont à l'établissement central du matériel chimique de guerre, à Juvisy ; les outils, scies, pelles, pioches, poêles, braseros, à Angoulême ; le harnachement, les lanternes, lampes, falots, au magasin central d'habillement à Rennes. On ne garde au Mans que les objets de campement, d'équipement, les chaussures, les casques, les effets.

Les étuves à désinfecter linge et vêtements fonctionnent, ici comme là-bas, jour et nuit. Constatation que je livre aux entomologistes : dans la seconde année de la guerre, ce ne sont plus des poux que l'on trouve sur les capotes et les lainages qui reviennent des tranchées, mais des puces.

Dans des bacs de ciment trempent, avant d'être passés à la vapeur, les effets souillés de sang. Un pantalon porte, en arrière, à la hauteur de la ceinture, une tache rouge immense.

On n'a point encore fermé la porte de la chambre de sulfuration ; on dirait la plus misérable échoppe du plus misérable faubourg ; képis, bretelles, couvertures, cuirs pendent lamentablement.

Pour désinfecter les chaussures; on les laisse pendant six heures dans des bacs où se trouve une solution de crésyl à 2 p. 100. De là, elles passent dans des barboteuses où elles demeurent dix minutes, puis le reste du nettoyage est effectué à la main. Des prisonniers allemands sont chargés de ces diverses opérations.

Des séchoirs sont installés qui peuvent recevoir 3000 paires de brodequins. Il s'agit alors d'opérer un tri, de classer les chaussures par catégories « chaussures bonnes », « chaussures hors service », « chaussures instruction », puis de séparer les pieds gauches des pieds droits. On les lance dans des cases, suivant leur pointure, 26/1, 26/2, etc., afin qu'ils soient plus facile ensuite de les appareiller. Ces dernières manipulations sont confiées à des femmes.

Au « Maroc », on ne fait que la préparation et le finissage. Après avoir été réparées à Pontlieue, ou chez les entrepreneurs que l'on n'est point arrivé encore à supprimer entièrement, ou à la colonie d'indésirables de Pressigné, les chaussures reviennent au « Maroc » afin d'être enduites d'un mélange de graisse et de pétrole. Cette rebutante besogne du graissage des cuirs et de leur imperméabilisation, que les femmes font à la main, n'est point celle vers laquelle iraient leurs préférences si elles pouvaient choisir.

On trouve au « Maroc » des machines à battre avec lesquelles on a battu 250 000 chapes et 100 000 couvertures, des tonneaux à foulonner et des tonneaux dépoussiéreurs qui permettent de récupérer 1 500 havresacs par jour.

Ici on répare et on redresse les boîtes à graisse, les éperons, les étrilles. Ces dernières, passées au feu et revernies, toutes semblables à des neuves, rendront les mêmes services. On en récupère de 120 à 150 par jour. Une étrille vaut 1 fr. 50.

Ces casques bosselés, aplatis, écaillés, sans doute va-t-on les jeter à la ferraille? Non point. Demain, ils seront tout semblables à ces bourguignottes, — dont le vernis mat est doux à l'œil. Il faut bien se rendre à l'évidence, celles-ci

résultent de la transformation de ceux-là. Dépouillés de leurs coiffes, les casques subissent un nettoyage intérieur au moyen de brosses métalliques qui se meuvent à la vitesse de 2 400 tours à la minute. Le nettoyage des emplacements des agrafes se fait à la meule et les nouvelles agrafes que l'on va souder ont été découpées dans des boîtes à cartouches qui, aujourd'hui, n'ont plus leur emploi dans l'armée. Pendant que des ouvrières habiles vernissent les casques à l'aide de l'aréographe, d'autres désinfectent les coiffes à l'essence, puis les vernissent au pinceau.

La majeure partie des bidons sont montés, soudés par des prisonniers. Depuis qu'on les fait bénéficier d'une prime pour le travail aux pièces, le rendement a augmenté de 40 p. 100. L'étamage est confié à un entrepreneur, au prix forfaitaire de 0 fr. 30 par bidon ; comme on en récupère 30 000 par mois, il faut espérer que l'on pourra s'organiser de façon à supprimer, ici encore, l'intermédiaire.

Comme le « Maroc » n'est desservi par aucune ligne de tramway que 1600 mètres le séparent du terminus, afin d'éviter aux femmes de faire quatre fois par jour, le trajet, — par quels chemins et sous quelles averses, dans cette ville où il n'y a guère de journées sans pluie, — on a installé un réfectoire, où 240 ouvrières prennent le repas de midi. Le jour de ma visite, le menu annonçait bœuf à la mode, 0 fr. 50 ; haricots, 0 fr. 20 ; salade, 0 fr. 15. On peut obtenir, en outre, une portion de saucisson, de fromage ou de confiture, pour 0 fr. 10. Le pain est à 0 fr. 10, ainsi que la tasse de café. 0 fr. 90 le litre de vin ; 0 fr. 30 celui de cidre. Le percolateur, au matin, avant le commencement de la journée de labeur, suffit à peine à toutes les demandes ; beaucoup de femmes, le soir, en s'en allant, emportent des portions de viande et de légumes, qu'elles font réchauffer, en rentrant chez elles.

A Pontlieue, nous trouvons la blanchisserie et les séchoirs, les ateliers où l'on trie le linge lavé, ceux où l'on répare chaussures, galoches, bottes de tranchées, articles d'équipement.

La première opération, c'est le triage des effets par catégories. On sépare le linge des lainages. Celui-là est lavé dans des bains bouillants, ceux-ci dans des bains tièdes.

Des femmes emplissent de linge ou de vêtements des barboteuses aux cuivres brillants, dont le constant va-et-vient fait entendre comme un grincement de poulies. L'essoreuse qui tourne à la vitesse de 2 000 tours à la minute s'acquitte du rinçage avec l'aide de l'ouvrière qui patauge dans les flaques d'eau, aspire la vapeur humide. En sortant de l'essoreuse, les vêtements sont déposés sur des claies, et c'est un amusement pour l'œil que de voir ce bariolage de couleurs où les notes vives sont données par des ceintures de tricot lie de vin ou fraise écrasée.

Le séchage se fait l'hiver dans un séchoir qui fonctionne jour et nuit, chauffé par une cloche en fonte ; l'été dans un grand pré où l'on a tendu des cordes et planté des poteaux en nombre suffisant pour qu'en une belle journée 6 000 kilogrammes de linge puissent sécher à la fois.

Les vêtements hors service passent immédiatement à l'atelier de démontage ; les autres sont préparés pour la distribution du travail en ville, classés en trois catégories de réparations au tarif de 0 fr. 25, 0 fr. 60 et 0 fr. 95. Chaque femme en obtient une quantité qui lui permet de réaliser un gain de 12 à 15 francs par semaine. Bien qu'on paye 1 500 francs par jour aux ouvrières qui travaillent à domicile, on n'a pu donner satisfaction à toutes les demandes. Les vêtements réparés sont envoyés au « Maroc » qui assure la distribution dans les dépôts et les hôpitaux.

Ici a lieu la réfection des bandes molletières. Une petite machine américaine extrêmement simple, à trois aiguilles et à trois fils, que l'on peut manœuvrer sans apprentissage, surfile les bandes et donne, comme rendement, 200 paires par jour, c'est-à-dire 2 000 mètres de surfilage. On retrouve comme à Orléans, des machines à tricoter, des fillettes occupées au détricotage à la main. Pendant les vacances, on en employa un grand nombre qui, payées au tarif de 2 francs le kilogrammes, récupéraient toutes ensemble de 25 à 30 kilogrammes de laine par jour. Le repassage au fer — au fer électrique — donne au drap l'apparence du neuf. Avec les meilleurs morceaux, on confectionne des bonnets de police, des étuis-bidons — 5 400 par jour —, des pattes d'épaules.

Voici les machines à couper, avec lame horizontale pour le drap, lame circulaire, lame-scie, pour la toile imperméabilisée. On emploie également le sabre. Avec quatre machines et quatre sabres, on découpe 34 000 pièces par jour.

Les chapes naturelles sont tondues avec une tondeuse électrique ou ébarbées au ciseau. La laine tombée et aussi les débris de drap effiloché servent à la confection des chapes artificielles. La poussière qui se dégage du drap que l'on effiloche, du talc dont on saupoudre la toile imperméabilisée, se retrouve sur les machines à coudre, sur les vêtements et les cheveux de l'ouvrière qui paraît tout enfarinée. Avec les déchets de 140 000 chapes en peaux de moutons que l'on a réparées, on a trouvé moyen d'en confectionner 800 autres, toutes de petits morceaux. Pour celles-ci, il n'en a pas fallu moins de 160. On dirait d'un côté une carte d'échantillonnage pour marchand de laine, de l'autre, un fantastique damier. Sans la machine à surjeter, un tel travail serait impossible.

Nous ne parlerons point de l'atelier de réparations des chaussures où des femmes et des adolescents sont employés aux opérations de l'enfournage et du cloutage, posent des rivets et des pièces. Dans cet atelier, l'on remet en état les bretelles de carabines, de fusils, de mousquetons, de suspension, cartouchières, porte-épées, ceinturons, courroies de bidons. Des gamins auxquels on a appris le perforage percent des trous dans des courroies. Un petit de quatorze ans manie l'emporte-pièce avec une vélocité vertigineuse. Sûreté du coup d'œil, rapidité du geste, il arrive à perforer, dans sa journée, 1 600 courroies, 1 200 moyennes et 400 petites. Comme les courroies moyennes comptent 12 trous et 6 les petites, cela représente 16 000 trous par jour. Aucun adulte n'aurait assez de souplesse dans les membres pour atteindre cette dextérité. Ce qui émerveille, chez cet enfant, c'est en plus de l'habileté, la persévérance dans l'effort, une inlassable énergie ; il arrive à gagner 4 francs par jour. Avant la guerre, le marchand de bouchons qui l'employait à faire des courses, lui donnait 0 fr. 50. Que devriendra-t-il, ce gamin qui, tout fier d'être admiré, pose sur moi le regard de ses yeux réfléchis? De la volonté, de l'adresse, du courage... Son avenir peut être enviable, à moins qu'il ne tombe épuisé par un trop précoce

labeur, ou grisé par un salaire que jamais sa mère ne put atteindre.

Le plus pittoresque de tous les ateliers est certainement celui des chiffons. On n'a point manipulé, coupé, taillé, rogné un si grand nombre d'effets de toile et de drap sans qu'il en tombe des débris. Trop exigus ou trop mauvais pour servir, définitivement inutilisables cette fois, c'est dans ce bâtiment qu'on les rassemble.

A nouveau, triage par catégories, et c'est un arc-en-ciel, mais un arc-en-ciel lavé, terni. Dans des casiers, le drap bleu foncé, le drap horizon foncé, le drap bleu clair, le gros de laine, le drap kaki, le mérinos, le drap garance, — bientôt une rareté, — le phormium, le coton incolore, — je préfère avertir tout de suite qu'en terme de métier, on appelle « coton incolore » précisément toutes les couleurs de coton, sauf l'écru, le blanc, et le bleu. Les chiffons de toile sont cédés à d'autres établissements de la guerre, pour l'essuyage des machines.

Derrière les casiers, dans un hangar, où il fait froid quand la nuit tombe, des caisses-gabarit d'une contenance de 120 kilogrammes, servent à préparer les balles. Les chiffons dans la caisse telle la grappe dans la cuve, sont foulés aux pieds. On fait 100 balles par jour, 12 000 kilogrammes de déchets qui sont vendus au Domaine. La dernière vente a produit 177 000 francs.

Voici, dans des sacs, 40000 kilogrammes de chiffons à trier ; les vieilles femmes que l'on emploie à cette besogne, ont encore du pain sur la planche. Celles-ci décousent les anneaux de cuivre provenant des toiles de tentes ; les toiles de tentes ne sont pas réparables ; avec les morceaux qui sont bons, on fait le sachet à vivre, qui a l'air d'un petit caleçon d'enfant, le sachet à pain de guerre. Pour les musettes et les étuis-musettes, on utilise de la toile plus épaisse. Ici, piles de sachets faits de quatre morceaux de doublure, provenant de dos de capotes et de manches de vestes. En quittant l'atelier de chiffonnage, je me trouve sous le hall du transbordeur, devant un terrain vague entre six voies de chemin de fer, où l'herbe pousse. Dans le lointain, la Sarthe. Le ciel, tourmenté de gros nuages qu'ensanglantent les dernières lueurs du couchant, est tragique. On avait soif pourtant d'une image apaisante après

ces visions de guerre que le Mans, bien qu'éloigné de la zone du combat, évoque jusqu'à la hantise dans ses ateliers réparateurs.

12 000 kilos de chiffons par jour dans un seul entrepôt d'habillement. Si cela ne représentait que l'usure des vêtements ! Mais celle des corps et des âmes, comment la pourrait-on mesurer...

***

Tel est, esquissé à larges traits, le travail que l'Intendance, en pleine crise, avec un personnel et des moyens de fortune, a su organiser. Son but était double : ménager les deniers du Trésor en utilisant les vieux effets ; améliorer, en donnant du travail aux femmes, le moral de la population. A Orléans, au Mans, tant à l'atelier qu'à domicile, le nombre des ouvrières dépasse 5 000 dont environ 2 000 réfugiées.

Il fallut un certain temps pour mettre la machine en mouvement. Beaucoup de ces femmes n'avaient connu d'autres occupations ou préoccupations que celles de leur ménage. Tâche difficile de faire travailler celles qui n'en avaient point l'habitude à des professions dont elles ignoraient tout. Elles s'y mirent avec une ténacité, une ardeur qui étonna même ceux qui avaient le plus confiance en elles. On crut, pour citer un exemple, qu'il serait impossible de leur confier barboteuses et essoreuses, qu'au blanchissage, la main-d'œuvre militaire ne pourrait être remplacée. Erreur : l'essai qu'on tenta donna toute satisfaction. Avec quelques bonnes paroles, on obtient d'elles l'impossible et pour mériter l'éloge suprême : « Vous faites aussi bien que l'homme », elles iraient au delà de leurs forces.

Versatiles, aimant le changement, elles passent peut-être trop volontiers d'un atelier à un un autre. Quelques-unes pourtant ont compris l'avantage de la spécialisation. Il ne sera pas rare, après la guerre, de trouver des femmes sachant travailler le cuir, bourrelières, sellières, cordonnières.

Le régime institué au début fut celui de la semaine anglaise, et la journée de huit heures. Le salaire horaire, légèrement supérieur à celui qui est payé dans la région, oscille entre 0 fr. 30 et 0 fr. 40. Mais la plupart des femmes préfèrent

travailler aux pièces. Pour compenser l'insuffisance du gain, les ouvrières renoncèrent à la semaine anglaise, quittèrent l'atelier le soir à six ou sept heures et dans les moments de presse, n'hésitèrent point à fournir de quatre à six heures supplémentaires, payées, comme travail de nuit, avec une majoration de 50 p. 100. On remet à celles qui possèdent des machines à coudre et qui consentent à les faire venir à l'atelier, une indemnité de location de 2 fr. 50 par semaine.

Pendant les vacances, pour empêcher les gamins de traîner, sans surveillance, dans la rue, on en réunit 200 sous une tente où, pour un salaire quotidien de 1 fr. 50, ils réparaient des bottes de tranchées. On les traitait comme des enfants, et comme de petits ouvriers. On leur disait : « Soyez sages. Travaillez aussi bien qu'en classe. » Les résultats furent satisfaisants pour leur bourse, leur moralité et la collectivité fut loin d'y perdre. Les fillettes furent employées à trier boucles, boutons, agrafes.

Ces ateliers dont au printemps 1916 l'Intendance conçut l'idée, on y a, sans bruit, beaucoup travaillé. Le Mans récupère par mois 50 000 effets d'habillement ; 120 000 d'équipement ; 125 000 sous-vêtements ; 3 500 paires de chaussures; 60 000 paires de bottes de tranchées ; 25 000 casques ; 270 000 chapes de peaux de moutons y ont été réparées pendant les mois d'été; avec des effets hors service, on a confectionné 100000 paires de chaussons ; 120 000 étuis-bidons ; 50 000 bonnets de police, 10 000 musettes de pansage ; 10 000 torchons-serviettes ; 20 000 sachets à pain de guerre ; 75 000 paires de lacets de brodequins.

L'objection qui se présente est facile à prévoir ; l'on travaille, sans doute, mais pour quels résultats? L'État a tant de fois prouvé qu'il était mauvais administrateur que l'on se méfie. Quand il lui prend fantaisie de produire une allumette ou un canon, canon et allumette reviennent plus chers que ceux fournis par l'industrie privée. On a gardé le souvenir de cette enquête publiée il y a quelques années où nous apprîmes qu'une paire de chaussons de danseuse, confectionnée dans les ateliers de l'Opéra, — qui sont d'État, — revenait cinq à six fois plus cher que si l'on s'était adressé au plus grand bottier parisien.

Mais on a changé de méthode. Le prix d'une paire de chaussons récupérée ne dépasse ni n'atteint celui d'une paire neuve. En tenant compte des frais de main-d'œuvre, d'éclairage, de chauffage, de la solde des auxiliaires et des allocations payées à la famille, de celle des officiers, les bénéfices réalisés s'élèvent à 40 000 francs par mois.

En voyant, à Orléans, par exemple l'intendant faire chaque matin et souvent chaque soir, le tour des ateliers, distants les uns des autres de quelques kilomètres, veiller à chaque détail de fabrication, encourager les femmes qu'il connaît, malgré leur grand nombre, presque toutes individuellement, tenir chacun en haleine, par une présence assidue, s'enquérir plusieurs fois par jour, au téléphone, du chiffre atteint par la production, s'arrêter aux cuisines, inspecter la viande, vérifier le menu, la propreté des tabliers et des ongles de ceux qui sont chargés de le servir, j'eus l'impression, non point d'une organisation militaire, mais d'une industrie privée dirigée par un maître qui ne ménage ni son temps, ni sa peine, pour conduire au succès ses propres affaires.

Parce qu'il s'est trouvé à l'arrière des hommes assez consciencieux pour remplir leur devoir, — sans participation aux bénéfices, — parce qu'un ministre comprit que, pour obtenir de grandes choses de ses intendants, il ne fallait point les emprisonner dans des règlements étroits, mais leur laisser toute initiative, nous avons cette réalisation unique d'ateliers dont le fonctionnement et le rendement n'ont rien à envier à l'industrie privée et qui ne rapportent à leurs chefs que l'honneur inestimable de travailler pour la patrie en danger.

ALICE LA MAZIÈRE

LETTRES INÉDITES

DE

CHARLES BAUDELAIRE[1]

Jeudi, 4 mai 1865.

Ma chère bonne mère, malgré mes sincères résolutions du jour de l'an, je suis obligé de recourir encore une fois à ton obligeance, *si toutefois c'est possible* ; il y a près d'un mois que je pense à cette nécessité, cela m'humilie, et si j'ai longtemps hésité, c'est non seulement à cause de la répugnance que j'avais à te le dire, mais parce que je ne voulais pas te troubler dans tes dévotions de Pâques.

J'oubliais de te dire qu'il faudra, en supposant que tu puisses m'envoyer de l'argent pour l'hôtel et les emplettes, que je réserve de quoi payer mes quatre chemins de fer. Car je ne sais pas si j'aurais le temps ou l'habileté de trouver des passes gratuites à Paris.

Je crois qu'il me suffira de cinq ou six jours pour faire ici quelques chemises et des chaussures. Je partirai donc au plus

1. Œuvre posthume. — Voir la *Revue de Paris* du 15 août, du 1er et du 15 septembre, du 15 octobre et du 1er novembre 1917.

tard dimanche 15, je passerai à Paris la journée du 16 ; je serai à Honfleur le 17 au soir, et je voudrais m'arranger de telle façon que je pusse être de retour à Bruxelles le 21.

Il paraît qu'il est bien difficile de s'entendre par lettres, ou qu'il est bien difficile de vendre convenablement des ouvrages de critique. Cinq cents francs par volume ne représentent évidemment que le prix du tirage. Mes intentions avaient été cependant bien autrement exprimées. Ayant besoin de beaucoup d'argent pour mes créanciers de Paris, je voulais aliéner quatre volumes pour cinq ans, c'est-à-dire toucher le prix de tous les tirages probables pendant cinq ans. Pour le libraire c'est un jeu où il peut perdre et où il peut gagner. Je suis convaincu que mon opération eût été très facile à faire, s'il se fût agi de romans. Mais des livres de critique ! Enfin, je veux disputer moi-même, et je suis sûr que je tirerai de cela sinon plusieurs milliers de francs, certainement un peu plus qu'on ne m'offre.

Je t'envoie deux autres articles aussi bêtes que celui que je t'ai envoyé. Il en a paru sans doute beaucoup d'autres ; mais je ne les ai pas vus, particulièrement un immensément long, dans la *Revue germanique*. Quand j'étais plus jeune, les articles me concernant m'agitaient beaucoup. Aujourd'hui cela m'est tout à fait indifférent.

Tu m'as écrit, ma chère mère, de bien belles choses, de bien bonnes choses dans tes dernières lettres. Tu te doutes bien que je t'en ai remerciée. Relativement à ce qui t'intéresse le plus au monde, c'est-à-dire à ton fils, je te dirai : que c'est l'homme le plus sage, le plus raisonnable et le mieux raisonnant qui soit à propos d'argent, de bonheur, de travail, etc. Mais par je ne sais quel affaiblissement de volonté, il ne peut pas mettre en pratique ses excellentes idées. — Ce que je sais le mieux, c'est qu'il faut décidément beaucoup travailler (ici je ne le puis plus), m'accoutumer à la solitude, me priver de tous plaisirs, excepté de travail (me priver n'est pas difficile pour (moi), puisque le plaisir depuis longtemps m'ennuie), enfin n'attacher d'importance qu'au perfectionnement de mon esprit et à la gloire. Il y a beaucoup de gens qui considèrent ou font semblant de considérer la gloire comme chose *vaine*. Pour moi, j'avouerai simplement qu'elle me paraît le

lien le plus positif et le plus solide du monde, mais peut-être aussi le plus difficile à acquérir.

Tu as appris sans doute cette année la mort de M. Lacrosse, et, l'année dernière, de mademoiselle Orfila, à qui les journaux ont fait tant d'oraisons funèbres. Je n'ai pas osé t'en parler alors.

Comment te portes-tu? Souviens-toi de la peur que tu m'as faite, quand tu m'as raconté dans quel cas tu t'étais trouvée, pour n'avoir pas voulu consulter un médecin.

Tu as appris probablement la nomination de Sainte-Beuve comme sénateur. Malgré mon intimité avec lui, je crois que je ferais bien de lui écrire, pour le féliciter. Je crois qu'il méprise fortement tous les honneurs officiels ; mais il est vieux, il est pauvre. Le voilà riche maintenant. Mais il a tellement pris l'habitude du travail, qu'il va continuer, je le parierais, son énorme labeur au *Constitutionnel*.

Je t'embrasse tendrement.

CHARLES

Lundi, 8 mai 1865.

Ma chère mère, ta lettre écrite vendredi ne m'est arrivée qu'hier matin, dimanche. Divers empêchements se sont opposés à ce que te je répondisse hier.

En lisant le commencement de ta lettre, je me suis senti plein de repentir de t'avoir écrit. Cependant je sens un tel désir et même un tel besoin d'aller à Paris et à Honfleur, que je me suspends à la demi-offre que tu me fais. Ne sachant pas dans quelle situation tu étais, je t'avais d'abord laissée libre de deviner approximativement ce qu'il me fallait, et de m'envoyer ce que tu aurais pu. Maintenant je te donne les chiffres que tu me demandes. Seulement je maintiens que mon *désir* très sincère est de te rendre cet argent sur le produit de la vente de mes livres, qui sera signée avant la fin du mois. Libre à toi de rire de ma promesse. Je reconnais d'ailleurs que je t'en ai souvent donné le droit. Maintenant, *si tu me supposes capable de t'oublier, sous la terrible pression de mes créanciers*, songe qu'en juin, définitivement installé à Honfleur, je

pourrai te donner mon revenu mensuel, puisque je suis libre (encore grâce à toi) de ce côté-là.

J'ai mille choses à t'écrire. Mais je préfère te les raconter. J'aurai sans doute ce plaisir prochainement. Que tu m'écris des choses fantastiques à propos de Sainte-Beuve ! Tu me crois donc un goujat ! — Et puis tu crois que je dois faire sérieusement le courtisan, prudent et rusé, avec un homme qui, malgré ma jeunesse relative, m'a toujours pris pour son égal. Dix fois déjà je me suis brouillé avec lui : car, malgré son âge, il est plus pétulant que moi. Enfin tu te figures que sa nouvelle dignité augmente son influence littéraire. Singulière erreur ! Quant à moi, qui le connais à fond, je puis t'assurer que, quand même je choquerais toutes ses opinions, il fera toujours pour moi tout ce que je lui demanderai, si toutefois c'est possible.

J'ai été *contraint* de dîner hier chez madame Hugo avec ses fils (il a fallu emprunter une chemise). — Mon Dieu ! qu'une ancienne belle femme est donc ridicule quand elle laisse voir son regret de n'être plus adulée ! — Et ces petits messieurs que j'ai connus tout petits, et qui veulent diriger tout le monde ! Aussi bêtes que leur mère, et tous les trois, mère et fils, aussi bêtes, aussi sots que le père ! Ils m'ont beaucoup tourmenté, m'ont beaucoup tracassé, et je me suis laissé faire comme un joyeux bonhomme. Si j'étais un homme célèbre, et si j'étais affligé d'un fils qui singeât mes défauts, je le tuerais par horreur de moi-même. Mais comme tu ne connais pas les ridicules de tout ce monde-là, tu ne peux comprendre ni mes rires ni mes colères.

Tu te portes bien, n'est-ce pas? J'ai juste la place de te dire que je t'embrasse. Je partirai quatre ou cinq jours après l'arrivée de ta lettre.

CHARLES

Mardi, 30 mai 1865.

Ma bonne chère maman, il n'y a rien de changé dans mes projets. D'ailleurs, il faut absolument que je cause à Paris avec plusieurs personnes, et il faut aussi que j'aille remuer

tous mes papiers à Honfleur. Je partirai très prochainement ; — seulement la maîtresse de l'hôtel m'a promis pendant dix jours une ouvrière en linge, et celle que j'ai enfin trouvée n'a pas fini sa besogne. Ensuite j'ai été brusquement repris par les névralgies (ce qui n'est rien), et par le ventre. Je me suis traité comme un cheval, et je suis passablement affaibli par une série de purgations. — J'occupe mon temps à grossir doucement mon paquet de *Poèmes en prose*, parce qu'en attendant l'arrangement de mon affaire, je ne serais pas fâché de prendre à Paris des petits acomptes sur des articles inédits.

Tu m'écris, chère mère, des choses à me faire pleurer. Je te trouverai donc *bien vieille, bien vieille*? Que m'importe à moi? Je sais que je ne m'ennuie jamais auprès de toi. Je ferai seulement cette cruelle réflexion que j'ai été fou de ne pas passer toutes ces dernières ani ées près de toi. Je me suis criminel lement privé de ces dernières années.

Ce voyage de madame Bâton me fait plaisir et me tourmente : — me fait plaisir parce que cela te distraira ; — me tourmente, à cause des craintes que tu m'exprimes. Mais vraiment cette dame ne peut pas être folle ou indiscrète au point d'exiger d'une vieille amie un mouvement perpétuel au-dessus de ses forces.

Si je parviens à mon but, à m'installer à Honfleur à la fin de juin, je te jure bien que je n'en bougerai pas de six mois au moins, même pas pour de petits voyages d'affaires.

Je t'embrasse et je te supplie de me pardonner toutes mes fautes, toutes mes lâchetés, toutes mes paresses. Je ne suis pas fou, je ne suis pas ingrat. Je suis lâche et je suis plein de remords.

CHARLES

Il te faut pas (*sic*) te mettre, *selon ton habitude*, martel en tête pour les indispositions dont je te parle. C'est très gênant, voilà tout, et cette fois-ci la névralgie voyageuse ne s'est jetée ni dans la tête, ni du côté du cœur. Ce sont les deux cas les plus insupportables.

Ta lettre datée du samedi 27 n'est arrivée qu'hier lundi 29.

Bruxelles, 26 juillet 1865.

Je t'assure, ma bonne chère mère, que ta plainte est injuste. D'abord, j'allais t'écrire. Ensuite, n'était-il pas convenu que je ne t'écrirais que pour t'annoncer des choses résolues? Or, je suis aussi inquiet que toi. Il n'est pas de supplice comparable à celui-ci : *ne pas savoir ce qui se passe loin de nous, relativement à nous.*

Cependant l'affaire Malassis est résolue. Elle a été arrangée le 20. Me voilà libre ! ! ! *grâce à toi.* Je puis vendre mes livres à qui bon me semblera, et le prix que je pourrai. — Le même 20 juillet, M. Ancelle m'annonçait qu'il venait de voir mon ami. M. Julien Lemer, et que celui-ci lui avait dit qu'il allait décidément, le 20 ou le 21, traiter pour moi, et qu'il avait espoir de faire un traité avantageux — mais depuis le 20 aucune nouvelle.

Sainte-Beuve, que j'ai vu à mon second passage à Paris, m'a dit qu'il se mêlerait un peu de la question.

Quand je suis retourné d'Honfleur à Paris, M. Julien Lemer, qui prétendait traiter avec MM. Garnier, me dit que le chef de la maison venait de partir pour la Normandie, pour visiter ses terres. Ces goujats achètent des châteaux avec l'argent que nous leur faisons gagner.

(Il devait revenir à Paris samedi 15. Je suis arrivé à Bruxelles samedi 15, et depuis ce temps-là j'attends.)

J'ai une immense envie d'écrire de nouveau à Sainte-Beuve et à Lemer ; mais à quoi bon tourmenter des gens dont je suis sûr?

Si au moins je savais la raison du retard !

Peut-être Lemer a-t-il échoué, malgré qu'il eût l'air si sûr de lui? Peut-être trouve-t-on que quatre mille huit cents francs pour le premier tirage de six volumes, c'est un peu cher?

Peut-être Lemer est-il obligé de partager les six volumes entre plusieurs libraires?

Mon impatience m'empêche de travailler. C'est ce qu'il y a de pire.

Fais mes sincères amitiés à ma belle-sœur. Je suis enchanté de savoir qu'elle est près de toi, et que tu t'occupes d'elle.

Ma bonne maman, je te disais que ta plainte était injuste. Mais j'aime toujours tes plaintes, parce qu'elles me montrent combien tu m'aimes.

CHARLES

Je ne vais ni bien ni mal. Je m'ennuie.

31 juillet 1865.

Ma chère mère, je réclame encore un mois de séjour en Belgique, avant de m'installer à Honfleur. J'ai commencé ce maudit livre, il faut le finir. Toutes mes notes sur Bruxelles sont p ises ; cinq chapitres sont rédigés ; mais il faudra courir dans les provinces. Quinze jours me suffiront. Liége, Gand, Namur, Anvers, Malines, *Bruges surtout*, me seront un délassement. J'ai calculé que je ferai ce voyage à bon marché ; cent cinquante francs me suffiront ; les chemins de fer sont chers, mais les distances sont rapprochées !

Je suis obligé d'invoquer ton obligeance, si toutefois c'est possible (car je suis toujours vis-à-vis de toi à l'état d'enfant honteux) ; je ferai ce que *je pourrai* pour te rapporter en septembre une partie du prix des *lettres*. Si tu ne peux pas me venir en aide, j'aviserai, je ne sais pas encore comment, pour persister dans mes projets et pour subvenir à mes dépenses, si petites qu'elles soient. Mes trois grands besoins actuels sont : donner un peu d'argent à l'hôtel — aller à Paris pour conclure différentes choses urgentes — et apaiser avec un acompte un créancier qui me fait souffrir le martyre (aller à Paris, cela me donne le frisson). Dans ces derniers temps j'ai été obligé, pour subvenir à certains besoins, de faire connaissance avec le Mont-de-Piété de Bruxelles, et maintenant j'ai besoin de ces objets ; — enfin faire ma tournée de province ; mais ceci est *le moins pressé* ; car j'ai bien encore dix jours de travail sur mes notes de Bruxelles.

Aller à Paris, cela me fait peur, et cependant c'est le plus brave et peut-être le plus sûr. J'écris tant de lettres auxquelles on ne me répond pas. Si tu savais quelle colère on éprouve quand on est complètement isolé, enfermé dans un milieu hostile, sans conversations, sans aucun plaisir possible,

et quand personne de ceux de qui vous avez besoin ne vous répond !

Je suis étonné d'avoir pu faire le peu que j'ai fait (prendre toutes mes notes et rédiger les premiers chapitres, et puis corriger les feuilles d'un livre qui s'imprime à Paris) dans l'état d'esprit et de santé où je suis depuis plus de deux mois, jamais je n'ai senti tant d'ennui et tant de faiblesse. Trois mois de *diarrhée continue*, coupée de loin en loin par des constipations insupportables, cela n'est pas fait pour affermir l'esprit. Quant aux palpitations et aux angoisses d'estomac, elles ont disparu, je ne sais pas comment. Du reste, il n'y a aucune originalité dans mon fait. Plusieurs Français que j'ai vus ont tous été pris de cette diarrhée, que j'attribue au climat et à l'usage du *faro*.

Vendredi, 20 août 1865.

Ma chère mère, je m'ennuie à un degré que tu ne peux pas deviner dans cette chambre glacée (et toute blanche), et quoique généralement j'aie peur de tes lettres, parce que je crains toujours d'y trouver des sermons et des reproches (que je me fais si bien à moi-même), j'attends toujours impatiemment *ces mêmes lettres*. Tu me dirais les choses les plus désagréables *que j'y prendrais encore plaisir*. — Comment vas-tu? Ton jardin t'amuse-t-il toujours? Ton écriture même me fait du bien. Tu sais que je vais à Paris le 1er ou le 2 septembre. J'ai chargé un agent d'affaires de la vente de mes volumes. Rentrer dans Paris, pour moi, c'est rentrer dans l'enfer, mais j'irai.

Je t'embrasse, et jamais une journée ne se passe sans que je rêve à toi.

CHARLES

3 septembre 1865.

Ma bonne chère mère, que te dire, si ce n'est, chose que tu peux deviner facilement, que je m'ennuie beaucoup, que je pense combien je serais heureux près de toi, que je rumine souvent comment je pourrai réparer tout ce que j'ai à réparer,

que je suis épouvanté de la grosseur de la tâche, etc...? enfin que j'espère aller prochainement à Paris avec une certaine quantité de manuscrits, pour en tirer de l'argent, et diminuer ma dette ici ; car je ne peux pas consentir à manger d'avance les quatre mille francs espérés, sur lesquels, d'ailleurs, il y a tant déjà à prélever. Il est présumable que, me trouvant à Paris, je ne pourrai résister au désir d'aller t'embrasser à Honfleur.

Si ma belle-sœur est encore auprès de toi, présente-lui mes amitiés, et dis-lui que je la remercie de toute l'affection qu'elle peut te témoigner.

Maintenant, que répondre à ta dernière lettre? On a découvert que madame Ancelle avait une âme sensible. Vraiment, j'en douterai toujours ;

Que je dois me hâter de revenir, pour ne pas grossir ma dette, je le sais ;

Que M. Ancelle me conseille de revenir sans payer, *en laissant mes manuscrits et mes livres ! ! !* Ah çà ! il est fou, archifou !

Je t'aime, je t'aime beaucoup ; je suis plein de tristesse ; j'ai besoin de beaucoup de force. Demande pour moi cette force à Dieu. Peut-être cela m'aidera-t-il à la trouver.

Quant à Lemer, il m'a enfin écrit le 9 août. Il devait conclure avec M. Garnier le 12, avant le départ de ce dernier. Depuis lors, pas de nouvelles. Affaire manquée? Ce n'est pas probable, puisqu'ils avaient déjà parlé ensemble de cette affaire trois fois. Garnier est-il parti avant la conclusion de l'affaire, et est-il encore absent? Je n'en sais rien. Les gens qui ne sont pas exilés ne savent pas ce que sont les nerfs de ceux qui sont cloués à l'étranger, sans communications et sans nouvelles.

Je viens d'écrire à Sainte-Beuve, pour lui demander s'il a été consulté.

Je m'ennuie et je t'embrasse. Comment te portes-tu?

CHARLES

Vendredi, 3 novembre 1865.

Ma bonne chère mère, c'est rester trop longtemps sans t'écrire, n'est-ce pas? J'en étais honteux. Tu as bien deviné

que si je n'écrivais pas, c'est que je n'avais rien de neuf à t'annoncer. Tu m'as souvent accusé de négligence envers toi; sans doute négligence, oui; oubli, jamais. C'est toi qui occupes ma pensée, toujours, toute la journée.

Je crois que ce mois-ci ma situation va s'éclaircir. Voilà ce que j'ai de neuf ; — j'ai bien souvent pesté contre M. Julien Lemer ; mais je crois maintenant que je n'ai le droit de lui faire aucun reproche. Le 15 juillet, jour de mon retour à Bruxelles, Lemer, délivré de l'affaire Malassis, devait traiter avec les Garnier. Il les a vus trois fois. Le 12 août, Garnier (Hippolyte) est parti pour ses voyages annuels, avant que le traité ait pu se faire. Il a dû rentrer à Paris le 25 octobre. Il était à Bruxelles le 23. — Je sais deux choses importantes, la première c'est qu'Hippolyte Garnier est allé consulter Sainte-Beuve sur cette question, preuve qu'il a envie de faire le marché ; — la seconde, c'est que les deux frères sont divisés à mon sujet ; Auguste est contre moi. Seulement on dit qu'Hippolyte est le plus intelligent et le plus fort.

Je t'ai dit, je crois, que dans tous les cas, le livre sur la Belgique serait exclu du marché. Ils en ont peur.

J'ai un si vif désir de te voir que je voulais aller à Paris et à Honfleur, faire des courses à Paris, et puis passer deux jours auprès de toi. Mais à quoi bon dépenser deux cents francs de voiture, quand la question est pendante? Mon voyage ne l'aurait pas avancée. — J'attends.

Victor Hugo, qui a résidé pendant quelque temps à Bruxelles et qui veut que j'aille passer quelque temps dans son île, m'a bien ennuyé, bien fatigué. Je n'accepterais ni sa gloire ni sa fortune, s'il me fallait en même temps *posséder* ses énormes ridicules. Si tu avais envie de lire son dernier volume (*Chansons des rues et des bois*), *je te l'enverrais tout de suite*. Comme d'habitude, énorme succès *comme vente* ; désappointement de tous les gens d'esprit après qu'ils l'ont lu. Il a voulu cette fois être joyeux et léger, et amoureux et se faire jeune. C'est horriblement lourd. Je ne vois dans ces choses-là, comme en beaucoup d'autres, qu'une nouvelle occasion de remercier Dieu, qui ne m'a pas donné tant de bêtise. Je fais sans cesse la prière du pharisien.

Que fais-tu?

Comment vas-tu?

Ne me garde pas rancune, et réponds-moi, ma chère mère. Comment sont occupées tes journées, et que penses-tu de ta santé?

Pour la dixième fois, je te dis : *à bientôt*, et je désire que tu me croies.

Je pense aussi à ton jardin, mais surtout à ma chambre et à mes paperasses. Tu ne m'en veux pas à cause de cela, j'en suis sûr.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

C. B.

Lundi, 13 novembre 1865.

Ma bonne petite mère, je ne puis que te répéter les informations que je t'ai données déjà.

Du 15 juillet au 12 août, M. Julien Lemer a eu plusieurs pourparlers avec MM. Garnier pour mes cinq volumes. Le sixième (Belgique) est exclu du marché. — Le 12 août, M. Hippolyte Garnier (qui est le directeur de la librairie) est parti pour ses voyages annuels. Il est rentré à Paris le 25 octobre. Je n'ai d'ailleurs aucune nouvelle. Je sais seulement, et c'est un signe important, que M. Garnier est allé consulter Sainte-Beuve ; — de plus, que M. Hippolyte désire faire ce traité, mais que son frère Auguste est contre moi. *Et si l'affaire ne se fait pas*, dis-tu? Pourquoi ne pas me dire *qu'aucun livre* de moi ne se vendra *plus jamais*?

Seulement, *je me sens oublié*. Je suis triste. Je ne suis plus bon à rien. Je m'ennuie mortellement. Je crois que cette affaire se fera ; mais ma grande crainte est de devoir alors *ici*. Les quatre mille francs que les frères Garnier auront à me compter, ces quatre mille francs que je voulais consacrer à payer des dettes françaises.

Certainement le livre sur la Belgique est très avancé. Il manque peu de chose ; mais la privation totale d'argent m'empêche de le finir. Je devrais consacrer mon loisir forcé à retoucher le plus possible mes *Poèmes en prose*, et *Mes Contemporains* ; ce serait toujours du temps gagné : car il faudra bien le faire plus tard, mais je n'ai plus de cœur à rien. Il y a

quinze jours, un directeur de journal de Paris m'a écrit que, si je voulais lui envoyer un choix de ces fragments, pourvu qu'ils ne soient pas de nature à *chagriner* ses abonnés, il m'enverrait tout de suite trois ou quatre cents francs. — Non seulement je n'ai rien fait, mais je ne lui ai même pas répondu.

Dans cet état somnolent, qui ressemble beaucoup au spleen, il faut cependant que je me fasse un devoir de t'écrire souvent. Car je crois que les ennuis de l'hiver commencent cruellement pour toi. L'idée de te distraire me donnera peut-être le courage que je n'ai pas pour mes intérêts.

Tu as voulu la vérité, je te l'ai dite. — Je vois tous les jours aux vitres des libraires de Bruxelles toutes les polissonneries et toutes les inutilités journalières qu'on imprime à Paris, et j'entre en rage quand je pense à mes six volumes, fruit de plusieurs années de travail, et qui, réimprimés seulement une fois par an, me donneraient une jolie rente. Ah ! je peux dire que je n'ai jamais été gâté par le destin !

Lemer dit toujours : *patience* ! Il affirme qu'il considère l'affaire comme *excellente* pour les Garnier. *Je n'en doute pas.* Je soupçonne qu'il va très lentement pour n'avoir pas l'air pressé, et que, comme il refuse de rien recevoir de moi, il veut se faire payer par eux — *ou plutôt je ne comprends rien.*

Porte-toi bien autant que tu le pourras. C'est tout ce que je te demande, et tout ce que je demade au ciel.

C. B.

Vendredi, 22 décembre 1865.

Ma bonne chère petite mère, j'aurais dû te répondre tout de suite, selon ta prière ; mais j'ai sottement lambiné pendant trois ou quatre jours, et puis j'ai été pris d'une névralgie ou d'un rhumatisme aigu à la tête, comme celui de l'an passé, mais qui dure plus longtemps, puisque voilà déjà *quatorze jours* que ce supplice continue. Il est vrai qu'il y a des intermittences, puisque je t'écris, mais je ne suis jamais sûr d'un repos de deux heures. J'ai pris des purgatifs ; je me suis enveloppé la tête de linges imbibés d'eau sédative. J'ai obtenu des soulagements momentanés ; mais le mal ne veut pas partir. Je ne suis plus

maître de mon temps. C'est alors qu'on regrette vivement de n'avoir pas travaillé dans les jours de santé.

Le mot *rente* était bien fait pour te frapper, n'est-ce pas? Il n'est pas absolument juste, et cependant ce que je veux dire ressemble beaucoup à une rente. Il y a des livres qui ont une vogue momentanée ; il y en a d'autres qui se vendent toujours. Ma traduction de Poe, dont j'ai aliéné les droits pour deux mille francs, il y a deux ans, me rapportait, bon an mal an, cinq cents ou six cents francs. Si, depuis neuf ans, je m'étais occupé soigneusement des *Fleurs du mal*, elles eussent été réimprimées *au moins* neuf fois, si ce n'est plus, et à chaque fois j'aurais touché des droits. Parmi les ouvrages que Lemer se charge de vendre, il n'y en a, je crois, que trois qui puissent espérer, sinon une vente éternelle, au moins plusieurs tirages : ce sont *les Fleurs du mal*, *le Spleen de Paris*, et *les Paradis artificiels*. La critique, en général, s'écoule lentement, et se réimprime peu. Tu as bien compris maintenant que, quand un écrivain reste maître de sa propriété, et qu'il a un certain nombre d'ouvrages d'une vente facile, il possède une espèce de rente. Pour te faire comprendre la chose en un mot, suppose que les lois permettent de transférer indéfiniment la propriété littéraire, et que les héritiers de Racine aient touché depuis sa mort des droits sur la réimpression de ses tragédies, te figures-tu quelles sommes ils auraient touchées, même en supposant les droits excessivement minimes? Être propriétaire de ses propres ouvrages (si quelques-uns de ces ouvrages sont de nature à se vendre longtemps), c'est être presque riche.

Un imbécile a eu tout à l'heure la mauvaise idée de venir me voir. Après son départ, ma tête a été reprise par les galops de la névralgie. J'interromps ma lettre. Il existe contre les névralgies des pilules composées, je crois, de quinine, de codéine et de morphine. L'horreur que j'ai depuis longtemps à l'endroit de l'opium m'a empêché d'en faire usage. Mais, dans deux ou trois jours, si cela continue, j'en essaierai.

Samedi 23.

Relativement au *guignon* dont je me plains (et dont je me vengerai si je peux), je ne puis pas, ma chère petite mère, être de ton avis, malgré toute ma déférence pour toi. Je connais mes

vices, je connais mes erreurs, mes lâchetés, aussi bien que toi ; je grossirais volontiers mes torts, et malgré tout cela, je soutiens que Paris n'a jamais été juste envers moi, — que jamais on ne m'a payé en estime, non plus qu'en argent, *ce qui m'est dû* ; et la preuve la meilleure qu'il y a une espèce de guignon suspendu sur moi, c'est que ma mère elle-même, en mainte circonstance, se tourne contre moi. — Dans trois mois et demi, j'aurai quarante-cinq ans. Il est trop tard pour que je puisse même payer mes dettes, et sauvegarder de quoi entretenir une vieillesse libre et honorable. Mais si jamais je peux rattraper la verdeur et l'énergie dont j'ai joui quelquefois, je soulagerai ma colère par des livres épouvantables. Je voudrais me mettre la race humaine tout entière contre moi. Je vois là une jouissance qui me consolerait de tout.

En attendant, mes livres *dorment*, valeurs perdues pour le moment ; et puis on m'oublie.

Un jeune homme de mes amis, qui venait de Paris et traversait Bruxelles, m'a dit qu'il avait rencontré Julien Lemer sortant de chez les Garnier, et affirmant toujours que la chose se ferait. Il ne parle plus de quatre mille francs, mais de cinq mille ou de six mille francs.

Mais quel mystère que toutes ces lenteurs ! Enfin j'irai moi-même à Paris, après les turbulences du jour de l'an, m'informer de tout cela, et sans doute je pousserai jusqu'à Honfleur.

Julien Lemer m'a fait dire qu'il voudrait bien voir le plan et des fragments du livre sur la Belgique. Voilà la Belgique à la mode, par la mort de cette vieille bête de roi, et par une foule de petites circonstances. Je soupçonne que Lemer voudrait le prendre pour lui. Mais en supposant le livre tout à fait fini, huit cents francs (c'est tout ce qu'il pourrait m'offrir) ne peuvent pas me tirer d'affaire, et pour des raisons que tu devines probablement, je ne peux pas laisser imprimer et publier le livre tant que je ne serai pas *hors d'ici*. Il faut donc encore en revenir à l'affaire Garnier, puisqu'il veut s'y acharner. Mais six mois perdus ! quel mystère !

Enfin, ma chère mère, je m'ennuie mortellement, ma grande distraction est de penser à toi. Ma pensée est toujours dirigée vers toi. Je te vois dans ta chambre ou ton salon, travaillant, allant, agissant, maugréant, et me faisant des reproches de

loin. Et puis je revois toute mon enfance passée près de toi, et la rue Hautefeuille, et la rue Saint-André-des-Arts ; mais je me réveille de temps en temps de mes rêveries, et je me dis avec une sorte de terreur : « L'important est de prendre l'habitude du travail, et de faire de ce désagréable compagnon mon unique jouissance. Car il viendra un temps où je n'en aurai plus d'autre. »

Ça te fatigue, n'est-ce pas, de m'écrire? Tu me fais entendre cela dans ta dernière lettre. Écris-moi de temps en temps deux lignes, pour me dire que tu te portes bien, si c'est vrai toutefois. Car je veux la vérité avant tout.

Je voudrais bien avoir ton portrait : c'est une idée *qui s'est emparée de moi*. Il y a un excellent photographe au Havre. Mais je crains bien que cela ne soit pas possible maintenant. Il faudrait *que je fusse présent. Tu ne t'y connais pas*, et tous les photographes, même excellents, ont des manies ridicules ; ils prennent pour une bonne image, une image où toutes les verrues, toutes les rides, tous les défauts, toutes les trivialités du visage sont rendus très visibles, très exagérés ; plus l'image est dure, plus ils sont contents. De plus, je voudrais que le visage eût au moins la dimension d'un ou deux pouces. Il n'y a guère qu'à Paris qu'on sache faire ce que je désire, c'est-à-dire un portrait exact, mais ayant le flou d'un dessin. Enfin nous y penserons, n'est-ce pas?

Je me suis procuré pour toi, depuis assez longtemps, deux bagatelles qui te feront plaisir, je l'espère. La première fois que j'aurai de quoi payer l'emballage et le port, je te les enverrai. Si elles te déplaisent, tu me le diras franchement, mais tu agréeras l'intention d'un fils qui serait bien heureux de te donner *tous les jours* des étrennes, et qui voudrait faire le diable pour se faire pardonner tous les chagrins qu'il t'a causés. Écris-moi comment tu te portes.

Cette lettre va partir ce matin ; tu l'auras dimanche matin, si on fait à Honfleur une distribution le dimanche.

CHARLES

27 décembre 1865.

Ma chère petite mère, voici les petites bêtises en question. Les burettes pour l'huile et le vinaigre, avec le porte-burettes

te feront rire. Je crois que c'est de la vieille faïence de Rouen ; mais je n'en suis pas sûr. Pour tout dire, je trouve que la pâte et la couleur sont médiocres. Il y a un petit défaut (un éclat, une rondelle d'émail qui a sauté) que j'ai négligé de faire réparer, trouvant que l'objet n'en valait pas la peine, et ne sachant à qui m'adresser.

Quant aux jardinières (ce sont des jardinières où on peut mettre de l'eau, et ranger des fleurs en éventail ou en écran), elles sont, comme tu vois, assez fines et assez brillantes, faïences de Delft.

Tout cela te paraîtra peut-être singulièrement piteux. Mais tu me sauras gré d'essayer de te plaire.

Le port est payé.

Comment vas-tu? Écris-moi un peu à ce sujet, mais brièvement puisque l'écriture te fatigue.

CHARLES

Je viens de recevoir ta petite lettre. Quelle singulière idée de refuser mes bibelots. C'est assez malhonnête, moi qui ai couvé des yeux ces jardinières pendant plusieurs mois ! — Comme je me défie des coups de marteau et de la maladresse d'Aimée, j'ai fait fermer la caisse avec des vis et non avec des clous. Il faut donc dévisser et ne pas faire sauter les planches. Quant à l'intérieur, qu'elle prenne garde ; il doit y avoir des lattes qui maintiennent les objets. Il faut arracher les clous des lattes avec précaution.

Le médecin m'a ordonné de l'opium, de la digitale, de la belladone et de la quinine.

Je suis parvenu à déplacer les heures des crises. On dit que c'est là un grand résultat. Puis les crises sont moins douloureuses. Mais je suis bien fatigué.

Tu me diras si les objets sont arrivés en bon état.

C. B.

Décidément l'emballeur a voulu se servir de clous et non pas de vis. Donc *attention* ! — Il n'y a pas de lattes, et je crois l'emballage très mal fait.

1er janvier 1866.

Ma chère maman, je vais beaucoup mieux. J'espère que mon tribut à l'hiver est payé. Mais de cette migraine de quinze jours il me reste de la lourdeur, et surtout beaucoup de distraction.

Ta lettre, que tu crois consolante, m'inquiète beaucoup, beaucoup.

Souviens-toi que, pour n'avoir voulu consulter personne pendant longtemps, tu t'es exposée récemment à conserver une infirmité grave. Est-ce qu'il n'y a pas à Honfleur un honnête médecin capable de donner des conseils d'hygiène? Ta résignation me fait mal. Malgré que la vieillesse soit la principale des maladies, il doit y avoir un moyen d'exciter les jambes et de fortifier leur faiblesse. Je suis convaincu que nous ne nous occupons pas assez d'hygiène, c'est-à-dire de médecine prévoyante.

Toutes les fois que tu auras une heure à toi, écris-moi quelques mots. Cela me fait toujours tant de plaisir.

Il faut vraiment, ma chère maman, que tu sois bien oublieuse, ou que je m'exprime bien mal pour toi, pour que tu ne saches plus qu'il y a trois ans j'ai vendu à *tout jamais* pour une somme de deux mille francs une fois donnés tous mes droits sur mes cinq volumes de traductions. Je t'ai raconté cela vingt fois. J'ai fait là une énorme sottise ; mais j'étais obligé de trouver onze cents francs du jour au lendemain. Les volumes me donnaient bon an mal an cinq cents ou six cents francs.

Les ouvrages qui m'appartiennent, et dont Lemer s'est chargé de faire le placement (d'une manière temporaire, c'est-à-dire pour un certain temps, ou pour un certain nombre d'exemplaires convenu), sont :

Les Fleurs du mal.
Le Spleen de Paris.
(Sauf douze cents francs à rembourser à Hetzel, qui me les avait prêtés sur les deux ouvrages.)
Les Paradis artificiels.
Mes Contemporains (deux volumes).
Belgique.
Soit cinq ouvrages, six volumes.

Lemer prétend, depuis le mois de juillet, qu'il vendra ces volumes à raison de huit cents francs par volume et par tirage de deux mille exemplaires. Les deux mille exemplaires écoulés, *nouveau traité*, ou bien la *liberté*, pour l'auteur et pour l'éditeur *de se séparer*. — Total, quatre mille huit cents francs.

Mais *quand*?

Je ne puis plus y tenir. J'irai à Paris, à la fin de janvier, approfondir cet interminable mystère, et puis j'irai te dire bonjour.

Chère maman, je vous embrasse et vous supplie de vous bien porter.

C. B.

Vendredi 12 janvier 1866.

Ma chère mère, je t'écris quelques lignes provisoirement, à la hâte. Je viens de recevoir ta lettre ce matin.

La lettre d'Ancelle était trop grave pour que j'y puisse répondre sans réflexion. De plus, il faut que je lui transmette plusieurs documents qu'il ne connaît pas. Il a été mû par une excellence intention, mais il ne savait rien de ce qui avait été fait, ni des habitudes intérieures de la maison Garnier.

Je crois que demain soir je ferai partir le paquet nécessaire pour le mettre au courant. Mais vraiment, sa lettre m'a jeté dans une grande perplexité. Il ne faut pas insulter Lemer, qui n'est coupable peut-être que d'apathie, ni avoir l'air de l'éliminer d'une affaire qu'il a entamée. Le Garnier qu'Ancelle a vu, c'est le *mauvais* Garnier, c'est-à-dire celui que son frère considère comme inférieur et à qui il ne laisse que l'administration intérieure de la maison. Tous deux sont évidemment égaux dans la propriété.

Je te tiendrai aucourant de tout cela. Je crois que le meilleur serait qu'Ancelle vît Lemer, comme je le lui avais conceillé, et lui racontât franchement sa visite aux Garnier ; puis, que j'allasse, en février, à Paris, conclure moi-même. — Mais si j'avais choisi un intermédiaire, c'est parce que je me défiais de moi-même, et si le libraire veut traiter *directement avec moi*, c'est pour un secret désir de trouver un être facile à tromper.

Mais parle-moi prochainement, très prochainement, le plus souvent possible, de ta santé. C'est bien plus important.

Ce que tu me dis de ta mémoire et de la fatigue que tu éprouves à descendre dans le jardin, pour ouvrir une porte, m'inquiète et me tourmente.

Quand même j'aurais l'air négligent, ne me néglige pas. Je n'ai pas besoin de te dire que, si je vais à Paris, je pousserai jusqu'à Honfleur.

Je t'aime et je t'embrasse.

CHARLES

Ce que je vais transmettre à Ancelle, c'est le *plan de* BELGIQUE.

(Pour J. Lemer, — occasion de le voir.)

La note relativement aux cinq autres volumes (pour MM. Garnier).

Les lettres de Lemer et la lettre de Sainte-Beuve, qui l'instruiront de ce qui a été dit et fait jusqu'à présent.

Mardi, 6 février 1866.

Ma bonne chère mère, bien que je pense sans cesse à toi, je pourrais dire à toutes les minutes, je ne te le prouve guère. Mais c'est qu'il m'est très difficile d'écrire. Tu me dis sagement que nous avons toujours tort d'effrayer nos amis. Aussi, je ne veux pas que tu t'effraies. D'abord, *je ne souffre pas du tout, du tout*, excepté lors de la crise. Mais comme je ne suis pas content de mon médecin, qui a l'air très incertain, je te prie de lire cette note à ton ami, M. Lacroix, *si toutefois tu te portes assez bien pour te déranger*. Il se mettra peut-être à rire. Mon médecin, lui aussi, ne prenait pas trop la chose au sérieux, excepté depuis que j'ai eu une crise sous ses yeux. D'ailleurs, il est probablement absurde de vivre couché, et de ne plus pouvoir travailler. Je suis maintenant une *huître*. Peut-être M. Lacroix connaît-il ce genre d'infirmité?

(Mes dettes, mon impuissance à travailler, le conseil judiciaire, ta santé, l'affaire Garnier, tout cela fait un remue-ménage dans ma cervelle, et mon immobilité augmente ce remue-ménage.)

Et puis, avant tout, et toi?

Les jambes? l'épine dorsale et la térébenthine?

Ancelle, comme tu sais, est allé se jeter un peu étourdiment chez Garnier, sans notes, sans document, ne connaissant rien des habitudes de la maison. Le gronder? Ce n'était pas possible, puisque son intention était bonne. J'ai exigé qu'il allât chez Lemer, pour obtenir des documents (il n'avait vu que le mauvais Garnier) ; et puis, je le dirige par lettres (quelle fatigue !). Enfin, un de mes amis (Français) est allé à Paris et lui enseignera un peu des choses de la librairie.

Je ne demande pas mieux que de voir tes cousins ; mais quand? fais-leur mes compliments affectueux.

Je te répète que je ne souffre pas du tout, mais mon impuissance m'exaspère. Je sens que *ce n'est rien*, si désagréable que ce soit ; si je pouvais faire quelques lieues à pied, sous le soleil autour de Paris, je serais guéri, ce me semble. Mais quand?

Je t'aime bien. Écris-moi, si tu peux, quelques lignes.

CHARLES

NOTE

En février 1865, névralgie (?) ou rhumatisme lancinant à la tête (?) — aucun remède. Diète ; — il y avait des intermittences et des reprises ; dix jours.

En décembre 1865, nouvelle névralgie ou rhumatisme à la tête (?), avec intermittences et reprises ; ç'a été très long, quinze jours peut-être (pilules composées de quinine, de digitale, de belladone et de morphine).

Y a-t-il corrélation avec ceci?

En janvier, et encore maintenant, à jeun, sans cause apparente, soudainement, un peu de vague, de distraction et de stupeur, et puis douleur atroce à la tête, vertige. Même assis, il faut que je tombe. Ensuite, sueur froide, vomissements de bile ou d'écume blanche. Stupeur assez longue.

(Traitement : valériane, éther, eau de Vichy, eau de Pülna (purgatif).

Du mieux pendant quelques jours.

Crises nouvelles.

(Pilules dans la composition desquelles il entre, je me souviens, de la valériane, un oxyde de zinc, de l'assa fœtida, etc. ; donc, c'est des antispasmodiques.)

Toujours de la distraction et de la stupeur, lourdeur dans la tête.

Grande gaucherie, grande maladresse, grande faiblesse.

Le médecin a lâché le mot hystérie ; cela veut dire : je jette ma langue au chien.

Lundi, 12 février 1866.

Je suis vraiment désolé de t'avoir parlé de l'état de ma santé ; je vois maintenant quel désordre j'ai causé chez toi. D'abord, je t'avais dit (ce qui est vrai) que je ne souffrais pas du tout. Je dois te dire maintenant que je ne t'ai parlé de ce dérangement que vers la fin. Ainsi, je peux t'annoncer que j'ai repris plaisir à fumer (le tabac lui-même m'inspirait du dégoût), et qu'hier j'ai éprouvé non seulement un grand dégoût de toutes les pilules, mais aussi une grande faim, ce qui ne m'était pas arrivé depuis trois semaines. Cette timidité qui faisait mon malheur diminue ; bien souvent, dans ces interminables journées passées au lit, je me disais : Si c'est l'apoplexie ou la paralysie qui vient, que ferai-je, et comment mettrai-je ordre à mes affaires? Je dois ajouter quelque chose de bien singulier : c'est que *quand je pensais au vertige, le vertige venait*, et ensuite les vomissements, et la routine du mal recommençait. Si j'avouais cela, on me traiterait de *malade imaginaire*. En somme, je dois dire que je ne comprends rien à ce qui m'est arrivé, et que je voudrais bien, au moins, qu'un médecin me connaissant me fît une hygiène définitive. Car *voici la cinquième fois que je me crois délivré*. Si je pouvais travailler quelques heures de suite sans étourdissements ni culbutes, je me croirais guéri. J'essaierai ce soir.

Tout ce qui reste acquis, c'est qu'il faut marcher, prendre des bains froids et supprimer le café, l'eau-de-vie, le thé et la bière.

Je reviens à ta lettre. Je refuse tout service de toi ou d'Ancelle, pour le moment.

Je n'aime pas voir Ancelle dans des affaires d'argent (d'ailleurs, il y aurait de notre part indiscrétion. C'est bien assez de lui avoir imposé le soin de conclure deux traités, et peut-être six).

Je n'accepterai de l'argent de toi ou de lui *qu'après* un arrangement définitif avec les libraires, au cas où ils diraient : « Nous ne voulons payer qu'au fur et à mesure de l'impression. »

Ceci me ramène aux Garnier et à Lemer. Comme Ancelle est crédule ! et comme tu es crédule !

Lemer lui a dit : « Les cinq volumes de Baudelaire sont une mise de fonds de onze à douze mille francs. On peut lui donner six cents francs par volume pour un tirage de mille cinq cents exemplaires par volume, soit trois mille francs. »

Lécrivain, à qui j'ai lu la lettre de M. Ancelle, m'a dit tout de suite : « Des détails si minutieux impliquent qu'une affaire est finie. Ces détails sont trop minutieux pour qu'il y ait quoi que ce soit de vrai. Lemer est un paresseux, et aux yeux de M. Ancelle il a voulu voiler son inertie, c'est-à-dire qu'il a donné les combinaisons de son esprit *pour des faits résolus.* » Est-ce clair?

J'attendais M. Lécrivain hier. Il n'est encore pas venu aujourd'hui. Il est vrai qu'il a ses affaires personnelles.

Maintenant, voici ma conclusion :

Ancelle étant bien éduqué, et se trouvant seul en face de Garnier, je demanderai par son intervention quinze mille francs pour l'exploitation des cinq volumes pour cinq ans, — et si, comme c'est probable, MM. Garnier refusent de débourser d'un seul coup quinze mille francs pour l'auteur, je me soumettrai au prix de six cents francs (par tirage de mille cinq cents exemplaires de chaque volume), payables à chaque tirage nouveau, ce qui, au bout de cinq ans, représente la même somme : QUINZE MILLE FRANCS.

Seulement, dans ce cas, je veux qu'il soit entendu que, tous les ans, MM. Garnier auront écoulé (succès ou insuccès, ça ne me regarde pas, qu'ils s'arrangent comme ils voudront) mille cinq cents exemplaires de chacun des cinq volumes. Cela peut se résumer ainsi : « Une rente de trois mille francs pendant cinq ans, en échange de l'exploitation de cinq volumes pendant cinq ans. » Il est vrai que, dans ce cas, si la question était posée ainsi, les Garnier diraient probablement : « *Et les révolutions ! et le choléra ! Et les intermittences dans le commerce ! Est-ce que nous sommes sûrs, en supposant que*

tous les livres de M. Baudelaire soient excellents, de les vendre régulièrement pendant cinq ans ? » Je réponds : « Vous êtes libraires. Vous devez courir des risques. D'ailleurs, je me résigne à un très petit droit, et si la vente d'un seul volume dépasse mille cinq cents exemplaires par an, pendant cinq ans, cela compense largement vos pertes sur les autres volumes. »

Mais tu n'y comprends rien, n'est-ce pas?

Quant à la *Belgique*, il faut que je me hâte de trouver un libraire. Les événements marchent. Une nouvelle loi électorale va être votée. On oublie déjà Léopold Ier. Mon manuscrit sera vieux déjà, quand Ancelle aura conclu.

Il faut absolument que tu me parles de ta santé ; à chaque fois que je t'écris, je te fais la même prière.

Il y a à Paris un homme qui aurait pu me rendre service. Je le verrai à mon prochain passage. C'est Charles Lassègne, mon ancien répétiteur de philosophie. Il s'est fait médecin, et il est devenu un médecin célèbre. Sa spécialité, c'est les *fous* et les *hystériques*.

Écris-moi et je t'embrasse.

CHARLES

Vendredi, 16 février 1866.

Ma chère mère, voici donc encore de l'argent ; mais pourquoi? je n'en veux plus. Il me restait sur les cinquante francs, vingt francs que je voulais consacrer aux douches. Je suis sûr que je t'offenserais, si je te renvoyais ces cent francs. Je vais les mettre de côté, et quand je recevrai un peu d'argent de France, je le joindrai à ces cent francs pour offrir une somme passable à mon hôtelière et lui faire prendre patience jusqu'à la solution de mon affaire. M. Lécrivain est revenu ; il prétend que *Lemer n'a rien fait*, que *les chiffres donnés par lui à Ancelle* sont *tout à fait hypothétiques*, et que *les Garnier ne consentiraient à traiter définitivement ni avec Lemer ni avec M. Ancelle*. Mais quand pourrai-je travailler, et quand pourrai-je aller en France?

Non, je ne veux pas de ton argent. Je te dois bien déjà trente mille francs. Suis-je donc un goujat ou un lâche pour consentir à te rogner ta pension?

Non, je ne veux pas non plus de l'argent d'Ancelle. D'abord, *il ne paierait rien, j'en suis convaincu. Il promettrait des séries d'acomptes, et cela m'attirerait une foule d'humiliations.*

Je n'accepterais un pareil service que s'il payait tout d'un seul coup, et seulement après la signature de mon traité.

Je ne sais pas pourquoi tu me réclames une réponse à ton avant-dernière lettre. Tu as dû la recevoir mardi 13.

Toute lettre qui part le soir de Bruxelles arrive à Honfleur le lendemain matin.

Madame Victor Hugo, qui ne m'était apparue que sous un jour ridicule, est décidément une bonne femme. Mais elle aime un peu à faire la maman avec tous ses amis. Elle a exigé que son médecin vînt me voir. Celui-ci a approuvé le traitement fait jusqu'ici, mais il prétend qu'il faut y ajouter un régime fortement ferrugineux, parce que, dit-il, la prédominance de la bile et des nerfs prouve un appauvrissement du sang. Je n'aurais jamais pensé à cela. Il paraît que quelques personnes ont entendu parler à Paris de ma ridicule infirmité. Sainte-Beuve a consulté son médecin et m'a envoyé des conseils. Un autre de mes amis a fait de même. Tous ces avis s'accordent à peu près.

Lécrivain m'a dit une chose fort grave. Il prétend que les Garnier, tels qu'il les connaît, inclineront surtout vers un traité *impliquant l'abandon de la propriété*. Jamais je ne ferai cela. Je me souviens de *l'affaire Edgar Poe*. Je suppose six cents francs pour un tirage d'un volume, trois mille francs pour un tirage des cinq volumes. Ils m'offriront peut-être quatre mille francs pour l'exploitation complète pendant ma vie et trente ans après ma mort. J'aime bien mieux attendre le succès, s'il doit venir, et toucher dix fois, vingt fois peut-être de petites sommes. Je n'ai pas de fortune, et je ne veux pas aliéner mes droits successifs.

Si tu t'imagines que ce que tu m'écris sur ta somnolence et ton affreuse fatigue d'estomac, le soir, est de nature à me rassurer, tu te trompes grandement. *Je te supplie de consulter un médecin là-dessus. Promets-moi cela. Je suis sûr que, malgré ta vieillesse, il y a quelque chose à faire.*

Je vais tâcher de gagner quelques acomptes pour la maîtresse de l'hôtel. Quand j'aurai pu travailler quelques heures

de suite, je te le dirai. Et puis, j'irai à Honfleur chercher les manuscrits qui me manquent, et je tâcherai de traiter avec les Garnier.

Je t'embrasse bien fort, et je te remercie de toutes tes bontés.

CHARLES

Samedi, 17 février 1866.

Ma chère mère, j'avais presque deviné tout ce que tu me dis de désolant quant à l'argent, et je me demandais souvent comment tu avais pu subvenir à des demandes si fréquentes. Abandonner le plaisir de ton jardin et congédier Aimée à ton âge ! et tu crois que j'accepterai cela ! Ce serait une horreur.

Tu n'as pas compris ce que je te disais relativement au cas d'un traité signé, ne comportant pas un paiement total immédiat. Dans ce cas, disais-je, je dirais à Ancelle : *Empruntez, prenez de l'argent où vous voudrez, payez ma dette tout de suite, et remboursez-vous sur les conséquences du traité.* — Cela ne te regarde en rien. — Mais hélas ! nous n'y sommes pas.

Ainsi, M. Lécrivain, comme je te l'écrivais hier, avait parfaitement deviné. Soit paresse de Lemer, soit éloignement des Garnier, qui ne veulent discuter qu'avec l'auteur lui-même, rien n'est fait, et Lécrivain m'a dit de bien recommander à Ancelle de ne pas trop insister auprès des Garnier. Cela ferait mauvais effet. Je vais tâcher de travailler un peu, et puis j'irai à Paris vers le milieu de mars m'informer de toutes mes affaires. D'ici là, Ancelle aura peut-être conclu un traité pour la *Belgique*. L'important pour moi maintenant, c'est de dénicher quelques acomptes, pour faire patienter mon hôtelière.

Lécrivain m'a beaucoup effrayé en me parlant de la tendance des Garnier à acheter ce qu'on appelle *des propriétés*. Aliéner pour trois ou quatre mille francs comptants des valeurs littéraires qui peuvent, *avec le temps*, me rapporter dix fois six cents francs ou dix fois huit cents francs, je ne le ferai jamais.

Plus tard, mon nom ayant augmenté de valeur, étant plus près de la mort et n'ayant pas d'héritiers, je ferais peut-être de ces marchés-là, *qui seront d'ailleurs plus faciles alors*.

Mais le moment n'est pas venu. A moins de rapporter immédiatement une somme assez forte pour être placée, et augmenter le revenu, ce sont des marchés de dupe.

J'apprends par les annonces des journaux qu'il a été fait à Paris une conférence publique sur mes poésies, rien de plus. Mes amis ne m'instruisent de rien de ce qui me concerne.

Je crois que tu commets une erreur relativement aux pilules.

Celles composées d'opium, de valériane, de digitale et de belladone, je les prenais en décembre, *contre les névralgies*. Veux-tu insinuer que les vertiges affreux et les vomissements de janvier résultent de ce traitement? Mais d'abord la belladone n'entrait évidemment qu'en très petite quantité dans ces pilules, et quant à l'opium, tu sais bien que j'en ai eu l'habitude pendant plusieurs années, jusqu'à en prendre cent cinquante gouttes sans aucun danger.

Les pilules prises depuis lors, c'est-à-dire celles composées *contre les vertiges suivis de vomissements*, contiennent de la valériane, de l'assa fœtida, un oxyde de zinc quelconque, et puis je ne sais plus quoi. Elles sont purement antispasmodiques.

En somme, je m'en tiendrai à un résumé de tous les conseils qui m'ont été donnés : « Viandes froides rôties, le matin ; comme boisson, du thé sans thé vert.

» Le soir, viande rôtie avec un peu de vin.

» Douches froides et promenades, *quand c'est possible.* » *Ici, c'est rare.*

Plus de café ni d'eau-de-vie.

Mais quand retrouverai-je l'activité d'esprit et le plaisir de vivre, je n'en sais rien. — Ta lettre d'aujourd'hui m'oblige à t'adresser une nouvelle question.

Hier, je te suppliais de consulter et de faire quelque chose relativement à tes faiblesses accablantes du soir, avec douleur d'estomac.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

CHARLES

(*Au crayon.*) Et l'épine dorsale? et les jambes?

21 février 1866.

Enfin, ma chère mère, voici une lettre qui me fait du bien. Te voilà, dis-tu, soulagée à la fois de tout ce qui t'alarmait. C'est merveilleux. Mais il faut me le récrire encore plusieurs fois, il me le faut confirmer, et avec détails. Mon Dieu ! pourvu que cela dure !

Quant à moi, *je vais bien*, sauf quelques retours de fièvre et un fond permanent de névralgie, comme en décembre. Je suis faible, je suis roide, je suis timide : voilà tout.

Oui, je connais les mauvaises nouvelles. Je viens d'écrire à Ancelle que je le suppliais de ne plus se mêler de rien ; mais sois tranquille, je lui ai dit cela d'une manière délicate. — Il trouve le temps de t'écrire beaucoup trop, et à moi, il n'écrit pas assez.

Les Garnier lui ont écrit une lettre qu'il m'a transmise, et qui est pleine d'erreurs et de bêtises. Il est évident que Lemer avait présenté l'affaire aussi gauchement que possible. Lécrivain, à qui j'ai montré la lettre d'Ancelle et celle de MM. Garnier, et qui était convaincu à l'avance du succès, m'a dit : « Il est possible que Lemer ait été volontairement très maladroit, afin de faire manquer l'affaire, et de vous contraindre *à vous adresser directement à lui.* »

Ceci serait bien vilain. — Ancelle ne peut pas évidemment se conduire avec tact et habileté dans des choses tout à fait neuves pour lui. Je suis désolé qu'il ait été se jeter chez Dentu aussi étourdiment qu'il a fait chez les Garnier. Il faut absolument que je l'arrête. Ça fait encore un libraire de *brûlé pour* moi, et ce sera grave, parce qu'il va évidemment instruire Dentu du *non-succès* chez les Garnier, et répéter, comme choses vraies, toutes les objections fausses des Garnier. Dentu les répétera à d'autres, et ainsi de suite.

(Je te *supplie*, entends-tu bien? je te supplie, je *t'adjure* de ne pas écrire à Ancelle. Vous dépensez beaucoup de papier en conjectures dans des matières où vous n'entendez rien.)

Je m'obstinerai à présenter l'affaire *en bloc*. Lemer avait raison, quand il me disait : « Ne séparez pas *les Fleurs* et *le Spleen de Paris* du reste. » Il paraît que Lemer a beaucoup

consulté Lécrivain sur la valeur commerciale, selon lui, de l'affaire. Est-ce drôle ! et n'est-ce pas suspect?

Quand je pourrai, j'irai à Paris. Oui, je connais l'histoire de la conférence ridicule de Deschanel. Le chroniqueur du *Temps* a indiqué cela d'une manière badine et charmante. Mais une lettre d'Ancelle a servi, pour moi, d'excellent commentaire. — Je crois que ce brave homme est de l'avis de Deschanel. — Observe bien qu'il est très probable que les gens qui applaudissaient les vers, trouvaient il y a neuf ans, ce livre monstrueux et fou.

On dit (et je le crois aujourd'hui) que les autres nations sont encore plus bêtes que la nation française. Alors, il faut retourner vivre en France, malgré la bêtise de ce pays, ou s'en aller dans l'autre monde.

Je me propose, quand je verrai M. Deschanel, de le remercier. Je parie qu'il ne verra pas que je me moque de lui.

Je t'embrasse, et je te supplie de ne jamais rester longtemps sans me parler de toi.

CHARLES

23 février 1866.

D'après sa réponse, je finirai le livre sans rien transmettre au *Figaro*, ou bien, au contraire, j'écrirai au *Figaro* : *Publiez tout de suite* (malgré la répugnance primitive que j'avais à publier un livre satirique sur la Belgique, pendant que je suis en Belgique).

Voilà, ma chère mère, toutes les explications de ma conduite. Voilà pourquoi je ne t'écrivais pas. J'attends de Paris des réponses importantes: et je voulais t'annoncer une nouvelle agréable.

Voilà aussi pourquoi je te disais, il y a deux jours : *N'écris pas à Ancelle.* — Cet excellent homme a cru bien agir en faisant ce qu'il a fait ; il a été un peu maladroit par bonne intention.

Comment vas-tu? C'est là, pour moi, la chose importante que je cherche tout d'abord dans tes lettres.

Pour moi, il paraît que je suis acclimaté ; enfin, au bout d'un bien long temps, je suis rétabli, et je mangerais volontiers — si l'on pouvait manger avec plaisir dans ce pays. En revanche, la saison des rhumatismes est revenue.

Les Histoires grotesques et sérieuses vont enfin paraître. Mais *le Spleen de Paris*, ce maudit livre sur lequel e comptais tant, est resté suspendu à moitié. Ah ! qu'il me tarde d'être chez moi ! Il y a décidément un grand danger à laisser longtemps un travail interrompu et à faire plusieurs choses à la fois, le fil de la pensée se perd souvent, et on ne peut plus retrouver l'atmosphère spirituelle où on s'était déjà placé.

Tu vas recevoir cette lettre le jour de notre fête. Je ne peux rien t'envoyer que l'affirmation du désir que j'ai de vivre avec toi. Nous ne nous sommes jamais ennuyés ensemble, et je crois que nous serons aussi heureux qu'il est permis de l'être.

CHARLES

Lundi, 26 février 1866.

Ma chère mère, je ne comprends rien ou presque rien à ta lettre. Et ne pas comprendre, ou n'être pas compris, c'est tout aussi humiliant. *Qu'est-ce que ces articles dont tu me parles ?* D'abord il n'y a pas d'article de Deschanel. Deschanel, professeur, dont raffolent les dames et les demoiselles (tu vois l'homme d'ici), a donné à Paris une *conférence publique* sur mes poésies. J'en ai été instruit par la chronique du *Temps* signée Henry de la Madelène qui, très spirituellement, lui reproche d'avoir pris tant de mitaines pour présenter au public un *scélérat* tel que moi. Comme je connais Deschanel, *j'ai deviné sa conférence. D'ailleurs, le commentaire* d'Ancelle, qui se connaît en littérature, comme les éléphants à danser le boléro, m'a confirmé mon opinion. Je ne sais rien de plus. Je ne t'ai pas dit que je me moquerais de Deschanel, mais simplement que je le *remercierais*, ce qui, comme moquerie, me paraît bien suffisant. Et j'ai ajouté qu'il prendrait mes remerciements au sérieux.

Autre erreur : celle-ci, de la part d'une maman, est trop forte. Ton fils n'a pas quarante-six ans. Il n'aura même quarante-cinq ans que dans un mois et quelques jours.

Depuis longtemps, la maîtresse de l'hôtel me fait des scènes insupportables ; mais je les supporterai. On ne me donne plus mes notes. Mais je sais calculer approximativement. En

février 1865 (il y a donc un an), je devais mille francs. Dans le courant de l'année 1865, j'ai donné mille six cents francs. C'est donc comme si je n'avais donné que six cents francs sur l'année qui vient de s'écouler. Je dois supputer à peu près (au moins) deux cents francs par mois.

Oui, j'ai voulu arrêter Ancelle. Sa pétulance et son zèle me faisaient peur. Bien que Paris ne soit pas un village, chaque profession est comme une espèce de village où tout se répète. Or, une série d'échecs chez plusieurs libraires serait pour moi d'un effet désastreux. Je ne doute pas du tout de l'amitié d'Ancelle. Mais je crois qu'il peut, par trop de zèle, devenir brouillon. Je ne l'avais prié que d'une chose : débrouiller le mystère Lemer-Garnier, et, loin de réussir, il a amené le désastre (je te le répète, ne lui écris pas à ce sujet, *ce serait trop désobligeant pour lui*). Il y a un mystère qui restera inexpliqué. H. Garnier avait consulté Sainte-Beuve, *signe de désir*, H. Garnier avait témoigné *plusieurs fois le désir de prendre mes œuvres*. Auguste Garnier, qui se trouve sans doute assez riche, déteste l'esprit d'aventures de son frère. MM. Garnier, dans leur lettre de refus, donnent des raisons absurdes et font allusion à des choses qui n'existent pas. Or, Lemer a été d'une gaucherie impardonnable, ou il a présenté l'affaire de manière à la faire échouer, dans le but de s'en emparer lui-même ; et enfin l'impatience d'Ancelle aura fourni à A. Garnier l'occasion de dominer son frère Hippolyte.

Ancelle n'a pas encore la réponse de Dentu, relativement à la *Belgique*.

J'espère que j'irai à Paris le 15 mars, et je tâcherai d'aller t'embrasser. Ça me fera du bien.

Quant à ma santé, je te promettrai bien tout ce que tu voudras, parce que j'espère bien que je ne serai jamais dans le cas de me faire emporter comme un malade. Quant à ces retours de rhumatisme, de névralgies, à ce manque de souplesse, quoi d'étonnant dans un climat si humide, et dont les habitants aiment tant l'humidité que, même quand il pleut à seaux, ils lavent leurs maisons, non seulement à l'intérieur, mais aussi à l'extérieur.

Je t'embrasse bien et te supplie de ne pas t'inquiéter.

CHARLES

Lundi, 5 mars 1866.

Ma chère mère, comme je sais que les moindres bagatelles qui me concernent peuvent t'amuser, je t'envoie cet article en trois numéros (il n'y en a que deux ; je n'ai pas reçu le premier) paru, il y a déjà longtemps.

Il y a du talent chez ces jeunes gens ; mais que de folies ! quelles exagérations ! et quelle infatuation de jeunesse ! Depuis quelques années je surprenais çà et là, des imitations et des tendances qui m'alarmaient. Je ne connais rien de plus compromettant que les imitateurs, et je n'aime rien tant que d'être seul. Mais ce n'est pas possible et il paraît que *l'école Baudelaire* existe.

Tu m'écris bien des extravagances, ma chère mère, et tes reproches sur mon imprudence ne me consolent pas. J'ai été dupe, dupe de la Belgique, et puis dupe de Lemer. J'ai été privé de toi deux ans de plus que je ne croyais, après l'avoir été si longtemps déjà. Il faut maintenant que je me débrouille tout seul, et que je répare le mal. Tu pourrais bien m'abandonner à mon sort, sans y ajouter les reproches.

Enfin j'aime encore mieux des reproches que rien du tout. Car ton silence est toujours pour moi ce qu'il y a de plus alarmant. Puisque tu ne me dis rien de ta santé, c'est que cela va bien, *n'est-ce pas* ?

Je vais travailler quinze jours activement à mon *Spleen de Paris*, et à quelques bagatelles. Tout cela fini (excepté la *Belgique*), je vais à Paris tenter la fortune moi-même. Évidemment, je serai obligé de retourner à Bruxelles ; mais si j'ai réussi à Paris, si j'ai réussi à opérer ma vente, je ne retournerai en Belgique que pour peu de jours. Il faut bien que je fasse quelques courses, que je règle mes comptes et que je déménage.

J'ai appris que Sainte-Beuve avait été fort malade. Il m'écrit qu'il se porte bien. En sa qualité d'ancien carabin, ne s'est-il pas avisé, malgré l'avis de tout le monde, malgré les dangers augmentés par son âge, d'exiger qu'on lui fît une opération? Enfin, la chose a réussi.

Depuis quelques jours j'ai supprimé le vin le matin, de la viande froide et du thé à l'anglaise. — Le grand avantage,

c'est qu'on peut travailler tout de suite et longtemps. Mais cette petite ivresse de thé me donne un peu de congestion, à peu (près) comme celle qu'on éprouve quelquefois à la tête, quand on mange une glace. Or, j'ai maintenant une peur extrême de tous les maux de tête. Ce M. Lécrivain (qui est allé voir Lemer, et qui est revenu ici) vient d'être repris par les névralgies, les affections bilieuses et les sueurs froides. Or, cet homme, qui est un colosse de force, est dans un état bien pire que n'a été le mien.

Je t'embrasse.

C. B.

Je ne reçois plus un mot d'Ancelle, depuis longtemps déjà. Si je l'ai offensé, *ce n'est pas faute de précautions*. Je le verrai à Paris.

(Cette lettre est la dernière de la correspondance, écrite de sa main.)

Mardi, 20 mars.

Ma chère mère, je ne suis ni bien ni mal, je travaille et j'écris difficilement, je t'expliquerai pourquoi. Car je me proposais depuis longtemps de t'écrire, et je crois que ce soir ou demain matin je te répondrai, relativement à tout ce que tu me demandes. *C'est forcément que je recule mon voyage à Paris*. Mais je le ferai, car c'est absolument nécessaire. Désormais je ne resterai plus si longtemps sans t'écrire.

Pauvre chère petite mère, c'est moi qui suis cause que tu as été *inquiète* ! (*avec un seul t*). L'orthographe a si souvent varié en France, que tu peux bien, d'ailleurs, te permettre quelques bizarreries, comme Napoléon et Lamartine.

Si tu ne reçois pas les deux lettres en même temps, tu recevras la seconde un jour après celle-ci.

Je t'embrasse.

CHARLES

Si tu as envie de lire *les Travailleurs de la mer*, je te les enverrai dans peu de jours.

Bruxelles, vendredi, 23 mars 1866.

Ma chère mère, depuis longtemps, très longtemps, M. A... ne m'a rien répondu. J'avais l'intention de retarder mon voyage à Paris, jusqu'à ce que j'eusse fini un travail, et reçu quelques acomptes pour l'hôtel ; mais depuis trois jours, depuis ma dernière lettre, une crise nouvelle est survenue, et me voilà impotent.

Écris, si tu peux, à M. A... d'envoyer *tout de suite* à madame Lepage, maîtresse de mon hôtel, de l'argent, — ce qu'il voudra ou ce qu'il pourra ; surtout de sa part, *pas d'indiscrétion, ni trop de zèle*, souligne cela dans ta lettre.

Le médecin, qui a la bonté d'écrire sous ma dictée, t'engage à ne pas te monter la tête, et me dit que, dans quelques jours, je serai prêt à reprendre mon travail.

Ton fils CHARLES

Lundi, 26 mars 1866.

Ma chère mère, puisque tu exiges que je te réponde de suite, il faut que tu saches qu'écrire mon nom de travers est un grand travail de cerveau pour moi. Je crois que M. A... n'enverra pas les mille francs à madame L,..

Je ne veux pas qu'il vienne me chercher.

L'avant-veille de ma crise un ami de Paris m'offrait de l'argent de la part de mes amis si je me sentais malade et si je désirais retourner brusquement en France. J'ai répondu que non, croyant y aller moi-même. Tous mes amis et les médecins sont d'avis que je lâche pendant six mois toute affaire littéraire et que je vive de la vie des champs.

M. Léon Marcq, 10, place de l'Industrie.

Comment vas-tu?

Je t'embrasse.

CHARLES

(Cette lettre d'une main étrangère a été copiée textuellement avec les corrections au crayon faites par Baudelaire.)

Bruxelles, vendredi, 30 mars 1866.

Ma chère mère, la réponse transmise lundi t'est arrivée mardi soir. Mercredi, jeudi et aujourd'hui vendredi, tu aurais pu me donner de tes nouvelles ; si tu ne l'as pas fait, c'est que tu supposes que je ne m'inquiète que de moi.

Il faut absolument que tu me donnes de tes nouvelles.

J'ai reçu une lettre de A... qui me dit qu'il viendra bientôt. C'est inutile, au moins prématuré.

1° Parce que je ne suis pas en état de bouger.

2° Parce que j'ai des dettes.

3° Parce que j'ai six villes à visiter, mettons cinq jours. Je ne veux pas perdre le fruit d'un long travail.

Je sens qu'il a surtout à cœur de te complaire et de t'obéir, c'est pour cela que je t'en écris ; je suis d'ailleurs disposé à revenir le plus vite possible.

Écris-moi longuement et minutieusement sur toi.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

CHARLES

(Lettre écrite par une troisième personne étrangère, sous la dictée de Baudelaire ; c'est la dernière de sa correspondance.)

LES ESPÉRANCES DES PAYS TCHÈQUES

Au mois de novembre 1915 la faveur des armes semblait échapper aux Alliés. A la retraite russe succédait l'intervention bulgare; les Serbes, en une retraite qui les décimait, arrivaient aux plages de l'Adriatique; l'abandon de Salonique semblait prochain.

A ce moment-là pourtant, en dépit du militarisme prussien et des persécutions autrichiennes, une voix partit du cœur de ces empires du centre qui paraissaient toucher à la victoire, une voix nette, irréductible — celle du peuple tchèque :

Dans ces jours tragiques, disait-elle, nous nous sentons le devoir de proclamer notre confiance absolue dans la victoire complète des Alliés, et au nom du peuple tchèque que nous représentons, nous sollicitons l'honneur de prendre place à leurs côtés...

... Les Tchèques ne pardonnent pas aux Habsbourg de les avoir si longtemps ruinés et opprimés, d'avoir essayé de les déshonorer en faisant d'eux les complices d'une politique de fourberie et de sang. Haletante sous la féroce pression de l'Allemagne, la Bohême remet à ceux de ses fils qui ont réussi à s'échapper de la geôle de François-Joseph, le soin de la défendre vis-à-vis du monde civilisé et de lui transmettre ses revendications.

... A la Russie, la grande nation slave, à l'Angleterre qui la première a établi les règles du gouvernement de la nation par la nation, à l'Italie de Cavour, de Mazzini, de Ferrero, à la France de la Révolution la Bohême confie ses destinées. Grâce aux Alliés, la Bohême indépendante et groupant autour d'elle tous ses fils, sera avec la Serbie définitivement délivrée de la menace hongroise, un élément d'équilibre, une garantie de la paix universelle dans le grand atelier de l'humanité.

Ces lignes, empruntées au manifeste du *Comité d'action tchèque à l'étranger*, étaient signées des présidents des ligues tchèques et slovaques d'Europe et d'Amérique, ainsi que de deux noms, l'un populaire, l'autre illustre en Bohême : J. Durich, chef du parti agraire au Reichsrath de Vienne, et T. G. Masaryk, également député, et professeur à l'université tchèque de Prague.

MM. Durich et Masaryk avaient pu franchir les frontières autrichiennes, malgré la surveillance de la police. Ils venaient, avec quelques amis politiques, de fonder des centres d'action à Paris, à Londres, à Rome, à Pétrograd; forts de l'adhésion de leurs compatriotes, ils s'étaient assigné comme but de faire connaître aux pays de l'Entente, en même temps que leurs revendications nationales, l'appui que la Bohême reconstituée pourrait apporter dans l'avenir au maintien de la paix en Europe et de démontrer qu'un État tchéco-slovaque autonome, lien entre la France et la Russie, serait un obstacle à la poussée allemande vers l'Orient, une traverse sur les rails du Berlin-Bagdad.

Ils appellent notre victoire; même dans les moments les plus critiques ils se sont refusés à en douter. En un mot, ils ont eu, ils ont toujours, plus que jamais, foi en notre cause. Et nous, devons-nous avoir foi en la leur [1]?

***

Les Tchèques et les Slovaques habitent en groupes compacts la Bohême, la Moravie, la Silésie et la Slovaquie, depuis la frontière austro-allemande jusqu'au confluent de la Nyitra et du Danube vers le sud, jusqu'à la Tisza supérieure vers l'est. Cette vaste région, d'une superficie égale au tiers de la France, aux incomparables forêts de hêtres et de sapins, est montagneuse, sauf dans la région danubienne où s'élargissent quelques plaines au milieu desquelles miroitent de larges et tristes marécages. Sur ses confins méridionaux, des collines dominent

1. Consulter *la Nation Tchèque*, revue dirigée par E. Benes; — *La Littérature tchèque contemporaine*, par Jelinek; — *Bohemia under Habsbourg Misrule*, par Capek; — *Problem of Small Nationalities*, par T.-G. Masaryk; — *Le monde slave*, revue dirigée par E. Denis.

l'Alföld; elles fermèrent le pays aux invasions magyares, mongoles ou turques, et offrirent aux Slaves un refuge naturel contre les hordes venues d'Orient, qui pendant des siècles déferlèrent au pied des Karpathes et de la Haute-Tatra.

Sous la pression des envahisseurs, Slovaques du nord de la Hongrie et Tchèques du plateau de Bohême furent amenés à partager la même vie, d'autant plus facilement que la Moravie aux horizons adoucis créait entre eux comme un lien matériel. Ils eurent la même langue, les mêmes intérêts, les mêmes ennemis, la même religion. Actuellement, l'unique obstacle à la fusion de ces deux branches d'une seule nation est d'ordre politique et dépend de la constitution de la monarchie austro-hongroise : les Tchèques sont sous le joug des Allemands de l'empire d'Autriche, les Slovaques sous celui des Magyars du royaume de Hongrie.

Caractérisé par une résistance sans trêve à cette double oppression, le passé du peuple tchéco-slovaque se résume en une longue et sanglante révolte dont le conflit actuel peut être la dernière phase. Depuis les temps les plus reculés, Germains et Slaves se haïssent et se battent. Au seuil de l'histoire de Bohême et la dominant toute, se dresse, fabuleuse, la figure du saint roi Venceslas, le héros, le preux qui défend sa couronne en guerroyant les peuplades teutonnes. Tout le haut moyen âge fut une période obscure, troublée par des dissensions religieuses, des guerres de seigneurs et de paysans; mais lorsqu'au XIVe siècle le royaume de Bohême passa à la maison du Luxembourg, une ère de gloire et de prospérité commença. Charles IV, élu empereur du Saint Empire Romain, continua à résider à Prague qu'il enrichit de palais, de cathédrales, de bibliothèques et dont l'Université devint un des centres intellectuels de l'Europe, un foyer d'idées scientifiques nouvelles, de discussions théologiques, de pédagogie et de réformes sociales. Malgré les sympathies de Charles IV pour la langue et la civilisation tchèques — dans sa Bulle d'Or, il avait prescrit aux électeurs l'étude de la langue slave — l'influence allemande sous son règne resta prépondérante à l'Université. Au contraire, son fils, docile aux suggestions de Jean Hus qui prêchait à la fois la réforme religieuse et l'émancipation nationale, décréta que les Tchèques y disposeraient des trois

quarts des voix. Les Allemands quittèrent Prague en grand nombre et allèrent fonder l'Université de Leipzig.

La Bohême à la suite de Hus et de Ziska résolument entrait dans la voie de l'hérésie, tout en reprenant la lutte déjà séculaire contre les Germains, et lorsque Luther survint, promoteur du mouvement protestant, ses idées gagnèrent facilement les consciences.

Cependant, depuis 1526 la dynastie des Habsbourg se trouvait à la tête du royaume : son catholicisme intolérant ne put s'accommoder de la pensée libre. Les persécutions commencèrent. Elles ne devaient plus s'arrêter. Un abîme se creusa lentement entre les rois et la nation. Celle-ci, au début du XVIIe siècle, était acculée à une situation désespérée. Une révolte éclata alors contre la maison d'Autriche. Les Tchèques, battus en 1620 à la Montagne-Blanche, subirent les conséquences d'une insurrection avortée. Les chefs du mouvement révolutionnaire furent décapités. On expulsa les nobles du pays; tous ceux qui ne voulurent pas se convertir furent également chassés et leurs biens confisqués. Les villes coupables se virent infliger des amendes: des autodafés de livres tchèques flambèrent sur les places publiques. Avec les Habsbourg triomphaient l'absolutisme royal, la papauté et la suprématie allemande.

Mais quelle victoire chèrement payée ! Le pays, qui avait compté jusqu'à trois millions d'habitants, n'en possédait plus que 800 000 à peine. Marie-Thérèse et Joseph II détruisirent les derniers vestiges de son autonomie. A la fin du XVIIIe siècle la Bohême était ruinée et dévastée : elle paraissait morte.

En 1790, l'historien Pelcl prévoyait avec désespoir que cinquante ans après lui il serait bien difficile de trouver encore des Tchèques. Dobrovsky, le fondateur de la linguistique slave, écrivait en 1810 : « Si Dieu ne vient pas au secours de notre cause, elle est bel et bien perdue. » En 1828, Jungmann croyant assister à l'agonie de sa patrie laisse échapper cette plainte : « Nous avons eu la triste destinée d'être les témoins de l'anéantissement définitif de notre langue maternelle. »

Toutefois ces pronostics furent démentis au moment même par l'apparition d'une génération pleine d'ardeur et d'espoir. Les idées issues de la Révolution française, consacrant dans

tous les pays le droit des nationalités opprimées, s'étaient propagées jusqu'en Bohême. Leur emprise fut très forte. Sous leur influence, Tchèques et Slovaques sentirent mieux que jamais qu'ils appartenaient à un même groupe ethnique, indépendant des Allemands et des Magyars qui l'enserraient au nord, à l'ouest et au sud : l'époque arrive où une poignée d'hommes érudits et enthousiastes, soit en traduisant des auteurs français, — surtout Montesquieu, Voltaire et Chateaubriand — soit en éditant des recherches sur la langue et l'archéologie slaves réussissent après soixante-dix ans de labeur à ressusciter la nation.

En 1848, les Tchèques entrèrent à nouveau dans la lutte politique. Guidés par le souvenir de l'ancienne indépendance du royaume de saint Venceslas, dirigés et éclairés par l'historien Palacky et le publiciste Havlicek, ils prirent part au mouvement révolutionnaire et cherchèrent à libérer leur patrie en réclamant une constitution.

L'idéal pangermaniste du Parlement de Francfort leur sembla dangereux : ils se défendirent d'appartenir à l'empire allemand, d'y avoir jamais appartenu. Un moment, ils virent leur salut en une Autriche fédérale où la Bohême aurait joui d'une assez large autonomie. Mais, comme François-Joseph, malgré ses promesses, évoluait vers un absolutisme toujours, plus intransigeant, Palacky déçu et furieux écrivit : « *Nous étions avant l'Autriche, nous existerons après elle.* » Et Havlicek publia un pamphlet : *Le Baptême de Saint Vladimir*, une des satires les plus gaies et les plus mordantes qui aient jamais été lancées contre le despotisme politique soutenu par l'Église :

Le Dieu du tonnerre, le Jupiter de la mythologie slave, Perun, exaspéré par les tracasseries du tsar Vladimir qui implore ses services en toutes circonstances, refuse un beau jour de tonner. Il est accusé, jugé par une cour martiale et condamné à être noyé. Après l'exécution, le tsar ouvre un concours public pour la place vacante. Alors toutes les Églises présentent leurs candidats — telle est la trame légère des sarcasmes que Havlicek adresse au *Vieux bon Dieu* de l'époque et à son impérial commanditaire. Jeté en prison, Havlicek ne se tint pas pour battu. Il y composa ses *Élégies Tyroliennes* qui sont,

avec les *Prisons* de Silvio Pellico, le plus acerbe des actes d'accusation dressés contre l'arbitraire autrichien.

L'opposition n'eut pas encore cette fois gain de cause. Le système électoral de 1861 réduisit les Tchèques à l'impuissance et lorsqu'en 1867 François-Joseph divisa la monarchie en deux États centralistes, combinaison qui lui permettait de mater la résistance des populations hostiles, les Slaves d'Autriche (Tchèques, Ruthènes, Slovènes) furent définitivement soumis à l'oppression des Allemands, tandis que les Slaves de Hongrie (Slovaques et Serbo-Croates) furent livrés aux Magyars : *Divide et Impera.*

Telle est l'histoire cruelle de la Bohême.

Ferdinand Ier, Ferdinand II, Marie-Thérèse, Joseph II, François Ier et François-Joseph se sont tous rendus coupables de plusieurs coups d'État, écrit un des chefs actuels de l'opposition tchèque [1]. Ils ont parjuré leurs serments solennels. Les successeurs des deux Ferdinand, Léopold II et François-Joseph, ont fait au peuple tchèque des promesses publiques de satisfaire ses désirs ; ils n'ont pas respecté leur parole. François-Joseph nous a fait une déclaration, nous promettant de remplir ses engagements comme roi de Bohême. Il n'a jamais tenté le moindre effort pour les réaliser ; c'est comme par miracle que nous avons échappé à l'anéantissement définitif. Tous les Habsbourg ne se sont servis de la nation tchèque que comme d'un moyen de satisfaire leur soif de domination universelle. Ils ont érigé en système la politique qui devait nous condamner pour toujours à l'asservissement matériel et à la misère intellectuelle et morale. Tous furent nos ennemis déclarés, tous régnèrent sur les pays tchèques comme en pays conquis... ce sont là des expériences que nous ne pourrons oublier et des griefs que nous soumettons à l'opinion publique européenne, au moment où il s'agit de dégager les responsabilités pour les actes passés et présents des deux empires centraux.

***

La destinée de la Bohême a donc été un drame. Pour en ressentir la douleur et la passion, il faut s'émouvoir de la littérature tchèque, long cri de haine qui se répercute à travers les générations ; il faut lire au hasard les écrivains les plus populaires. Leurs œuvres sont toutes pétries de la même souf-

1. Benès, *Détruisez l'Autriche-Hongrie.*

france, du même désespoir, de la même colère. Les auteurs du siècle dernier ne s'attardent pas comme en France à des plaisirs de dilettantes, d'artistes ou de philosophes. Leur temps est bien trop précieux : l'ennemi est là, prêt à étouffer la race. Se défendre, seconder les hommes politiques, mettre inspiration et talent au service de la cause nationale, voilà leur unique raison de vivre. Il faut enflammer le patriotisme du peuple par une prédication sans cesse ni repos. Épopées desquelles surgissent de légendaires personnages, demi-dieux de la guerre et de la foi, — saint Venceslas, Zizka, Hus ; — libelles contre la tyrannie des empereurs et l'imbécillité de leurs agents ; nouvelles rustiques qui célèbrent l'âpreté et la mélancolie des forêts moraves ; romans dont les héros traînent leur misère en exil ; sonnets où se révèlent le culte et la maîtrise de la langue maternelle, voilà toutes les lettres tchèques contemporaines, expressives uniquement de la douleur du peuple de Bohême et de son amour pour la terre natale.

Il est des thèmes qui reviennent continuellement, renouvelés à l'infini par l'admiration, la tendresse et les larmes.

Prague est belle, Prague est exquise et charmante.

Neruda [1] raconte comment, dans son enfance, il courait pendant des heures la mystérieuse capitale, amas enchevêtrés de pignons pointus, de balcons bizarres, de couvents, de palais, de jardins princiers, et s'amusait du monde désuet qu'abritaient ses toits antiques — petits magistrats à la retraite, artisans et laquais, propriétaires et mendiants. Il jouait dans les vieux quartiers, sur les petites places désertes plantées d'acacias, baguenaudait en revenant de l'école dans la ruelle pittoresque où son père était fruitier. Parfois, il s'enfermait la nuit, dans la cathédrale Saint-Guy, pour y surprendre sur le coup de minuit saint Venceslas y disant la messe, ou montait furieusement à l'assaut de ses tours :

Un escalier abrupt en colimaçon ; il y faisait noir comme dans un four ; de-ci de-là, un tout petit jour donnant dans l'intérieur sombre du clocher. Une courte halte. Le temps d'une brève caresse à la gigan-

1. Neruda (1834-1891). Principales œuvres : *Livres de vers* ; *Tableaux de l'Étranger* ; *Arabesques* ; *Petits Voyages* ; *Contes de Mala Strana* ; *Chants cosmiques* ; *Chants du Vendredi-Saint.*

tesque cloche de Saint-Sigismond... A l'assaut... Plus haut ! Mes genoux tremblaient, mais plus j'étais haut, plus je montais vite... jusqu'à ce que soudain la lumière se fît. Ah ! que c'était beau. Ah ! Prague, — Prague que j'aimais pour sa beauté, Prague était là — au-dessous de moi, baignée de lumière, de reflets bleuâtres, la Vltava comme un ruban d'argent, la plaine, les collines tout autour jonchées d'émeraudes et de saphirs. J'aurais voulu boire tout cela d'un seul long regard.

Ce thème est repris et développé à la manière romantique par Zeyer[1], nouvelliste dont l'imagination échevelée a fait les délices des jeunes gens de son époque. Le héros d'un de ses romans, Jean-Maria Plojhar se bat en duel avec des officiers autrichiens.

« — Votre Prague royale, — avaient persiflé les Autrichiens.

« — Prague est royale, — avait répondu Jean-Maria. — Son manteau de pourpre est en haillons, mais elle est reine pourtant, tandis que votre Vienne fardée, ornée de faux bijoux, est une courtisane entretenue.

« — Racaille tchèque ! — hurlent les officiers.

« — Chiens viennois ! — s'exclame Jean-Maria. »

On en vient aux coups. Jean-Maria est touché à la poitrine. Il part pour l'Italie afin de s'y rétablir, mais lentement il agonise. Un soir, il contemple Rome ; la coupole de Saint-Pierre émerge du brouillard idéalement légère, phénix toujours renaissant des flammes et des ruines, tandis que sur l'horizon argenté, le fantôme d'une ville se dessine. Prague apparaît devant lui, triste et humiliée, belle pourtant dans sa souffrance.

Le bonheur et l'espérance, traversant toujours le monde, frappaient à toutes les portes, partout, mais jamais là-bas, dans ce pays de larmes et d'humiliation où il était né... Prague... La Bohême... une cuisante douleur déchirait sa poitrine. Il ne voyait plus que le ciel dur, scintillant, avec le sourire impitoyable des étoiles d'or, trop lointaines pour qu'un cri de désespoir parvînt jusqu'à elles.

De même, Machar, le poète, jeté en prison dès le début de la guerre, ne pouvait se faire à la frivolité de Vienne. Du haut du Kahlenberg, il regardait la ville étendue à ses pieds,

1. Jules Zeyer (1841-1901). Principales œuvres : *L'Amitié fidèle d'Amis et d'Amyle*; *Jan Maria Plojhar*; ses trois *Légendes du Crucifix*.

païenne voluptueusement couchée sur un tapis de verdure ; sa chevelure éparse aux reflets bleuâtres tombait en boucles épaisses le long de ses flancs; souvent elle était couverte de pierreries et la brume l'enveloppait comme d'un voile de mousseline. Alors saisi d'une nostalgie invincible, Machar tournait ses regards vers le nord, vers sa patrie, au delà de la bleuissante ceinture des montagnes.

Oh, mon pays, qu'as-tu de commun avec cette femme indolente dans sa beauté divine et luxurieuse? Ni la langue, ni les tendances, ni la gloire, ni les souffrances : rien que le chemin de la Montagne Blanche, un large chemin ensanglanté...

Cependant la contrée est belle où l'ennemi règne en tyran, avec ses vallées étranges où sommeillent des villes lointaines, ses étangs limpides qui reflètent le vol des cigognes, ses paysans vêtus de linge empesé et d'étoffes éclatantes, vertes, rouges et jaunes. Pourquoi les cœurs sont-ils meurtris? Une plainte gémit, psalmodiée sur tous les tons, d'inspiration toujours plus ample : « Nous chancelons comme des égarés en baisant humblement le poing qui nous frappe », blasphème Sladek. « Le rire d'une insulte éternelle nous brave », reprend S. Cech dans ses *Chants d'un esclave*, mélopées poignantes destinées à stimuler l'orgueil de la nation.

Neruda, dans une vision, voit la Mère — la Patrie — assise au pied du Crucifix, tenant sur ses genoux son fils, symbole du peuple tchèque endolori. Ému, le poète écrit au-dessous de cette fresque les paroles de la Bible : « Oh, vous tous qui passez, regardez et dites s'il est une douleur comparable à la mienne. » Puis, révoltés, ses reproches montent vers Dieu :

Dieu ! que tu as semé d'amertume dans notre pays. Tout est amer chez nous, notre vie est amère, amère est notre glèbe, amer le vin dans la coupe, amère la gloire de nos pères, trois fois amers nos souvenirs ; amère est notre espérance, au point de courber nos têtes, amers les airs de nos chansons, amers le son de chaque mot, amères sont nos malédictions, même nos prières sont amères.

Si jamais un peuple entier a connu la volupté des larmes, c'est celui-là. Il pleure ses libertés perdues ; il pleure la joie de vivre que jamais il n'a connue, il pleure l'illusion qui s'enfuit, l'amour qui aurait fleuri sans la prison et la misère.

Mais, à l'instant même où sa souffrance devient si aiguë que l'on est en droit de craindre la mort, voilà que des idées s'abattent sur lui en tempête et se transforment en passions profondes au souffle desquelles il se laisse emporter. Il se ranime pour la vengeance, pour la haine, et aussi pour ce qu'il croit être sa mission dans l'humanité :

En avant mon peuple, en avant au combat, s'écrie Neruda dans ses *Chants du vendredi saint*, pour la liberté humaine qui en toi s'était épanouie ! Cette idée que tu as payée de ta vie t'élèvera de nouveau à la gloire. Sois fort, mon peuple, sois vigilant !

Telle est chez lui la force d'âme qu'à un tournant de sa destinée, la conception messianique de son rôle le sauve. En 1848, frémissant d'espoir à la pensée que le panslavisme victorieux le délivrerait du joug de Vienne, vouant un culte mystique à l'idole de la race, il s'était fait, avec ferveur, l'apôtre du panslavisme généralisé. Ses écrivains, sermonnaires nationaux, entonnèrent des chants de révolte dont la forme et la fiction épiques parvenaient mal à dissimuler l'actualité :

Debout, ô peuple asservi, debout ! Du joug avilissant, libère donc ta nuque ! Lève-toi ! Écrase ce vampire noir qui depuis si longtemps boit ton sang ! Frappe cette canaille étrangère qui fait une débauche éhontée avec le butin arraché à ce pays, tandis que tant de ses meilleurs fils s'en vont en exil, le bâton de mendiant à la main... Relève la tête avec une fureur brûlante ! Sors de ton lourd sommeil ! Et les vautours rassemblés pour déchirer ta poitrine se disperseront avec des plaintes rauques [1].

Aujourd'hui, après trois ans de guerre, le problème soulevé par cette exhortation reste entier. D'ailleurs, à la fin du XIXe siècle et au début du XXe la lutte s'était circonscrite : les Tchèques avaient arrêté un programme, et d'année en année plus forts et plus nombreux, tentaient d'obtenir des victoires sur des points politiques déterminés. La littérature s'en était ressentie et avait gagné en réalisme. Lorsque Mommsen publia la fameuse lettre où il conseillait aux Allemands d'Autriche de « casser le crâne aux Tchèques », c'est Sova qui lui répondit par des vers posant, avec la netteté

1. Svatopluk Cech. Harangue de Venceslas (*Venceslas de Michalovice*).

d'un dilemme, les alternatives qui en juillet 1914 devaient s'offrir à nous.

A Théodore Mommsen.

Pour toi qui as insidieusement frappé ma nation ;
O Vieillard rapace, brutal, vaniteux,
Pour toi qui te penches déjà vers le tombeau,
O bâtard de l'insolence des Césars romains et de la victorieuse Germanie ;
Pour toi vieillard aveuglé de la manie des grandeurs,
Pour toi, je chante une furieuse chanson,
La chanson d'un barbare réveillé par le coup de sabot des chevaux.
C'est donc cela cette raison que tu as trouvée dans les ruines de Rome,
Cette raison qui veut maintenant acheter de la viande d'abattoir,
Et casser le crâne des victimes vaincues et enchaînées. —
Apôtre insolent de la servitude...
Tu n'as pas compris qu'une vieille culture ne doit pas asservir,
Si elle veut être bonne et radieuse. —
. . . . . .
Maintenant que ton empire a remporté quelques triomphes,
Tu as envie d'humilier tout le reste de l'Europe,
Humilier, humilier, misérablement humilier
Les serfs prédestinés à être annexés,
A devenir le fumier qui rajeunirait ton pays.
Tu veux les rassembler, comme le bétail, dans le cortège triomphal,
Tu veux faire de ces prétendus barbares les mercenaires de ton empire,
De ton vorace empire....
Mais d'abord, moi, avec ma réponse pleine de mépris
Je viens au bord de ton tombeau
Te la jeter, ô vieillard despotique,
Pour que, reproche écrasant, elle pèse sur toi, éternellement, éternellement.

Sans doute Sova ne croyait-il pas prophétiser.

***

L'appel des écrivains fut entendu.

— Vous dépeindre l'existence dans ces contrées? — me disait un Tchèque, jadis professeur à l'Université de Prague, aujourd'hui dépouillé de ses biens et réfugié à Paris. — Savez-vous que ce n'est point chose aisée. Vous autres, Français, vous ne pouvez imaginer la vie d'une nation faite quotidiennement de résistance, de propagande cachée, de sacrifices à une cause toujours vaincue. Avant la guerre, vous jouissiez de la douceur de vivre, vous connaissiez l'insouciance des jours heureux et vides. Nous, jamais. Lancés à corps perdu dans la lutte, mais pauvres et ignorants, il nous a fallu d'abord

devenir riches et instruits. Nous nous sommes forgé des armes de choix, la fortune et la science; puis nous n'avons plus perdu un jour, une heure pour nous rendre maîtres de notre propre pays. La formule de notre politique était simple : « *Tchéquiser* la nation tchèque. » Il faut, voyez-vous, il faut que la monarchie autrichienne, cette maison slave à façade allemande, s'écroule. Alors des décombres nous ferons surgir la Bohême, État de douze millions d'habitants, libre, heureuse et prospère [1].

» Laissez donc vos statistiques et vos recherches historiques, continuait-il. Je vais vous conter ma jeunesse, et vous comprendrez mieux notre cause, que par tous les livres et tous les chiffres du monde.

» Le village où je suis né est situé près de la frontière, sur les confins de l'influence tchèque en Bohême. A deux kilomètres de chez nous se trouvait un village allemand. J'ai fait le tour de l'Europe; jamais je n'ai mis les pieds dans la bourgade allemande pourtant si proche. Enfant, j'allais à l'école autrichienne. L'instituteur était étroitement surveillé par la police qui s'employait à des enquêtes discrètes sur le loyalisme de son enseignement. Certes il l'était, dans la mesure toutefois où l'histoire le permettait. Mais que nous apprenait-elle, cette histoire de Bohême que nous écrivions soigneusement dans nos cahiers et que nous récitions ensuite par cœur, sinon la révolte contre les Habsbourg? Il y avait quelque chose de naïf et de touchant dans la manière dont les époques les plus complexes et les plus mal connues se présentaient toutes claires et sans nuances à l'esprit du maître. L'Autrichien cruel, injuste et couard était toujours battu par le Tchèque loyal, fidèle et brave. La geste des Vieux-Slaves hantait nos imaginations enfantines. Quel régal pour nous autres, petits garçons, que ces combats sans fin où les seigneurs, bandits des forêts, écumeurs de grandes routes s'enfuyaient, traqués par les paysans tchèques, sous les coups de faux et de bâton ! Nous frissonnions au récit du supplice de Jérôme de Prague; l'apos-

1. D'après les recensements officiels dressés par l'administration impériale toujours soucieuse de diminuer l'importance des races slaves et latines, en Autriche seule 9 500 000 Allemands règnent en maîtres sur 17 600 000 Slaves et 1 070 000 Latins, tandis qu'en Hongrie, avec la Bosnie-Herzégovine (province impériale), 9 millions de Magyars oppriment 8 500 000 Slaves et 200 000 Latins.

tolat de Jean Hus nous enthousiasmait. Le guerrier hussite était pour nous le paladin qu'il fallait suivre, le héros auquel nous croyions ressembler. De l'école autrichienne, nous sortions des révolutionnaires.

» Une fois par semaine, arrivait à la maison le journal national et démocratique, notre évangile. Elle était bien simple cette feuille hebdomadaire qui nous était vendue deux centimes et demi : pas de subtile politique, pas d'informations sensationnelles télégraphiées des quatre coins du monde, mais des articles de grosse rhétorique, d'énormes plaisanteries contre les Autrichiens, des conseils pour déjouer leurs manœuvres, des réclames de commerce pour les produits tchèques. En faveur de la cause commune, des sacrifices nous étaient demandés, tel que de placer notre argent à une caisse d'épargne tchèque, quoiqu'elle servît un intérêt moindre que la caisse d'épargne impériale ; on nous faisait comprendre que s'affranchir du capital allemand était une manière de libération ; en même temps, on nous apprenait à exprimer notre haine en des formules nettes, solides, accessibles aux têtes les plus dures, aux paysans les moins instruits.

» Vers quinze ans, nous nous enrôlions parmi les Sokols [1], dont l'uniforme coquet et martial, ornement de toutes les fêtes, nous fascinait depuis longtemps. Nous étions ravis de nos chemises écarlates, de nos pantalons de drap beige, de nos bottes noires, et c'est avec le sentiment de contribuer à la résurrection de la patrie que nous campions sur nos têtes les petites toques rondes où tremblait la plume de faucon. « *Par l'éducation du corps et de l'esprit, par l'énergie physique, par l'art et la science, par tous les moyens moraux relever la patrie.* » Telle était la règle des Sokols, qui par la force du programme que leur fondateur sut leur imposer, se transformèrent peu à peu en associations de Défense nationale dont nous étions tous les innombrables champions.

» Et nous avons réussi.

» Avant la guerre, grâce à l'immense effort de la génération précédente, la nation était en voie de développement intensif.

1. En 1914, 953 sociétés de Sokols comptaient 110 000 membres. Le 24 novembre 1915 un décret du ministère de l'Intérieur de Vienne prononçait la dissolution de l'Union des Sokols tchèques et de la fédération des Sokols slaves dont le siège social était à Prague.

» La Banque centrale de Bohême créditait les entreprises agricoles et industrielles tchèques et ouvrait des succursales dans tout l'empire, à Jaroslaw, à Cracovie, à Cernowitz, à Serajevo, à Agram, à Vienne même. Nous commencions à exploiter nos richesses minières. Nos industries textiles et alimentaires, nos cristalleries étaient connues du monde entier. Les pays tchèques récoltaient 376 kilos de céréales par habitant, l'Autriche 193 seulement. 43 p. 100 des pommes de terre, 60 p. 100 du minerai de fer, 80 p. 100 de la houille, 95 p. 100 des betteraves produites en Autriche, provenaient de Bohême. Nous payions à Vienne plus de 800 millions d'impôts dont 15 p. 100 seulement nous étaient rendus sous forme de travaux publics, d'écoles, d'administration financière, etc. La majeure partie du reste allait à l'armée autrichienne, où un Tchèque pouvait tout juste atteindre le grade de capitaine, à la diplomatie qui systématiquement nous était fermée, à la police centrale, qui nous espionnait et nous opprimait. Mais peu à peu, nous gagnions du terrain. Une à une les municipalités allemandes devenaient tchèques. Le voyageur qui, il y a dix ans, avait emporté des souvenirs allemands de certaines villes de Bohême, restait stupéfait en retrouvant ces mêmes villes devenues tchèques. Personne ne parlait plus allemand dans les rues ; dans les kiosques, les marchandes de journaux ne vendaient plus que des feuilles slaves et faisaient la sourde oreille lorsqu'un client réclamait la *Neue Freie Presse* ou le *Berliner Tageblatt*[1].

» C'est que, devenus riches, nous avions subventionné des écoles privées tchèques sur les points du territoire les plus menacés de germanisation. La *Matitsé Skolska*, ligue scolaire dont les dépenses étaient couvertes par des quêtes et des souscriptions publiques et dont le budget annuel dépassait un million de couronnes, avait ouvert des établissements que fréquentaient plus de 20 000 écoliers. Son personnel enseignant, dont la mission était de maintenir vivantes dans les familles les traditions nationales, sauvegardait méthodiquement les enfants de la contamination autrichienne.

» De jour en jour la tension entre Vienne et Prague s'accen-

1. Voir Auerbach, *les Nationalités slaves d'Autriche-Hongrie*. Paris, 1917.

tuait. Les dissensions politiques faisaient rage. C'étaient des luttes homériques pour l'ouverture d'une école, pour la création d'une banque, pour l'abolition d'un privilège. Les 108 députés tchèques du Reichsrath, par leur opposition systématique, entravaient le fonctionnement du Parlement. Sachant que la monarchie ne pouvait subsister sans les impôts levés en pays tchèques, sans les ressources des plaines, des forêts, des montagnes de Bohême, tous les jours ils parlaient plus haut. Appuyés par une presse régionale influente, soutenus par l'instruction et la richesse de leurs mandants, peut-être n'auraient-ils pas tardé à triompher.

» En Slovaquie, la situation était singulièrement plus poignante. La *Matitsé* avait été dissoute et ses fonds confisqués sous prétexte d'agitation panslaviste, et, comme la loi scolaire de 1907 stipule que dans toute école où vingt enfants désirent apprendre le magyar l'enseignement doit se faire entièrement dans cette langue, vous devinez que la police avait des procédés irrésistibles pour trouver ces vingt enfants même dans les paroisses où personne n'en savait mot. Quant au système électoral slovaque, il rappelle celui de l'Angleterre du temps des bourgs pourris : brimades infligées aux votants, escamotage de listes, émeutes provoquées par les agents du Gouvernement pour empêcher l'élection du candidat slovaque, tels sont les procédés en cours. Trois millions de Slovaques n'ont que trois députés. « Obtiendriez-vous 90 p. 100 des voix, disait un juge de paix à un candidat slovaque, que vous ne seriez encore pas élu. »

» Et maintenant, concluait mon interlocuteur, que je vous ai donné une idée de la situation qui nous était faite dans notre propre pays, que je vous ai montré par le détail notre incessant et ingrat travail, laissez-moi en dégager pour vous la signification profonde. Ne croyez-vous pas qu'il faille voir dans le problème slave de l'Autriche-Hongrie, dont la question tchéco-slovaque n'est qu'un des aspects, l'une des origines profondes du conflit actuel? Bismarck en renonçant à dépouiller l'Autriche de ses provinces allemandes avait pensé réaliser indirectement, mais sûrement, l'hégémonie pangermanique par la prussianisation de l'Autriche-Hongrie tout entière. Il prévoyait, en effet, le jour où les crises intérieures

et la résistance des Slaves forceraient Vienne à rechercher l'appui de Berlin; il pressentait les temps où les Habsbourg, comme une branche morte, tomberaient sous la coupe des Hohenzollern. Pour assurer le succès de son plan, il avait détourné l'ambition de François-Joseph vers les Balkans ; par avance, il lui avait indiqué la route de Salonique. Ses vues sur les relations entre les deux empires étaient justes. L'accroissement de population slave, conséquence de l'annexion de la Bosnie-Herzégovine, rendit plus précaire encore la situation du gouvernement de Vienne qui, résolu coûte que coûte, à ne rien abandonner de son autocratie, se vit forcé de prendre le mot d'ordre à la Wilhelmstrasse. L'Autriche devint l'avant-garde du *Drang nach Osten* allemand ; son gouvernement prépara et déclencha la catastrophe actuelle. »

*
* *

La déclaration de guerre surprit les Tchèques en plein conflit politique avec Vienne. Tout de suite, ils se rendirent compte qu'une révolte à main armée était impossible. La mobilisation s'accomplit sans incident grave et les cercles officiels se réjouirent de l'effet qu'avait produit la menace de jeter sur eux, en cas d'agitation, deux corps d'armée allemands.

Pourtant les sympathies nationales ne pouvaient faire aucun doute ; elles se tournaient du côté des frères slaves, — russes et serbes, — du côté de la France à laquelle, en 1871, la Bohême avait envoyé un message de sympathie pour la perte de l'Alsace-Lorraine.

L'insurrection étant impossible, il fallait se contenter d'entraver les projets de l'Autriche par une mauvaise volonté passive et méthodique. L'habileté ne manquait pas aux chefs de parti habitués de longue date à la lutte. Ils sabotèrent l'opinion publique, ils sabotèrent les emprunts, ils sabotèrent la résistance aux Russes, aux Italiens, aux Yougo-Slaves. Leurs moyens? Refus de signer des déclarations de loyauté à François-Joseph et à Charles Ier, critiques insidieuses de la diplomatie des Habsbourg, insérées dans toute la presse régionale, communiqués à double sens pour transmettre au public, à l'aide de sous-entendus ingénieux, les succès des

Alliés, bulletins météorologiques des pays où se déroulent les hostilités et dont les lecteurs savent à demi-mot interpréter en termes militaires les variations barométriques. Le prospère district de Melnik ne souscrivit que 9 900 couronnes à l'un des emprunts autrichiens, tandis que dans le pauvre district allemand de Kasperké Hory on réunit 150 000 couronnes. En Slovaquie, les agriculteurs, malgré les décrets gouvernementaux, refusèrent de livrer leurs réserves de blé et de farine, car, disaient-ils, « les Russes aussi en auront besoin quand ils arriveront ».

La dictature gouverne et les représailles sévissent. Supprimée, la *Parole Tchèque*, comme tous les autres organes du parti national socialiste ; arrêtée, la propagande catholique contre les horreurs de la guerre ; défendues, certaines prières à « Marie pleine de grâce » ; dissoutes, la plupart des sociétés d'éducation et des associations littéraires ; abolis, les droits relatifs à la langue maternelle ; confisquées, les propriétés des soldats captifs en Russie et en Serbie. Les femmes et les enfants de ces prisonniers ne touchent plus d'allocations. Les députés tchèques tenus pour dangereux sont mobilisés au nombre d'une quarantaine. La presse est jugulée. Obligés d'insérer tout ce que leur envoie le bureau officiel des informations, sous peine de voir emprisonner leurs directeurs, les journaux finissent par être rédigés d'un bout à l'autre par le gouvernement et la police. Les romans de Dostoïevsky, de Tolstoï, les livres de Milioukoff ont été saisis, ainsi que bien des livres scientifiques traitant de questions slaves. La censure est allée jusqu'à exiger la fermeture d'une imprimerie qui fabriquait des étiquettes de bouteille aux armoiries tchèques.

Il y eut des procès monstres, comme à Brno où sur 69 inculpés, traduits en conseil de guerre pour avoir distribué des manifestes du tsar Nicolas, 15 furent condamnés à la pendaison au mois de mars 1916. Seize conseillers municipaux de Radwice sont en cellule depuis deux ans pour n'avoir pas assisté à la messe du 18 août, jour anniversaire de la naissance de l'empereur. Klofac, le député chef du parti national-social, Scheiner, président des Sokols, les rédacteurs du *Cas*, journal quotidien progressiste, les femmes et les filles des patriotes tchèques réfugiés à l'étranger ont été jetés en prison. Kramar, le leader

des Jeunes-Tchèques, a été condamné à mort sous inculpation de haute trahison ; la pièce à conviction la plus importante citée par l'instruction était un numéro de la *Nation Tchèque* trouvé sur lui au moment de son arrestation. Sa peine, d'abord commuée en quinze ans de travaux forcés, a été levée, après l'avènement de Charles Ier et son élection au Reichsrat est une preuve éclatante de l'union politique et de la volonté nationale du peuple de Bohême.

Les soldats tchèques ont collaboré à l'œuvre de la population civile. Au mois de septembre 1914, l'attitude du 8e régiment de landwehr tchèque provoqua à Prague des rixes sanglantes. Les soldats avaient refusé d'entrer dans la gare, avaient maltraité les officiers allemands, puis s'étaient massés à l'intérieur de la station, s'obstinant à ne pas partir. Le 7e régiment allemand appelé à la rescousse les embarqua de force, mais pour se venger ils écrivirent sur la paroi des wagons : « Train direct pour Moscou et Pétrograd. — Vive la Russie ! Vive la Serbie ! — Vive la France ! — Salut de Prague à Pétrograd ! » annonçant ainsi les redditions qui devaient faire tant de bruit.

Le 11e régiment tchèque de Pisek refusa de marcher sur Valjevo en Serbie; il fut fauché par l'artillerie magyare. Des soldats blessés du 102e de Benesov, évacués du front serbe lors de l'offensive de Potiorek, en novembre 1914, ont raconté, de retour dans leurs foyers, que la fraternité des Tchèques et des Serbes avait engendré le désastre de la Kolubra et la désorganisation de l'armée austro-hongroise du sud. Le 36e de Mlada Boleslav se mutina dans les casernes et fut massacré ; le 88e régiment en essayant de se rendre, dans les Carpathes, tomba sous le feu croisé de la garde prussienne et des honveds magyars. Le 35e de Pilsen, transporté sur le champ de bataille de Galicie, une heure après être descendu du train passait dans les tranchées russes où il fut acclamé.

Voici encore des faits : lors de la première attaque de Hindenburg sur Ivangorod et Varsovie (en automne 1914), les Autrichiens opposèrent à l'avance des Russes, dans la région de Lysa Gora (Pologne), des compagnies de jeunes recrues tchèques qui, plutôt que de combattre, se laissèrent

écraser. Après la seconde bataille de Lvov, au moment du premier investissement de Przemysl, les soldats tchèques constatant que leurs chefs en désarroi ignoraient jusqu'au numéro des régiments anéantis, pris ou fugitifs, s'ingénièrent à semer la panique et s'enfuirent jusqu'à Olomouc (Moravie), quelques-uns même jusqu'à Prague.

Enfin, le 3 avril 1915, la reddition, musique en tête, du 28e régiment tchèque avec armes et bagages fut plus caractéristique encore. 2 000 hommes passèrent aux Russes et immédiatement se retournèrent contre les Autrichiens. François-Joseph fit déposer le drapeau du régiment au musée militaire de Vienne et, le 17 avril 1915, le décret suivant parut au journal officiel de l'armée autrichienne :

Le 28e régiment de ligne est rayé pour toujours du nombre des régiments autrichiens ; les officiers et les soldats qui restent dans ce régiment devront expier par le sang leur honteuse action.

Cinglant démenti à ceux qui prétendaient que l'ordre régnait dans l'empire, la nouvelle fit grand bruit dans les pays neutres. Pour en effacer l'impression, on forma un nouveau bataillon du 28e régiment exclusivement avec de jeunes Tchèques de vingt ans, et on le lança contre l'artillerie italienne près de Gorizia. Sur mille soldats, dix-huit seulement revinrent, et un ordre du jour fit savoir à l'armée que le 28e régiment de Prague avait effacé sa honte par ses récents sacrifices sur l'Isonzo. La population civile n'eut connaissance de cet épisode que le 17 avril 1916, par un communiqué officieux annonçant que le 11e bataillon de marche du 28e régiment avait résisté avec succès, malgré le temps et le terrain défavorables, à un ennemi très supérieur en nombre,

preuve que des éléments fidèles, surtout quelques vaillants officiers, avaient réussi à extirper entièrement l'esprit subversif qui s'était précédemment manifesté parmi les soldats de ce régiment.

Toutefois, les paroles impériales ne se comprennent tout à fait que si l'on remarque la coïncidence des dates. Les mille jeunes gens de Prague avaient été envoyés avec préméditation à la mort pour faire oublier la faute de leurs frères, et, afin qu'il ne subsistât aucun doute sur la signification du massacre,

on avait retardé jusqu'à l'anniversaire de la menace de l'empereur l'annonce officielle de son exécution.

Vers le mois de mai 1915, les Tchéco-Slovaques, après dix mois de mutineries et de complots, avaient réussi à jeter le désordre dans les armées austro-hongroises. Les Allemands en profitèrent pour s'emparer de la direction des troupes, disséminer les soldats tchèques parmi les régiments allemands et magyars, et rendre impossibles les redditions en masse. Furieux de cette dépossession, l'état-major autrichien en rendit responsable le gouverneur de la Bohême, Franz Thun, qui, à la suite d'un mémoire confidentiel de l'archiduc Frédéric, fut destitué de ses fonctions. Néanmoins, l'empereur fit appeler Thun à Vienne, et lui dit d'attendre : en cas de victoire, il serait l'homme qui saurait défendre Vienne contre Berlin ; en cas de défaite au contraire, il serait encore le seul qualifié pour négocier une réconciliation avec les Tchèques; mais à présent, il fallait montrer à la Bohême la main dure et forte.

L'état d'esprit créé par la propagande tchèque persista malgré tout, et si vivace, que dans une réunion tenue à Vienne vers la fin de 1915, les nationalistes allemands déclarèrent que la Bohême était responsable des désastres subis par l'Autriche depuis le commencement de la guerre, et qu'elle devrait expier sa trahison par des châtiments sans pitié qui la materaient définitivement.

Il suffit pourtant de l'entrée des Roumains en Transylvanie pour montrer une fois de plus l'inutilité des précautions prises : le 5 septembre 1916, un représentant du parti magyar de l'Indépendance le constatait avec amertume à la tribune de la Chambre hongroise. Il raconta comment un régiment tchèque occupant une très importante position au col des Tœlgyes se replia dans la nuit du 27 août, sans opposer la moindre résistance à l'attaque roumaine. Il donna des détails sur l'affaire de Marossheviz, ville située à trente milles de la frontière, où les Tchèques s'étaient emparés de tous les approvisionnements, s'étaient conduits comme en pays ennemi et avaient dévasté la contrée avant de disparaître sans que personne sût où :

C'est une comédie militaire dont nous payons les frais, ajoutait l'orateur. L'invasion de la Transylvanie est une catastrophe des plus

graves; la négligence et les erreurs de nos gouvernants sont formidables : la responsabilité retombe tout entière sur la diplomatie autrichienne, le commandement autrichien et sur le gouvernement magyar. Je ne veux pas peindre la situation comme plus grave qu'elle ne l'est. Si j'en parle, c'est parce que je désire que ma faible voix arrive jusqu'à l'empereur d'Allemagne. Il a déjà pris en mains le commandement de l'armée autrichienne. S'il veut vaincre, il doit faire un second pas et placer sous sa tutelle le groupe de six à huit personnages sans responsabilité qui, à côté de notre roi, dirige les affaires du pays. Cela est d'autant plus nécessaire que nous avons dans notre armée des soldats sur lesquels nous ne pouvons compter en aucun cas.

***

Lorsque le conseil des ministres autrichiens, le 16 avril 1917, décida de convoquer le Reichsrat, fermé depuis trois ans, il espérait amener les Tchèques à désavouer publiquement l'action anti-autrichienne de leurs compatriotes à l'étranger et faire croire aux Alliés que la concorde régnait entre les différentes nationalités composant l'empire.

Son espoir fut déçu. Le 19 mai la presse tchèque publiait un manifeste signé de cent cinquante écrivains de Bohême exhortant les députés à défendre devant le Reichsrat et devant l'Europe entière le programme de l'unification nationale.

Ce fut le signal de la reprise de la vie politique dans le pays. Tous les partis — les Jeunes-Tchèques, le parti social démocrate, le parti socialiste national — adoptèrent des résolutions tendant à garantir au peuple tchéco-slovaque le droit de disposer de lui-même. Les dissensions d'avant-guerre étaient oubliées. L'union intérieure se fit sous les auspices d'un club parlementaire unique.

Jusqu'au dernier moment, ni la presse ni les députés autrichiens ou allemands ne se rendirent compte de la gravité de la situation. La veille même de l'ouverture du Reichsrat, la *Gazette de Francfort* affirmait que les Tchèques se garderaient sûrement de démarches qui pussent être considérées comme des infidélités vis-à-vis de la monarchie.

Dans la matinée du 30 mai, avant la séance plénière, les chefs des partis parlementaires se réunirent. M. Stanek, prési-

dent de l'Union tchèque, annonça qu'il lirait une déclaration des partis tchèques demandant l'unification de tous les Tchéco-Slovaques en un État démocratique.

Clam Martinic, président du conseil, le pria de renoncer à son intention :

Si l'étranger lit que la première séance du Parlement autrichien a démontré l'antagonisme irréconciliable des grands partis, il dira que toutes les calomnies répandues hors de nos frontières sur le compte de notre monarchie sont exactes, et les racontars de l'Entente seront ainsi confirmés.

Mais Stanek fut inébranlable. Pendant la séance même, le docteur Gross, président de la Chambre, le supplia dans une conversation de couloir de renoncer à sa déclaration, considérée dans le milieu allemand comme un acte de haute trahison, étant donné que l'Entente offrait aux Tchèques les avantages mêmes qu'ils réclamaient de l'Autriche. Son intervention resta vaine. Stanek lut sa déclaration, que dans un discours suivant, le député radical Kalina commenta de la sorte :

La liberté des hommes, la liberté des peuples reste toujours notre devise. Le peuple tchèque proclame solennellement devant l'univers tout entier sa volonté d'être libre et indépendant. Conformément aux idées de la nouvelle démocratie, il réclame pour toute la famille nationale tchéco-slovaque le droit de disposer d'elle-même dans un État indépendant.

***

Ainsi, peu à peu, c'est l'Entente qui, contre les empires du centre a pris en main la cause de la Bohême.

La réorganisation et la coordination des forces tchéco-slovaques se poursuivent en dehors des frontières austro-hongroises sous l'impulsion d'un *Conseil National* siégeant à Paris et présidé par un des chefs de la Bohême contemporaine, le député Masaryk, dont la longue et retentissante carrière assure l'autorité aux décisions prises. La confiance des hommes politiques restés au pays lui est acquise, et il s'emploie à sa cause, avec une âpre énergie.

Il peut parler. Dans tous les pays alliés, les Tchèques ont

eu pour principe de seconder l'action militaire et diplomatique des gouvernements contre les Allemands, — sans reculer devant la mort.

En France, les volontaires tchèques étaient déjà aux tranchées en octobre 1914 ; ils ont pris part à l'offensive de mai 1915 près de Neuville-Saint-Vaast, aux luttes de Souchez, à la bataille de Champagne, aux combats autour de Salonique. Leurs effectifs cités à l'ordre du jour sont aujourd'hui réduits de moitié. Quel renouveau de bravoure pour eux et quel magnifique couronnement de leurs efforts que la réponse des Alliés au président des États-Unis le 10 janvier 1917, où il était stipulée officiellement, au nombre des buts de guerre de l'Entente, « *la libération des Tchéco-Slovaques de la domination étrangère* ». Relevées et commentées avec sympathie par toute la presse, enfin leurs revendications étaient entendues [1]. Enfin leurs souffrances leur étaient comptées ; leurs sacrifices n'auraient pas été vains. Leurs intérêts étaient devenus les nôtres. Leur victoire serait notre victoire, et de celle-ci ils ne voulaient douter.

Les messages du président Wilson — charte des nations opprimées et des démocraties — ont confirmé ces espérances. D'ailleurs, les Tchéco-Slovaques émigrés en Amérique — ils sont plus de 1 500 000 nés en Autriche [2] — avaient eux aussi livré le bon combat. On sait avec quelle maîtrise les Germano-Américains ont joué de l'internationalisme, de la philanthropie, de l'antimilitarisme, pour paralyser l'activité des usines travaillant pour les Alliés. Sous la direction de l'*Alliance* de Chicago, les Tchèques ont souvent dénoncé leurs manœuvres et démasqué des Austro-Allemands. Autant qu'il était en leur pouvoir, ils se sont opposés aux grèves, en intéressant à leur propagande toutes les colonies slaves d'Amérique. Les premiers contingents de troupes tchèques venues des États Unis sont aujourd'hui dans nos ports.

De son côté, l'Italie a autorisé la création d'une unité militaire spéciale composée de Tchèques pris aux armées autrichiennes.

1. Voir notamment un remarquable article du *Temps* en date du 3 janvier 1917, intitulé *la Bohême et l'Entente.*

2. Statistique de 1917.

Lentement, l'idée de l'indépendance tchéco-slovaque a acquis droit de cité parmi les ennemis des empires du centre.

Dernière venue, la Russie de la Révolution libertaire et socialiste l'accueillit avec faveur. Les prisonniers tchèques avaient toujours été reçus par les soldats russes comme des frères, et le grand-duc Nicolas Nikolaïevitch leur avait permis de s'engager dans les rangs de ses armées. Récemment encore une importante légion tchèque s'est battue contre les Allemands. 80 000 hommes sont sous les armes, dont une petite partie vient d'être transportée en France.

Cette discipline et cette méthode de l'action tchèque *extra muros*, la communauté de vues et d'intérêts qui lient les Alliés à l'institution d'une Bohême autonome avaient gagné à la cause tchèque les approbations des gouvernements provisoires successifs de Pétrograd, jusqu'à Lénine exclusivement. C'est ainsi que Milioukoff avait déclaré que la création d'un État tchéco-slovaque servirait de ligne frontière aux projets usurpateurs allemands concernant les territoires slaves.

La note des Alliés, les messages du président Wilson ne sont-ils pas des réponses favorables au manifeste du mois de novembre 1915, du *Comité d'action tchèque à l'étranger*? Ne sont-ils pas la consécration des efforts sanglants accomplis depuis des siècles et surtout depuis la guerre par les Slaves du nord de l'Autriche-Hongrie, pour résister à la germanisation et à la magyarisation? N'est-on pas en droit d'espérer que la suprématie de la liberté sur le militarisme et la victoire des démocraties entraîneront tôt ou tard la libération des petites nations?

La Bohême le croit et sa jeune armée recrutée dans les camps de prisonniers de Russie et d'Italie, dans les colonies slaves des États-Unis, dans la légion étrangère de France et réunie actuellement dans nos garnisons, en donnant sa vie sur les champs de bataille prouvera la réalité et la force de ses espérances.

LOUISE WEISS

L'administrateur-gérant : A. BACHELIER.

LIVRES NOUVEAUX

LES CARACTÈRES FRANÇAIS,
par **Théophraste**.

Il ne sera pas difficile au public de deviner le contemporain qui se cache — si peu — sous le masque du philosophe péripatéticien. La qualité du style et la trempe si fine de l'esprit, cet art d'amuser avec tant de grâce, parfois cruelle, le lecteur français, « né malin » et qui se plaît aux talents où il se retrouve, tout cela n'est point commun. Quand on l'a goûté déjà dans des pages signées d'un nom qui est devenu le symbole de ces dons précieux, on le reconnaît aussitôt sous le pseudonyme. On a donc reconnu notre Théophraste de 1917, et l'on est charmé, mais on n'est point surpris par tout ce qu'il y a d'exquis, de malicieux et surtout de divertissant dans son livre. Les Athéniens, dit-on, exilèrent Théophraste à une époque où les philosophes inquiétaient l'État ; les Parisiens montreront leur atticisme en le fêtant maintenant qu'il revient sous sa nouvelle parure.

L'UNION COMMERCIALE DES ALLIÉS APRÈS LA GUERRE,
par **Bernard Lavergne.**

Contre les ambitions allemandes aucune arme n'est plus efficace dans la lutte économique qu'une habile politique douanière. Ayant établi par une solide étude des statistiques que les pays alliés jouissaient en fait de l'indépendance commerciale, tandis que le bloc austro-allemand était tributaire de l'Entente, M. Lavergne explique ce que doit être l'union douanière interalliée, fondée sur un système de tarifs préférentiels. Au traité de paix, en dehors des clauses relatives au transit, il nous suffira de stipuler pour chaque groupe de belligérants la liberté commerciale et d'organiser ce groupement, qui devra nous assurer la supériorité économique, tout en s'accordant avec les droits des peuples.

L'ERREUR DE LA PHILOSOPHIE ALLEMANDE,
par **G. Santayana.**

Dans quelle mesure la philosophie allemande a-t-elle préparé l'attitude présomptueuse et agressive de l'Allemagne contemporaine : telle est la question à laquelle répond M. Santayana, professeur à Harvard, en analysant le courant «égotiste» qui circule dans cette philosophie depuis le protestantisme, et inspire les grands systèmes idéalistes. Le livre est clair et abonde en formules ingénieuses où le bon sens latin s'allie au réalisme américain. On accordera à l'auteur que des rapprochements peuvent être établis entre l' «égotisme» philosophique et une politique étroitement et durement nationale ; on n'oubliera pourtant pas que l'idéalisme kantien par exemple comporte des éléments tout différents de ceux que le pangermanisme a retenus, développés, peut-être même déformés.

LETTRES D'UN COMBATTANT,
par **Marcel Etévé.**

Le lecteur sera reconnaissant à la piété maternelle qui a permis de composer cet émouvant recueil de lettres écrites par un normalien de vingt-cinq ans, tué dans la Somme : une attachante physionomie de jeune intellectuel s'y peint dans l'abandon d'une correspondance intime qui révèle une âme ardente et réfléchie, une fine sensibilité d'artiste unie à un jugement droit et lucide. D'un tour libre et familier, l'expression garde l'empreinte de la jeunesse. Les idées dont vivait cet esprit d'élite, comme tant de ses camarades de l'Ecole Normale, M Dupuy les a exposées dans une préface qui est un chef-d'œuvre de pénétrante sympathie. Marcel Etévé trouvait dans les propres ressources de son cœur et de son intelligence la force de remplir tous les devoirs : une grande pensée de sympathie humaine illumine son sacrifice.

CHANTAL DAUNOY,
par **Isabelle Sandy.**

Nous connaissions de Mlle Sandy des vers délicats et vibrants où passe le souffle d'une âme vraiment poétique ; aujourd'hui elle nous offre un roman qui nous permet de retrouver toutes les qualités de ses vers avec un appoint de réalité et de pittoresque qui est nouveau. M. Charles Le Goffic signale dans *Chantal Daunoy* quelque chose de barrésien et de virgilien, de réaliste et de lyrique. Le grand charme de ce livre est en effet qu'on y trouve avec tout l'affinement intellectuel une fraîcheur d'imagination un peu sauvage et le contraste est exquis.

JOURNAL D'UN CONVERTI,
par **Pierre van der Meer de Walcheren.**

L'évolution intérieure dont l'auteur retrace les phases remonte à plusieurs années. On y voit les troubles et les souffrances d'une âme éprise de beauté spirituelle, hantée par le désir de la perfection et le sentiment du péché, qui trouve le repos dans le dogme et la liturgie catholique. Les Pays-Bas, l'Italie, la France sont tour à tour le cadre de ce drame intérieur où l'aspiration religieuse se fait de plus en plus pressante et qui s'achève par un acte de foi. Dans une ardente préface, Léon Bloy, l'original écrivain récemment disparu, a résumé le sens du livre, après avoir guidé l'auteur dans la voie mystique qui conduit « à l'ombre de la Croix » Cette confession, écrite avec une évidente sincérité, retiendra l'intérêt du lecteur curieux des choses spirituelles.

LA REVUE DE PARIS

85bis, faubourg Saint-Honoré

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS	48 »	24 »	12 »
SEINE ET SEINE-ET-OISE	51 »	25 50	12 75
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES	54 »	27 »	13 50
ÉTRANGER (UNION POSTALE)	60 »	30 »	15 »

PRIX DE LA LIVRAISON : 2 fr. 50

On s'abonne aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré (téléphone : Wagram* 16.20), *dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être au nom de M. l'administrateur-gérant de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

Les annonces sont reçues aux bureaux de la Revue de Paris, 85 *bis, faubourg Saint-Honoré.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première **Table Décennale** (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY imprimeur de la *Revue de Paris*, 85bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.